L'ÉVANGILE DE JEAN

DANS SES RAPPORTS
AVEC LES TROIS AUTRES EVANGILES
ET NOTAMMENT AVEC CELUI DE LUC.

Quatorze conférences

faites à Kassel du 24 juin au 8 juillet 1909

par

Rudolf Steiner

GA 112

(Cycle 8)

Traduction française faite d'après la sténographie
non revue par l'auteur.
Revue et corrigée en 2007[1].

PRÉFACE
A L'ÉDITION FRANÇAISE

Le cycle de conférences qui paraît aujourd'hui en français fait partie d'une série qui se compose d'une soixantaine environ de recueils publiés en allemand pour un cercle de lecteurs privés. Les Éditions et les Suppléments de la Revue « Triades » ont pour but de faire paraître les traductions françaises de cette série de cycles qui représentent l'œuvre privée de Rudolf Steiner.

Bien qu'en principe ce cycle ne soit destiné qu'à des lecteurs qui connaissent déjà la vie et l'œuvre de Rudolf Steiner et qui aient puisé dans ses livres une préparation pour cette lecture, quelques mots d'introduction sont ici nécessaires pour exposer au lecteur occasionnel dans quelles circonstances ces conférences ont vu le jour et à qui elles s'adressaient.

Une offre faite à Rudolf Steiner de prononcer des conférences dans un milieu fermé, spécialement préparé pour recevoir l'enseignement qu'il allait pouvoir donner, fut la cause extérieure qui l'incita à briser le silence dans lequel depuis longtemps déjà ses idées mûrissaient. D'autre part, le temps était venu où l'ensemble de ses conceptions lui paraissaient avoir atteint la maturité nécessaire pour qu'une première expression en fût donnée. Il était passé par une discipline philosophique et scientifique à l'Université de Vienne, en Autriche, son pays natal. Il avait conquis son doctorat de philosophie et s'était ensuite vu confier l'édition des œuvres scientifiques de Gœthe aux Archives de Weimar. Cette tâche finie, il fut appelé à la direction d'une revue allemande « Magazin für Literatur ». Ces occupations extérieures eurent certes de l'influence sur son esprit, en raison des rapports qui par là s'établirent entre lui et un grand nombre des personnalités les plus représentatives de l'époque. Indépendamment de ces occupations, toutefois, la pensée de Rudolf Steiner suivait son chemin propre et arrivait à cette maturité dont nous parlions.

Dès le début de sa vie, le monde des réalités spirituelles qui se révélaient intérieurement à lui avait à ses yeux plus de force, de vérité, que les perceptions du monde sensible. Et le travail de sa pensée philosophique avait consisté non seulement à rechercher le pont qui pouvait rattacher l'une à l'autre la vision intérieure et la vision sensible, mais aussi à faire de la réalité spirituelle le fondement de la connaissance du monde physique.

L'œuvre scientifique de Gœthe lui fournit naturellement la transition qu'il cherchait, car elle repose toute entière sur un mode d'observation que Gœthe lui-même appelait sensible-suprasensible.

Le retentissement d'un ouvrage comme celui d'Édouard Schuré « Les Grands Initiés », le développement du mouvement théosophique au début du XXe siècle, lui apparurent comme autant d'indications qu'était venu le temps où il trouverait des esprits capables d'accueillir son enseignement.

C'est alors que des membres de la Société théosophique prièrent Rudolf Steiner de tenir pour eux des conférences sur des sujets concernant la vie de l'esprit. C'était en 1900, Rudolf Steiner avait alors trente-neuf ans. Et lorsqu'une section théosophique allemande fut fondée, c'est un véritable enseignement méthodique que peu à peu Rudolf Steiner communiqua à ses membres au cours de ces cycles de conférences.

Il n'accepta cette tâche au sein de la Société théosophique qu'à la condition de garder entièrement la liberté de son enseignement. Il représentait en effet l'ésotérisme occidental et chrétien, alors que la théosophie était profondément engagée dans l'étude de l'ésotérisme oriental et bouddhique. Cette divergence devait d'ailleurs aboutir à une rupture qui se produisit lorsqu'Annie Besant présenta au monde le jeune Krishnamurti comme une nouvelle incarnation du Christ. C'était en contradiction flagrante avec l'enseignement de Rudolf Steiner ainsi qu'en témoignent les conférences qui suivent, faites plusieurs années avant la rupture.

Pendant cette période de l'activité de Rudolf Steiner, à côté de son œuvre écrite, destinée au grand public, il donnait un enseignement plus privé sous forme orale. Sa pensée était de ne confier d'abord ce qu'il enseignait ainsi qu'à la parole ; car celle-ci permet, mieux que le livre, l'expression vivante de certaines vérités spirituelles. Mais le groupe des privilégiés qui pouvaient assister à ces conférences était de moins en moins proportionné au nombre grandissant de ceux qui aspiraient à recevoir ces enseignements et ne pouvaient participer aux réunions. Rudolf Steiner parlait là où il était appelé, à Londres, à Rome, à Paris, dans les pays du Nord, dans toutes les grandes villes d'Allemagne, en Suisse, etc.

Certes, dès le début, un petit nombre de ceux qui avaient reconnu dans cette science spirituelle le message le plus important qu'on puisse recevoir à cette époque, s'attachaient en quelque sorte à ses pas, le suivant dans les diverses villes où il était appelé. Mais cela supposait une liberté, une aisance de vie qui, même avant la première guerre mondiale, était assez rare. Et du grand désir de ceux qui étaient empêchés de recevoir directement l'enseignement de ces conférences naquit la nécessité de les sténographier, de les polycopier, en un mot de congeler la parole vivante dans le mot écrit. On ne saurait bien comprendre le ton des pages qu'on va lire si l'on n'évoquait pas ce milieu où elles ont été prononcées, et si l'on ne retrouvait pas, derrière le mot imprimé, la chaleur de la parole, la spontanéité de la forme parlée. Le cycle que Rudolf Steiner donna à Paris en mai 1906 est l'un des rares de cette série qui n'aient pas été sténographiés et dont nous ne possédions que des notes. Ce cycle de Paris fut publié d'après les notes prises par Édouard Schuré sous le titre « L'Ésotérisme chrétien ».

Lorsqu'en 1912, à la suite des incidents créés dans la Société théosophique par la présentation du jeune Krishnamurti[2], Rudolf Steiner quitta cette Société, ceux qui se rattachaient à son enseignement formèrent, dans tous les pays où il avait enseigné, une Société anthroposophique. Ils reprenaient par là un terme cher à Rudolf Steiner qui voyait la nécessité pour notre époque de parvenir à une connaissance de Dieu, à une « théo-sophie », par prise de conscience de l'homme, l'« anthropo-sophie ». Car à chaque époque correspond un message spirituel différent. S'il y eut des temps où une connaissance directe de Dieu était possible, si, dans un avenir qui s'annonce encore assez lointain, d'autres temps viendront où l'homme à nouveau recevra et cette fois en pleine conscience l'action directe de la sagesse de Dieu, notre époque doit passer par un approfondissement de la vie matérielle. Cette vie n'a pas conquis la puissance prépondérante qu'elle a sur les esprits sans qu'il n'y ait à cela une double raison : une certaine forme de conscience individuelle n'a pu d'abord être acquise qu'au moyen du physique et de la connaissance de tout ce qui est matière. Ensuite, cette matière même doit se révéler à nous comme le message de l'esprit, car dans la beauté des choses se révèle la splendeur divine.

Notre époque, qui semble en apparence s'être tellement éloignée du Christ, est au contraire celle qui, par certains côtés, est la plus prête à le retrouver dans une compréhension nouvelle. Car en Lui l'esprit s'incarne jusque dans la matière et désormais l'humanité ne peut plus se perdre en pénétrant dans cette matière : elle peut l'y retrouver, si toutefois elle développe une acuité de regard suffisante pour discerner son action derrière les phénomènes.

« Tout ce qui a été créé était Vie en Lui » (Saint Jean, ch. L v. 4). C'est donc par l'étude des phénomènes de la vie qu'on peut l'atteindre.

La méthode gœthéenne fut pour Rudolf Steiner un point de départ dans cette direction. Au travers de la métamorphose des formes, Gœthe s'efforçait de saisir les forces suprasensibles qui seules permettent d'expliquer les transformations du vivant. La science moderne se heurte au problème de la vie sans parvenir à le résoudre, parce qu'elle ne possède pas de méthode qui lui permette d'atteindre ces phénomènes suprasensibles que beaucoup d'esprits modernes pressentent derrière les faits sensibles.

La méthode de la connaissance du vivant aboutit nécessairement à la connaissance du Christ cosmique. Car depuis le Mystère du Golgotha le Christ est lié à ces forces suprasensibles qui agissent au sein de tous les phénomènes terrestres. C'est cet aboutissement nécessaire que Rudolf Steiner a vu et a fait voir à d'autres après lui ; c'est là qu'est le nerf vital de la science spirituelle qu'il a fondée.

La solution des énigmes essentielles restera inaccessible à la science, si elle ne s'ouvre pas à de nouvelles méthodes d'investigation dans le domaine du spirituel. Quand ces méthodes pourront s'unir à la recherche scientifique, elles conduiront

vers une conception toute renouvelée de l'évolution humaine. Elles montreront que l'évolution n'est ni un progrès en ligne droite, ni une répétition indéfinie, mais que son rythme évolutif, comme celui de tout organisme vivant, possède un centre, un point nodal où les forces de l'origine, du passé, viennent se rencontrer avec les forces de l'avenir. Ce point pour l'évolution de la Terre, organisme vivant, est marqué par la venue du Christ.

Les pages qui suivent, ainsi que les autres cycles sur les Évangiles, forment la bae d'une christologie de l'avenir, celle qui guidera les hommes dans les relations nouvelles qui doivent s'établir entre le Christ et eux. Les religions n'ont laissé qu'entrevoir encore comment le Christ peut parler aux hommes par la voie intérieure, la voie du cœur. L'action d'une pensée spiritualisée révélera de plus en plus à l'esprit humain comment le Christ cosmique agit dans l'ensemble de la Terre.

Les premières révélations données dans ce sens n'ont pu d'abord être faites qu'à un petit groupe ; mais il est devenu nécessaire pour notre époque qu'elles gagnent un plus grand nombre d'être humains.

Paris, avril 1934. S. Rihouët-Coroze.

PREFACE
de Marie Steiner
A L'ÉDITION ALLEMANDE

Pas à pas Rudolf Steiner a fait pénétrer ses auditeurs plus avant dans les mystères du christianisme. Une première base avait été posée dans des conférences données en 1907, en 1908. Deux points de vue agissaient sur la composition de ces conférences prononcées sans la moindre note : le niveau du public, un certain degré de connaissances chez quelques-uns, et d'autre part, le sens de ce qu'il manquait encore à d'autres et de ce qu'il fallait leur donner pour qu'ils comprennent.

Il faut donc considérer ces conférences comme nées d'un échange vivant entre celui qui donnait et ceux qui recevaient. Elles ont été voulues par ce moment historique où le Christ vivant a dû être rendu à l'humanité et par la circonstance que la description de cet immense événement a dû être adaptée aux facultés de compréhension qui s'ouvraient peu à peu ; cette conquête de la conscience devait d'abord s'accomplir dans quelques âmes pour pénétrer ensuite lentement la conscience générale de l'humanité.

Ces conférences témoignent donc qu'on a tenu compte du niveau de compréhension qui existait ; elles donnent par la science spirituelle une base qui nous aide à comprendre le Christ en vérité. Elles nous conduisent jusqu'au mystère de Dieu, dont nous sommes nés, et nous enseignent ce qu'est la mort. Nous saisissons le sens de cette victoire sur la mort, qu'est la mort en Christ, et apprenons à comprendre la vie. La croix universelle surgissant des eaux du monde prend sur notre Terre un sens physique et, imbibée du sang du Christ, pénétrée de Soleil, elle devient le symbole grandiose de la résurrection. La Terre qui a reçu en elle la substance osseuse et le sang du Christ, la Terre devient le corps du Christ et le centre d'un nouveau rayonnement ; de ce centre qu'est l'événement christique naît une aura de rayons spirituels, un nouveau Soleil : le Saint-Esprit.

C'est jusqu'au seuil de ce mystère que nous mènent les conférences contenues dans ce livre.

Ce que n'ont pu faire ni les spéculations philosophiques les plus hardies, ni les plus subtiles dissertations théologiques avec leurs échafaudages d'idées : nous conduire du domaine de la pensée jusqu'à la vie, jusqu'à l'être, jusqu'à la réalité spirituelle — c'est ce qui est accompli ici en quelques coups d'ailes. Le Soleil en son essence est rapproché de nous ; nous le voyons naître, le sentons agir, sommes élevés jusqu'à lui ; il nous prend ; nous pénétrons en lui.

De l'autre côté, — il y a la vie de la Terre, telle qu'elle se déroule en bas, — tableaux historiques : conciles, prétentions de l'Église au pouvoir, vénérables pères de l'Église au vêtement et à la barbe flottants, luttes d'idées, scission des princes de l'Église entre eux, autant de luttes des différentes philosophies et de la pensée pure avec les sphères de l'autorité. Dans ce combat des subtilités dialectiques, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, les trois aspects du Verbe, perdent peu à peu leur vie originelle. Les dogmes qui exigent la soumission absolue font leur apparition, et derrière eux, froidement calculées, les

décisions cruelles des conciles, la condamnation des hérétiques, les bûchers. Des visages durs, rusés, avides de puissance, condamnent, lancent l'anathème.

Mais ces méthodes ne sont point animées d'une force active. Le courant inverse ne se laisse plus contenir. La pensée puritaine, puis rationnelle, apparaît, se libérant peu à peu du dogme, et même de la foi, aboutissant bientôt aux contradictions, puis au Néant.

Ce Néant contenait une négation. Et aussi la mort spirituelle. On ne pouvait lui échapper qu'en découvrant en lui le Tout. Cela n'était possible qu'à l'aide de ces forces nouvelles que l'âme devait conquérir : les forces de connaissance, qui ne s'assignent aucune limite.

Dans l'humanité, ces forces attendent d'être formées, conduites, cultivées ; elles veulent se dégager et du dogme de l'Église et de celui de la Science, elles veulent transformer la science en connaissance. Le seuil du XXe siècle est devenu pour l'humanité le moment où l'on franchit les bornes jusqu'ici imposées, où s'ouvre l'accès des connaissances nouvelles.

Toute borne est toujours un point de friction. On lutte autour d'elle par tous les moyens. Et on n'est pas très délicat dans le choix de ces moyens.

Mais l'esprit du temps qui s'avance est puissant. Quand les hommes veulent s'opposer à lui, il sait prendre le moyen qui brise leur résistance.

N'est-il pas évident que les événements qui ont bouleversé l'humanité ont ébranlé plus d'un préjugé ? Certes on rencontre encore bien des résistances passives, bien des paresses d'esprits, bien des peurs. Il serait plus facile de s'enfoncer dans l'illusion que de s'éveiller à la responsabilité. Toutefois, chez un certain nombre, monte irrésistiblement une volonté de connaissance.

Le voile opaque tendu encore devant les forces spirituelles de l'homme, c'est la cérébralité, cette pensée qui est si étroitement unie au cerveau qu'elle s'en sert comme d'un réflecteur où ne se projette que l'objet extérieur de la pensée. On peut prendre ce reflet pour une réalité, mais il n'est que virtuel. On ne s'en rend compte que lorsqu'on passe de l'autre côté du miroir, là où circule la vie. On peut se laisser emporter par la pensée et la suivre. On parvient alors de l'autre côté, derrière l'image que le cerveau réfléchissait comme un miroir. Si l'on fait usage des forces qui se trouvent au-delà du cerveau, de l'autre côté, la pensée s'éclaire du feu qui jaillit du centre éternel de la nature humaine pour devenir la force du « je ». L'arbre de la connaissance est transmué en arbre de la vie. La mort est devenue un éveil par cette union de l'homme avec le « Je » divin. Cette expérience intérieure de soi-même n'est rien d'autre que mourir dans le Christ, c'est-à-dire renaître. L'arbre de la vie nous murmure le mystère, qui veut se redonner à nous : le « je » qui va ressurgir du tombeau de la Physis, grâce à la force du Christ, c'est ce « Je » divin qui nous a parlé à travers l'espace stellaire, le feu du Soleil, la tempête des éléments, le sang sacré du fils de l'homme, — une seule et même vie sous trois aspects : le verbe créateur, le verbe qui lie et délie, le verbe agissant. Nous l'avions perdu, nous devons le retrouver ; la connaissance nous a reconduits vers nous-mêmes. En déchiffrant la Parole sacrée, nous avons part à la communion spirituelle, au Christ.

Ce but suprême, qui peut être offert à l'humanité à ce point crucial de son destin où son « je » est l'enjeu de combats spirituels, ce but suprême lui est révélé au fur et à mesure qu'elle déchiffre le sens de l'Évangile de Jean. De cet évangile partent des degrés

qui conduisent vers ces demeures où une vie intérieure intensifiée pénétrant au coeur de la connaissance y saisit l'être.

Lumière divine,
Soleil du Christ,
Échauffe nos cœurs
Éclaire nos fronts,
Pour que soient bonnes
Les volontés
Qui germent dans nos cœurs
Et mûrissent en nos esprits.

(Paroles de Rudolf Steiner).

Marie STEINER

I

Kassel, le 24 juin 1909

La date du 24 juin, fête de Jean-Baptiste, a toujours été un grand jour pour la majeure partie de l'humanité. Dès les temps reculés des anciens Perses, on célébrait, à un jour correspondant à celui-là, la fête du « baptême d'eau et de feu ».

A un même jour de juin, la Rome antique glorifiait Vesta, à nouveau une fête du baptême du feu. Et si nous remontons dans le passé de l'Europe jusqu'aux temps où le christianisme n'existait pas, n'était pas encore répandu, nous y trouvons aussi une fête de juin qui coïncide avec le moment de l'année où le soleil commence à perdre la force qu'il dispensait à toute la végétation terrestre. Cette fête de juin marquait pour tous les peuples du Nord le temps où commençait le déclin du dieu Baldur, qu'ils se représentaient uni au soleil.

Avec le christianisme, cette fête devint peu à peu la fête de Jean-Baptiste, le précurseur du Christ Jésus. C'est pourquoi elle peut nous offrir aujourd'hui un point de départ pour les études que nous allons entreprendre concernant l'événement le plus important de l'évolution humaine : l'événement du Christ Jésus. Nous allons voir comment l'a décrit le plus important de tous les documents chrétiens, — l'Évangile de Jean. Nous comparerons ensuite cette description à celle des autres évangiles.

Ce jour de la Saint-Jean nous rappelle qu'un précurseur a devancé l'apparition de la plus grande personnalité qui ait jamais pris part à l'évolution humaine. Et par là nous touchons déjà à un fait important qui sera le point de départ de ces conférences.

Au cours de l'évolution humaine, certains événements essentiels se produisent qui jettent autour d'eux une lumière plus significative que d'autres. Il y a des hommes qui, en un certain sens, les connaissent et les annoncent à l'avance, ce qui prouve qu'ils n'arrivent pas fortuitement. Ceux qui peuvent en effet percevoir dans son ensemble l'histoire humaine et en comprendre le sens, savent dans quel sens il faut agir pour que ces événements puissent avoir lieu.

Le précurseur du Christ Jésus fut un de ceux qui purent, par un don spirituel particulier, plonger un regard dans l'enchaînement de l'évolution humaine. Par cela même, il fut possible au Précurseur de préparer, d'aplanir les voies pour le Christ. Ce n'est certes pas sans raison que dans la plus grande partie de l'humanité on a divisé les âges en ère préchrétienne et ère chrétienne. Les peuples qui ont fait cette distinction prouvent qu'ils ont pressenti l'importance capitale du mystère du Christ. Mais la vérité devra continuellement être annoncée aux hommes sous de nouvelles formes et en d'autres termes. Car les besoins de l'humanité changent d'époque en époque. La nôtre réclame, sous un certain rapport, une révélation nouvelle, une expression nouvelle de cet événement décisif pour toute l'évolution : l'événement christique. C'est cette nouvelle forme d'annonciation que l'Anthroposophie voudrait apporter.

La révélation anthroposophique du Mystère du Christ n'est pas quelque chose de nouveau quant aux faits, mais quant à la forme. Ce qui va être dit dans ces conférences a

déjà été dit depuis des siècles dans des cercles plus intimes. La différence entre la façon actuelle et la façon précédente d'annoncer ces choses est qu'on peut s'adresser à présent à un plus grand nombre de personnes. Les cercles restreints dans lesquels les mêmes choses furent annoncées depuis des siècles au sein de la vie spirituelle européenne, avaient adopté pour symbole le même signe que vous voyez ici, la Rose-Croix[3]. Et maintenant que cette annonce s'adresse à un plus grand public, et que la Rose-Croix peut être de nouveau reconnue comme le symbole de ce message, laissez-moi vous caractériser en quoi consiste à peu près ce message des Rose-Croix sur le Christ Jésus.

Les « Rose-Croix » sont une société qui depuis le XIVe siècle, au sein de la vie spirituelle de l'Europe, a cultivé un véritable christianisme spirituel ; cette société, en dehors de toute forme extérieure historique, a essayé de révéler à ses adhérents les plus profondes vérités du christianisme, leur donnant aussi le nom de « chrétiens johannites ». Quand nous aurons compris cette expression, nous comprendrons aussi tout l'esprit et le sens des conférences qui vont suivre, et si notre entendement ne suffit pas pour tout expliquer, notre âme pourra quand même pressentir la vérité.

Nous savons que l'Évangile de Jean, ce document magistral donné au genre humain, commence par ces mots :

> « Au commencement était le Verbe
> Et le Verbe était en Dieu
> Et le Verbe était Dieu
> Celui-ci était au commencement en Dieu. »

Le Verbe, ou Logos, était donc au commencement en Dieu et ensuite on dit de Lui que la Lumière brilla dans les ténèbres et que les ténèbres ne l'ont point comprise, que cette Lumière était dans le monde, qu'elle se trouvait parmi les hommes et que parmi eux il n'y eut qu'un petit nombre capable de la comprendre. Alors apparut le Verbe fait chair, sous la forme d'un homme. Celui dont Jean-Baptiste fut le précurseur. Et nous voyons comment ceux qui conçoivent l'importance de l'apparition du Christ sur la terre s'efforcent d'expliquer ce qu'est le Christ en réalité. L'auteur de l'Évangile de Jean nous montre directement que l'entité si profonde qui a existé dans ce Jésus de Nazareth n'est autre que celle dont sont issus tous les êtres qui vivent autour de nous que c'est l'Esprit vivant, la Parole vivante, le Logos[4] même.

Les autres évangélistes ont aussi essayé, chacun à sa façon, de nous exposer ce qui est réellement apparu en Jésus de Nazareth. Nous voyons par exemple comment l'auteur de l'Évangile de Luc s'efforce de démontrer qu'une chose toute spéciale eut lieu lorsque l'Esprit s'unit au corps de Jésus de Nazareth, au moment du baptême dans le Jourdain. Il expose que ce Jésus de Nazareth est le descendant d'une longue lignée d'ancêtres qui remontent jusqu'à David, jusqu'à Abraham, jusqu'à Adam et même jusqu'à Dieu. Remarquons bien que partout dans l'Évangile de Luc on indique distinctement que Jésus de Nazareth était le fils de Joseph, et que Joseph est le fils d'Héli, donc fils de David et finalement fils d'Adam qui l'était de Dieu ! L'auteur de l'Evangile de Luc attache une importance particulière au fait que Jésus de Nazareth, auquel l'Esprit s'était uni au

moment du baptême dans le Jourdain, descend en droite ligne de celui qu'il appelle le père d'Adam : Dieu. Il faut prendre ces choses à la lettre.

Dans l'Évangile de Matthieu, on essaye de remonter l'ascendance de Jésus de Nazareth jusqu'à Abraham auquel Dieu s'était révélé.

Par là et par maintes autres paroles dans les évangiles, l'individualité qui porte le Christ, qui le manifeste, est désignée comme la plus grande apparition spirituelle au sein de l'évolution humaine. Si la descente du Christ Jésus est regardée, par ceux qui pressentent sa grandeur, comme l'événement capital survenu au sein de l'évolution terrestre, ce Christ Jésus doit bien se rattacher à ce qu'il y a de plus essentiel et de plus sacré dans l'homme. Il faut donc qu'il existe quelque chose en l'homme qui se rapporte directement à l'événement christique. C'était là justement le point essentiel pour les chrétiens johannites des cercles rosicruciens : que dans chaque âme humaine existe quelque chose qui se rapporte directement aux faits qui ont lieu en Palestine concernant le Christ Jésus. Par conséquent, si le Christ Jésus est le plus grand événement pour l'humanité, ce qui correspond dans l'âme humaine à cet événement christique aura la plus grande importance. Qu'est-ce que c'est ? A cela les Rose-Croix répondent : Chaque âme humaine renferme la possibilité de ce qu'on peut appeler « Éveil », « Renaissance » ou « Initiation »[5]. Nous allons voir ce que ces mots signifient.

Quand nous portons nos regards vers les choses qui nous entourent, nous voyons qu'elles naissent et meurent. La fleur naît et meurt, la végétation apparaît et disparaît, et bien que les montagnes et les rochers paraissent pouvoir braver les siècles, le dicton : « La goutte d'eau continue creuse la pierre » nous dit déjà que les rochers et les montagnes mêmes sont soumis aux lois de la disparition. L'homme sait aussi que ce qui reçoit sa vie des éléments de la nature doit naître et périr ; non seulement ce qu'il appelle son corps naît et périt, mais aussi son « je périssable ». Or ceux qui connaissent le chemin du monde spirituel savent que l'homme n'y accède pas au moyen des sens, mais par la voie de l'éveil, de la renaissance ou de l'initiation. Qu'est-ce qui renaît donc ?

Quand l'homme tourne ses regards vers le dedans de son âme, il constate que l'être intérieur qu'il trouve en lui-même, c'est celui dont il dit : « Je, Moi. » A chaque objet du monde extérieur, on peut donner un nom tiré du dehors à la table chacun peut dire table, à la montre, montre, etc. jamais cependant le mot « je » ne peut résonner à notre oreille pour nous concerner, car le « je » ne peut être exprimé que du dedans. Pour tout autre, nous sommes « tu ». L'homme reconnaît déjà par cela même comment ce « je » se distingue de tout ce qui se trouve en lui et, autour de lui. Il faut, ajouter à cela ce que les occultistes ont de tous temps affirmé : que de ce « je » naît un « Je » supérieur, comme l'enfant naît de la mère.

L'homme entre d'abord dans la vie par la porte de l'enfance. Il regarde maladroitement les choses de son entourage ; puis il apprend à les connaître graduellement, développe peu à peu l'intellect et la volonté et nous le voyons grandir en force et en énergie. Mais de tous temps, il y a aussi eu des hommes qui ont dépassé ce développement ordinaire. Ils ont accédé, pour ainsi dire, à un second « Je », capable de dire « tu » au premier, comme celui-ci dit « tu » à son corps physique et au monde extérieur. Ce second « Je » regarde d'en haut le premier « je »[6].

Il plane ainsi devant l'âme humaine un idéal qui peut se réaliser pour ceux qui suivent les directives des occultistes. « Le « je » que je connaissais jusqu'ici, se disent-ils, participe à tout le monde extérieur ; il est périssable comme ce monde : mais en mon « je » sommeille un deuxième « Je » dont je peux arriver à prendre conscience ». Ce « Je » est uni à l'impérissable comme le premier « je » fait partie des choses périssables et temporelles. Par la renaissance, ce « Je » supérieur pourra contempler les mondes spirituels, tout comme le « je » inférieur peut regarder le monde sensible par les sens, les yeux, oreilles, etc.

Ce qu'on appelle « éveil spirituel », « renaissance », « initiation », est l'événement le plus important de l'âme humaine ; telle était aussi l'opinion de ceux qui se reconnaissaient disciples de la Rose-Croix. Ils savaient qu'il doit y avoir un rapport entre l'événement de la renaissance du « Je » supérieur qui est capable de regarder d'en haut le « je » inférieur et l'événement du Christ Jésus. Autrement dit : ce qui est un événement mystique pour chaque homme en particulier, ce qu'il peut expérimenter comme la naissance de son « Je » supérieur, a eu lieu pour l'humanité entière dans le monde extérieur, historiquement, par l'événement du Christ Jésus en Palestine. — Comment ce fait apparaissait-il à celui qui a écrit l'Évangile de Luc ? Il s'est dit : « L'arbre généalogique de Jésus de Nazareth remonte jusqu'à Adam et jusqu'à Dieu lui-même. » Ce qui forme aujourd'hui l'humanité, ce qui a sa demeure dans les corps physiques humains, descendit jadis des hauteurs spirituelles divines ; ce « quelque chose » est issu de l'Esprit et était jadis avec Dieu. Adam est celui qui fut envoyé des hauteurs spirituelles dans la matière ; en ce sens, il fut le Fils de Dieu. Jadis existait donc un règne divin, spirituel, qui se condensa et forma pour ainsi dire le règne terrestre périssable : Adam fut créé. Adam est l'image terrestre du Fils de Dieu ; et d'Adam descendent les hommes qui habitent les corps physiques. Or, en Jésus de Nazareth, a vécu d'une façon toute particulière non seulement ce qui vit en chaque homme en général, mais aussi quelque chose qu'on ne peut saisir que si l'on se rend compte que la véritable essence de l'homme est issue du divin. En Jésus de Nazareth, cette descendance divine demeure visible. L'auteur de l'Évangile de Luc se trouve de ce fait en devoir de dire : Regardez celui que Jean-Baptiste a baptisé ; il porte les marques distinctes de la divinité d'où Adam a tiré son origine et qui se renouvelle en lui. De même que la divinité est descendue dans la matière pour s'enfouir, s'engloutir dans la race humaine, elle peut réapparaître à nouveau, en ressortir. L'humanité renaît au fond d'elle-même et dans son caractère divin en Jésus de Nazareth. Si donc nous remontons à l'origine de l'arbre généalogique de Jésus de Nazareth, c'est l'origine divine et les qualités du Fils de Dieu que nous retrouvons en lui, mais d'une manière nouvelle et avec plus de force que ce n'a pu être le cas jusqu'ici dans l'humanité.

L'auteur de l'Évangile de Jean fait ressortir plus nettement que quelque chose de divin vit dans l'homme et que ce divin est apparu sous l'aspect grandiose de Dieu, du Logos même. Le dieu qui, pour ainsi dire, s'ensevelit dans la matière, renaît en Jésus de Nazareth. Voilà ce qu'ont voulu dire les évangélistes en commençant par des généalogies.

Et que dirent ceux qui reprirent les enseignements des évangiles, les chrétiens johannites ? Pour eux, tout homme peut vivre individuellement l'immense événement qu'on nomme la renaissance du « Je » supérieur. Comme l'enfant de la mère, ainsi naît de l'homme le « Je » divin. L'initiation, l'éveil spirituel est possible et lorsqu'il se produit, il

y a autre chose qui prend plus d'importance que ce qui semblait auparavant important. Nous allons comprendre ce que c'est par une comparaison.

Supposons que nous nous trouvions devant un homme de 70 ans qui a passé par l'éveil intérieur ; et supposons que cet homme ait vécu cet éveil à l'âge de 40 ans. Si un observateur avait voulu fixer en quelques traits le caractère de cet homme et démontrer qu'il présentait des conditions toutes spéciales dès sa naissance, il aurait fait l'histoire des 40 premières années. Mais ce qui s'est produit chez cet homme de 40 ans, c'est la naissance du « Je » supérieur. A partir de ce moment, le « Je » supérieur rayonne sur toutes les circonstances de sa vie : désormais, ce n'est plus le passé qui nous intéresse ; on se trouve en présence d'un homme nouveau duquel on va pouvoir suivre le développement du « Je » supérieur qui grandit d'année en année. Quand cet homme aura atteint 70 ans, nous nous informerons du chemin que ce « Je » supérieur aura parcouru de 40 à 70 ans ; cette période de sa vie est devenue la plus importante. L'essentiel pour nous, c'est qu'il nous montre à 40 ans son « Je » spirituel véritable, tandis que jusqu'à 40 ans (avant la naissance du « Je » supérieur en lui) sa vie avait été ordinaire, sans importance.

Voilà comment procèdent les auteurs des évangiles à l'égard de celui que nous nommons le Christ Jésus.

Les évangélistes se sont donné pour tâche de démontrer avant tout que l'origine du Christ Jésus se confondait avec l'origine même de l'univers, avec Dieu lui-même. Le Dieu qui a résidé invisible dans l'humanité entière se révèle spécialement dans le Christ Jésus. C'est ce Dieu dont il est dit, dans l'Évangile de Jean, qu'il existait dès l'origine, dès le commencement. L'intérêt des évangélistes, ce fut de démontrer que c'est bien ce même Dieu qui a vécu en Jésus de Nazareth.

Quant à ceux qui jusqu'à notre époque ont conservé la sagesse primordiale éternelle, leur but a été de démontrer comment le « Je » supérieur, l'Esprit divin de l'humanité qui naquit en Jésus de Nazareth au temps des événements de Palestine, est resté le même et se conserve en tous ceux qui ont eu pour cela une réelle compréhension. Comme nous l'avons décrit dans notre exemple d'un homme en qui le « Je » supérieur naîtrait vers 40 ans, ainsi les évangélistes ont décrit Dieu dans l'homme jusqu'à l'événement de Palestine, comment ce Dieu est apparu, comment il est né à nouveau, etc. Mais ceux qui devaient se montrer les continuateurs des évangélistes ont eu à cœur de montrer que le moment de la « nouvelle naissance » du « Je » Supérieur est celui où l'on se trouve uniquement devant la partie spirituelle dont le rayonnement dépasse tout le reste. Ceux qui s'appelaient les chrétiens johannites et avaient pour symbole la Rose-Croix disaient : Ce qui est né à nouveau dans l'humanité, le mystère du « Je » supérieur, a été conservé par la petite communauté issue des Rose-Croix. Cette continuité s'exprime par un symbole : la sainte coupe dans laquelle but et mangea le Christ Jésus avec ses disciples, celle qu'on appelle le « Saint-Graal » et dans laquelle fut recueilli, par Joseph d'Arimathie, le sang qui coulait des plaies du Christ. Elle fut, comme dit la légende, apportée par des anges en Europe[7]. Un temple fut érigé pour elle et les Rose-Croix devinrent les gardiens du contenu de cette coupe, c'est-à-dire de ce qui constitue l'essence de Dieu qui naît à nouveau, qui ressuscite. Le mystère du Dieu ressuscité (né à nouveau) règne dans l'humanité : c'est ce que représente le mystère du Saint-Graal.

C'est le mystère qui est placé devant nous comme un nouvel évangile. L'évangéliste Jean a pu dire : « Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu et un Dieu était la Parole. Ce qui était au commencement avec Dieu est né à nouveau chez celui que nous avons vu souffrir et mourir au Golgotha et qui est ressuscité. »

Cette continuité du principe divin à travers les âges et la nouvelle naissance de ce divin principe, voilà ce que l'auteur de l'Évangile de Jean a voulu décrire. Mais tous ceux qui voulurent parler de ces faits, ont su que ce qui était depuis le commencement a été conservé. Au commencement existait le mystère du « Je » humain supérieur ; ce mystère fut conservé par le Saint-Graal, il y est resté lié et dans le Graal vit le « Je », qui est uni à l'impérissable et à l'éternel, comme le « Je » inférieur est lié au périssable et au mortel. Ceux qui connaissent le secret du Saint-Graal savent que du bois de la croix sort la Vie active, le « Je » immortel symbolisé par les roses sur le bois noir de la croix.

Ainsi le mystère de la Rose-Croix se présente comme une continuation de l'Évangile de Jean et nous pouvons dire, en ce qui concerne cet évangile et ce qui le continue : « Au commencement était le Verbe et le Verbe ou la Parole était avec Dieu et un Dieu était la Parole. Elle était au commencement avec Dieu. Tout a été fait par elle et sans elle rien n'a été fait de ce qui a été créé. En elle était la Vie et la vie était la Lumière des hommes. Et la Lumière rayonna dans les ténèbres, mais les ténèbres ne l'ont pas comprise. »

Seuls de rares hommes, qui avaient en eux quelque chose de ce qui n'est pas né de la chair, ont compris la lumière qui rayonnait dans les ténèbres. Mais alors la lumière est devenue chair et a habité parmi les hommes sous la forme de Jésus de Nazareth. Et l'on peut dire, tout à fait dans le sens de l'Évangile de Jean : « Le Christ qui a vécu en Jésus de Nazareth était le « Je » supérieur divin de l'humanité entière, le Dieu né à nouveau, le Dieu qui déjà en Adam avait trouvé son image terrestre. Ce « je » humain, né à nouveau, a continué d'agir comme un mystère sacré ; il fut conservé dans le symbole des Rose-Croix, le Saint-Graal. »

Ce « Je » supérieur qui peut naître dans chaque âme humaine nous donne une indication au sujet de la naissance du « Je » divin dans l'évolution de l'humanité lors de l'événement de Palestine. Ainsi qu'en chaque homme peut naître individuellement le « Je » supérieur, ainsi est né en Palestine le « Je » supérieur de toute l'humanité, le « Je » divin. En considérant l'évolution humaine, nous ne rencontrons toutefois pas seulement ce grand événement, — la renaissance du « Je » supérieur ; nous en rencontrons quantité d'autres de moindre importance.

Avant que l'homme puisse enfanter son « Je » supérieur, expérience qui embrasse et pénètre toute l'âme, avant la naissance du « Je » impérissable dans le périssable, il faut avoir traversé de multiples degrés préparatoires. Et quand est atteint le niveau où l'homme peut se dire : « A présent, je sens, je sais, que quelque chose existe en moi qui regarde des hauteurs mon « je » ordinaire, comme ce « je » ordinaire regarde les choses sensibles ; à présent, je suis un « second » être dans le premier, j'ai avancé et me suis élevé dans les régions où je suis uni aux Êtres Divins », alors il reste à conquérir encore d'autres degrés d'une nature différente.

Ainsi, ce grand événement décisif, la naissance du « Je » supérieur, peut s'accomplir dans chaque homme individuellement ; mais l'humanité, prise dans son ensemble, doit passer par une naissance analogue, la « nouvelle naissance » du « Je » divin. Et également

ici, il existe des degrés qui précèdent et d'autres qui suivent. Si nous portons nos regards en arrière vers les étapes préparatoires de l'événement christique, nous voyons que de grands faits l'ont amené ; nous voyons l'évangile du Christ s'approcher graduellement, ainsi que l'auteur de l'Évangile de Luc le décrit : Premièrement existait un Dieu, un Être-Esprit, dans les hauteurs spirituelles ; il est descendu dans le monde matériel et il s'est fait homme, il est devenu « humanité ». Certes, avant le Christ, on pouvait déjà voir d'après toute l'orientation des choses humaines que l'homme repose sur un principe divin, mais le Dieu était pour ainsi dire caché derrière le monde physique terrestre ; et seuls pouvaient l'y trouver ceux qui savaient où il se trouve.

Remontons jusqu'à l'Inde antique, la première civilisation fondée après la grande catastrophe du déluge. Nous y trouvons sept grands saints Instructeurs qu'on appelle les saints Rishis. Ils parlaient d'un Être supérieur dont ils disaient : Notre sagesse peut bien pressentir cet Être sublime, mais elle est incapable de le voir ! Les sept Rishis sacrés voient très loin, mais c'est au-delà de leur sphère que se trouve celui qu'ils nommaient Vishva Karman, cet Être qui, tout en remplissant le monde spirituel, était au-delà de la sphère que l'œil humain clairvoyant de ces époques pouvait voir.

Ensuite vint la civilisation guidée par Zoroastre, celui qui disait : « Quand la perception clairvoyante se pose sur les choses du monde, sur les minéraux, les plantes, les animaux et les hommes, elle voit que ces choses recouvrent toutes sortes d'entités spirituelles. Cependant, l'Être spirituel auquel l'homme doit son existence véritable, celui qui devra un jour vivre dans les profondeurs du « Je » humain, est encore invisible quand on regarde les choses de la terre ; on ne peut le voir ni par les yeux physiques, ni par les organes de la clairvoyance ! » Mais quand Zoroastre élevait son regard clairvoyant vers le Soleil, il ne voyait pas seulement le soleil physique ; et il disait : « Comme on voit autour de l'homme une aura, ainsi on voit autour du Soleil la grande aura solaire Ahura Mazdâ. » C'est la grande Aura solaire qui, comme nous allons l'expliquer, avait produit l'homme. L'homme est l'image de l'esprit solaire, d'Ahura Mazdâ. Mais en ces temps, Ahura Mazdâ n'habitait pas encore la terre. Ensuite vient le temps où l'homme, devenant clairvoyant, commence à percevoir Ahura Mazdâ dans l'atmosphère terrestre ; ce n'était pas possible au temps de Zoroastre. Quand Zoroastre voyait par la perception clairvoyante ce qui se manifeste dans l'éclair et le tonnerre terrestres, ce n'était pas Ahura Mazdâ qui se révélait, ce n'était pas le grand esprit solaire, prototype de l'humanité. Il fallait qu'il se tournât vers le Soleil pour y voir Ahura Mazdâ. Zoroastre trouva en Moïse son successeur ; quand le regard spirituel de celui-ci s'éveilla, il aperçut dans le Buisson ardent, et dans le feu sur la montagne du Sinaï, l'Esprit qui se révéla à lui comme « Eieh asher eieh » : « Je suis celui qui était, qui est, qui sera, — Iahvé ou Jéhovah ». Que s'était-il passé ?

Depuis les âges anciens et l'époque de Zoroastre, l'Esprit qui se trouvait auparavant seulement sur le soleil s'était rapproché de la terre. C'est lui qui rayonnait dans le Buisson ardent et dans le feu du Sinaï ; il se trouvait dans les éléments de la terre. Lorsque quelques époques se furent encore écoulées, cet Esprit que les Rishis pouvaient pressentir mais dont ils disaient : « Notre sagesse n'est pas encore capable de le voir », celui que Zoroastre devait chercher dans le soleil, celui qui se révélait à Moïse dans les éclairs et le tonnerre, apparut enfin dans un homme, en Jésus de Nazareth. Voilà le chemin accompli : le Christ est descendu des hauteurs de l'Univers, d'abord dans les éléments physiques et

ensuite jusque dans un corps humain. Ce n'est qu'à ce moment que le « Je » divin dont l'homme est issu renaît dans l'humanité, ce « Je » auquel l'auteur de l'Évangile de Luc rapporte l'arbre généalogique de Jésus de Nazareth. C'est alors que s'est accompli le grand événement de la nouvelle naissance du Dieu dans l'homme.

Par là nous voyons les degrés préliminaires que l'humanité a parcourus. Or, les maîtres qui avaient guidé cette évolution de l'humanité, durent aussi passer par ces étapes préparatoires jusqu'à ce qu'un seul d'entre eux eût assez progressé pour pouvoir devenir le porteur du Christ.

Ce que les saints Rishis vénéraient sous le nom de « Vishva Karman », ce que Zoroastre nommait l' « Ahura Mazdâ » du soleil, ce que Moïse vénérait comme « Eieh asher eieh » allait apparaître en un seul homme, en Jésus de Nazareth, en une seule entité limitée dans un homme terrestre. Mais pour qu'un Être aussi sublime pût venir habiter en un homme, il fallait que cet, homme eût atteint lui-même un degré très élevé d'évolution. Aucun autre n'eût pu devenir le porteur d'un Être tel que Celui dont nous avons décrit la venue en ce monde. Pour nous, qui connaissons l'existence de la réincarnation, nous disons que Jésus de Nazareth (non pas le Christ) a passé par plusieurs incarnations et qu'il a dû atteindre un degré élevé d'initiation avant de pouvoir recevoir le Christ en lui. Or, qu'est-ce qui distingue la naissance et la vie d'un initié aussi élevé ? En général, on peut admettre qu'un homme ordinaire revêt en naissant une forme qui ressemble à celle de son incarnation antérieure. Il n'en est pas ainsi pour l'initié. L'initié ne pourrait être un guide de l'humanité s'il n'avait en lui que ce qui correspond à son être extérieur, édifié nécessairement d'après les conditions qu'offre le milieu. A la naissance d'un initié, une âme très avancée va s'introduire dans un corps, une âme ayant passé, dans des époques antérieures, par de formidables expériences. C'est pourquoi la légende dit de tous les initiés que leur naissance s'est déroulée autrement que pour les hommes ordinaires. Mais le corps est, au début, incapable de recueillir toute la nature spirituelle qui veut s'incarner en lui.

Pour qu'un initié très élevé s'incarne dans un corps humain périssable, il faut donc, plus que pour les autres hommes, que ce « Je », sur le point de se réincarner, entoure immédiatement la forme physique, plane autour d'elle. Tandis que chez l'homme ordinaire la forme physique prend, bientôt après la naissance, la ressemblance de la forme spirituelle et s'y adapte, à elle ou à l'aura humaine, l'aura de l'initié sur le point de se réincarner est rayonnante. C'est cette partie spirituelle qui annonce qu'on se trouve ici en face de quelque chose de supérieur à ce qu'on voit ordinairement. Elle annonce que non seulement un enfant naît dans le monde physique, mais qu'un événement a eu lieu dans le monde spirituel ! C'est le sens des récits qui ont trait à la réincarnation de tous les grands initiés. Ce n'est pas simplement un enfant qui naît, mais, dans le spirituel, quelque chose naît qui ne pourra entièrement être contenu dans le corps physique. Seul celui qui possède la perception clairvoyante du monde spirituel peut le reconnaître. On raconte qu'à la naissance du Bouddha un initié reconnut que cet événement différait des naissances ordinaires. On dit aussi de Jésus de Nazareth que Jean-Baptiste devait d'abord l'annoncer. Quiconque voit dans les mondes spirituels sait que l'initié va venir et va se réincarner. Les trois rois Mages savaient cela et ils vinrent de l'Orient pour donner leurs offrandes à Jésus de Nazareth, et l'honorer dans sa naissance. La même chose a été vue par le prêtre initié

qui dans le temple dit : « Je mourrai content maintenant que mes yeux ont contemplé celui qui sera le Sauveur du monde ! »

Il faut faire ici une distinction exacte ; un initié très élevé renaît en Jésus de Nazareth, un esprit qui ne pourra être entièrement contenu dans le corps physique de l'enfant, un germe spirituel qui développera graduellement ce corps jusqu'au point où il pourra s'y incorporer. Mais alors, au moment où ce corps aura atteint la maturité voulue, c'est alors que Jean lui donnera le baptême, et qu'un Esprit plus sublime descendra s'unir à Jésus de Nazareth, c'est-à-dire que le Christ entrera en lui. C'est alors que Jean-Baptiste, le précurseur du Christ Jésus, pourra dire : « C'est moi qui ai préparé les voies pour celui qui est plus grand que moi ; de ma bouche j'ai annoncé que le royaume des cieux, le royaume de Dieu est proche et que les hommes doivent changer leur esprit. Je suis venu parmi les hommes et j'ai pu leur dire qu'une impulsion spéciale allait entrer dans l'humanité. Comme le soleil monte au printemps pour annoncer que le renouveau commence, ainsi je suis apparu pour annoncer ce qui lèvera dans l'humanité, le « Je » humain qui va s'incarner. »

Au moment où l'être humain en Jésus de Nazareth atteint le point culminant de son développement, de sorte que son corps humain est l'expression de son esprit, à ce moment il atteint la maturité nécessaire pour recevoir le Christ dans le baptême de Jean. Le corps de Jésus de Nazareth est à son apogée comme le soleil resplendissant au jour de la Saint-Jean. C'est là ce qui avait été prophétisé. A ce moment, l'esprit devait sortir des ténèbres comme le soleil qui grandit de plus en plus jusqu'au jour de la Saint-Jean et qui, arrivé à ce point, commence à diminuer. C'est ce que Jean-Baptiste devait exprimer : « Celui que les anciens prophètes ont annoncé, celui qui dans le royaume spirituel est nommé le fils de ce royaume, celui-là est apparu ! ». Jean-Baptiste agit jusqu'à ce point où les jours raccourcissent de nouveau et où les ténèbres reprennent le dessus ; alors la lumière intérieure de l'esprit se prépare à briller de plus en plus au-dedans : c'est alors que le Christ rayonne dans Jésus de Nazareth.

Jean-Baptiste a ressenti la montée de Jésus de Nazareth comme la sienne propre, comme celle du soleil qui monte. Il dit : « A partir de maintenant, je diminuerai, comme le soleil diminue à partir du jour de la Saint-Jean ; mais il augmente, Lui, le soleil spirituel et Il sort rayonnant des ténèbres. »

C'est ainsi qu'a commencé l'éveil, la renaissance du « Je » humain dont dépend la résurrection de chaque « Je » individuel.

L'événement le plus important dans l'évolution de tout homme est caractérisé par ces mots : du « je » inférieur ressuscite le « Je » immortel. Cette naissance est liée à l'événement capital de l'évolution, l'événement christique.

II

Kassel, le 25 juin 1909

Quand on étudie un sujet comme le nôtre du point de vue de la Science spirituelle, on ne peut s'appuyer tout d'abord sur un document apparu à un certain moment de l'évolution ; indépendamment de lui, il faut faire des recherches personnelles. Et lorsque par l'occultisme on a atteint des résultats précis, on les confronte alors avec ce document. Ainsi donc tout ce qui va être dit dans ces conférences n'est pas simplement tiré d'une lecture de la Bible et des Évangiles, mais c'est le résultat d'une investigation spirituelle faite indépendamment des Écritures. On verra cependant qu'on retrouve dans les Évangiles, et surtout dans celui de Jean, ce que l'occultisme a permis d'observer.

Jacob Bœhme surprit son entourage, un jour qu'il parlait d'événements très reculés, et d'Adam même, comme s'il avait été témoin des faits. « Etiez-vous donc présent au temps d'Adam ? » lui dit-on. « Oui, j'étais présent ! » Affirmation qui ne doit pas étonner celui qui connaît la Science spirituelle. Car l'occultisme peut en effet observer par la vue de l'esprit tout ce qui s'est passé, même aux âges les plus reculés. En matière d'introduction, je voudrais expliquer en quelques mots sur quoi ce fait repose.

Tout ce qui se passe dans le monde physique et sensible a son écho dans le monde spirituel. Le mouvement de la main n'existe pas simplement tel qu'on le perçoit, mais derrière la main sensible que nous voyons se trouve par exemple : la pensée et la volonté qui font mouvoir cette main. Pendant le moment furtif de l'impression sensible, l'image réflexe s'inscrit dans le monde spirituel où demeure toujours gravée son empreinte ; de sorte que lorsque nous avons la vue clairvoyante, nous pouvons suivre tous les événements qui se sont passés dans le monde visible grâce aux empreintes qu'ils laissent dans l'invisible. Rien ne peut arriver en ce monde sans laisser d'empreinte.

Supposons que le regard clairvoyant parcoure la suite des temps jusqu'à Charlemagne ou même jusqu'à l'époque romaine ou grecque. Tout ce qui s'est passé est resté fixé dans ces images et peut y être trouvé. Cette vision est nommée : « La lecture de la chronique akashique », lecture vivante que peut faire l'œil spirituel. Aussi, lorsque l'investigateur décrit les événements de Palestine ou les observations faites par Zoroastre, il ne décrit pas ce qui se trouve dans la Bible ou les Gathas, mais ce qu'il sait lire lui-même dans la chronique de l'akasha. Et ensuite il recherche si ce qu'il a déchiffré se trouve aussi dans les documents, pour le cas présent dans les Évangiles.

Ainsi l'investigation occulte est absolument indépendante des documents et c'est pourquoi elle ne cherche en eux que sa confirmation. Quand nous rencontrons dans les documents les mêmes faits que nous avons pu suivre dans la Chronique akashique, il en résulte pour nous que ces documents contiennent la vérité et ensuite que celui qui les a écrits pouvait également voir et lire dans l'akasha. Nous allons illustrer cela en étudiant un chapitre spécial de l'évolution humaine : l'Évangile de Jean et ses rapports avec les

autres évangiles. Il ne faudrait pas s'imaginer que la chronique akashique ressemble à l'écriture du monde ordinaire. Elle est plutôt comme une inscription vivante.

Supposons par exemple que le clairvoyant porte ses regards vers l'époque de César. Les différents actes que César accomplit sur le plan physique ont été vus par ses contemporains. Tout cela a laissé des traces dans la chronique akashique. Mais le clairvoyant voit ces actes comme des ombres spirituelles. Rappelez-vous la comparaison du mouvement fait par la main. L'image qui impressionne la vue physique n'est pas perceptible au voyant, mais l'intention de mouvoir la main, les forces invisibles qui ont produit le mouvement de la main seront toujours visibles pour lui. C'est ainsi que tout ce qui existait dans la pensée de César demeure visible ; ses intentions ont produit tel ou tel mouvement, l'ont porté vers tel ou tel combat. Tout ce que ses contemporains ont vu est sorti de l'impulsion de sa volonté et a été réalisé grâce aux forces cachées derrière les images physiquement visibles. Ces forces, cachées elles-mêmes derrière les images physiques, sont perçues par le voyant dans la chronique de l'akasha comme une image spirituelle de César.

On pourrait dire : « Vos récits ne sont que des rêves ; vous connaissez par l'histoire ce que César fit autrefois et vous croyez par votre puissante imagination voir quelques invisibles images. » Mais celui qui connaît ces choses sait qu'il est d'autant plus facile de lire la chronique akashique qu'on connaît moins l'histoire extérieure. Car cette connaissance de l'histoire extérieure est une entrave pour le voyant. Quand nous arrivons à un certain âge, nous sommes encore sous la dépendance d'habitudes que notre éducation nous a données. Le voyant arrive, lui aussi, imbu des idées de son éducation, au moment où va naître son « Je » clairvoyant. Il a appris l'histoire, la géologie, la biologie, etc. Tout cela est une entrave pour la clairvoyance et peut lui inculquer mille préjugés à l'égard des choses qu'il pourra lire dans la chronique de l'akasha. Car il ne faudrait pas chercher dans l'histoire extérieure la même objectivité et la même exactitude des faits que celles que nous trouvons dans la lecture de la chronique akashique.

Recherchons de quoi peut dépendre en ce monde que telle ou telle chose devienne de « l'histoire ». Un fait se passe ; il en est resté certains documents, tandis que d'autres faits, et peut-être plus importants, n'ont pas laissé de traces. Un exemple nous montrera combien ce qui est historique est incertain.

Parmi plusieurs esquisses poétiques de Gœthe qui sont restées inachevées et qui deviennent, pour ceux qui cherchent à étudier Gœthe de plus près, un beau complément à l'œuvre magnifique qu'il nous a donnée, parmi ces ébauches se trouve donc un fragment d'un poème sur Nausicaa. Il n'en subsiste que de rares ébauches où il avait inscrit comment il voulait faire ce poème. Deux hommes ont essayé de faire, après lui, un poème de Nausicaa : l'historien littéraire Scherer et Hermann Grimm. Grimm qui n'est pas seulement un savant, mais un penseur plein d'imagination, est l'auteur d'une vie de Michel-Ange et d'écrits sur Gœthe. Il s'est dit : Etant donné le caractère de Gœthe, comment aurait-il représenté une figure de l'Odyssée telle que Nausicaa ? Il a construit ainsi dans le style de Gœthe un poème qui marque un certain mépris des documents historiques. Scherer, qui s'en tenait uniquement à ce qui est écrit en noir sur blanc, s'est dit qu'on ne pouvait faire une Nausicaa au sens de Gœthe qu'en partant des notes laissées par le poète. Il essaya donc de refaire ce poème, mais en prenant seulement pour base les

notes éparses. Grimm lui objecta : Supposons que le valet de chambre de Gœthe ait brûlé quelques-unes de ces notes importantes, quelles garanties avons-nous qu'elles n'étaient pas plus précieuses que celles que nous tenons ?

Quand on se fonde sur des documents, il ne faudrait jamais perdre de vue que ce sont peut-être les plus importants qui ont disparu. C'est pourquoi l'Histoire ne nous offre rien qu'une « fable convenue ». Quand le clairvoyant conserve cette fable dans son esprit et qu'il constate dans l'akasha que les choses se sont passées tout différemment, il a de la difficulté à croire l'image akashique. Et le public non initié n'admet pas ce qu'il relate d'après la chronique akashique, lorsqu'elle diffère de l'histoire courante. Celui qui connaît ces choses préfère donc raconter les faits des époques passées dont il ne subsiste aucun témoignage, par exemple les états d'évolution de notre terre qui se sont écoulés depuis longtemps. La chronique akashique les rend d'autant plus fidèlement que le voyant est moins gêné par l'histoire extérieure. Vous voyez que l'akasha ne peut pas être un simple écho des faits connus extérieurement.

Si nous faisons des recherches dans la chronique akashique sur le sujet capital qui nous occupe, nous trouvons ceci : La race humaine entière qui vit sur la terre est issue d'un royaume spirituel divin. Avant qu'aucun oeil physique humain ne put voir, avant qu'aucune main humaine ne put saisir quelque chose, l'homme existait en tant qu'être spirituel ; dans les âges les plus reculés, il faisait partie des êtres spirituels divins. Il est né de ces êtres divins : les dieux sont pour ainsi dire les ancêtres des hommes, les hommes les descendants des dieux. Les dieux avaient besoin des hommes comme descendants, parce qu'ils n'étaient en une certaine mesure pas à même de descendre dans le monde physique sensible. Les dieux continuèrent jadis leur existence en ces mondes et agirent du dehors sur les hommes qui se développaient graduellement sur terre.

Les hommes durent alors surmonter de degré en degré les obstacles produits par la vie terrestre.

Quels sont ces obstacles ?

L'essentiel fut que les dieux restèrent des êtres spirituels et que les hommes, leurs descendants, prirent un corps physique. L'homme demeuré spirituel intérieurement, fut enfermé dans le corps physique et ce corps physique, devenu visible, dut vaincre tous les obstacles que la vie physique lui opposait. C'est au sein de la vie matérielle qu'il dut poursuivre son évolution. Grâce à cette vie physique, l'homme mûrissait graduellement et il lui fut ainsi de plus en plus possible de s'élever de nouveau vers les dieux dont il était issu. Il y a donc une descente des hommes venus des dieux et ensuite un mouvement de retour vers les dieux, pour les atteindre à nouveau et se réunir à eux : c'est ainsi que le cours de la vie humaine est tracé sur la terre.

Mais pour que l'homme puisse passer par ce développement, il fallait que quelques individualités humaines devancent les autres hommes dans leur évolution et qu'ils deviennent leurs guides et instructeurs. De tels guides se rencontrent parmi les hommes et ce sont eux qui retrouvent plus rapidement que les autres le chemin qui mène vers le divin. Nous pouvons donc nous représenter ce qui suit : les hommes ont atteint à une certaine époque un certain degré de développement, où ils n'ont fait que pressentir qu'il existe une voie de retour vers les dieux. Ce but est encore bien lointain ; mais il est resté une étincelle du divin dans les hommes. Une plus grande partie de cette étincelle est

restée dans les guides ; ils sont plus près de la divinité que l'homme devra de nouveau atteindre un jour. Celui dont l'œil spirituel est ouvert voit ce qui vit dans les guides de l'humanité, ce qui est essentiel en eux.

Supposons qu'un des plus grands guides se trouve devant quelqu'un qui, sans être son égal, dépasse la moyenne de l'évolution des autres hommes. Supposons que cet homme ait un vif sentiment de la grandeur de ce guide, de cet être plus rapproché du niveau spirituel que le reste de l'humanité.

Comment décrirait-il ce guide ? Il dirait à peu près ceci : J'ai devant moi un être dont le corps physique est pareil à celui des autres hommes. Le corps physique est la partie sans importance de cet être ; mais en portant le regard clairvoyant spirituel sur lui, je vois qu'un esprit puissant, un être spirituel est uni à lui.

Or cet être spirituel divin est si grand que je dirige toute mon attention sur lui et non sur le corps physique. Il est vrai que ceux qui de nos jours ont le plus d'autorité sur le public se moqueraient d'un tel guide. Ils commenceraient à l'étudier du point de vue du psychiatre.

Il faut la vue spirituelle pour distinguer un « guide » d'un homme de talent quelconque.

Cependant il n'en a pas toujours été ainsi, même dans un passé assez récent.

Nous savons que la conscience de l'humanité a subi plusieurs métamorphoses. Tous les hommes possédaient jadis une clairvoyance vague. A l'époque où vivait le Christ, la clairvoyance était encore active jusqu'à un certain degré, et encore plus dans les siècles précédents, bien que cette clairvoyance ne fût plus que l'ombre de celle des époques atlantéennes et des premiers siècles post-atlantéens. Puis elle disparut graduellement. Cependant quelques rares individus parmi les hommes continuaient à la posséder et il existe même encore de nos jours des personnes qui ont naturellement une clairvoyance atténuée et peuvent par conséquent distinguer la nature spirituelle d'un guide.

Prenons l'époque dans laquelle le Bouddha apparut au peuple de l'Inde antique. De notre temps, un personnage comme celui du Bouddha ne serait pas particulièrement respecté, surtout s'il apparaissait en Europe. Il en fut autrement au temps où il vécut ; car alors un grand nombre d'hommes put voir ce qui se passait, et comprendre que la naissance du Bouddha était bien différente de toute autre naissance. Dans les écrits orientaux et surtout dans ceux qui montrent le plus de compréhension à ce sujet, on fait de la naissance du Bouddha un récit de « grand style ». On y raconte qu'à la reine Maya, image de la grande Mère, fut prédit qu'elle mettrait au monde un être puissant. Cet être naquit avant terme, dit-on ; très souvent c'est ainsi qu'un être important est envoyé dans le monde, parce que l'être humain dans lequel s'incarne une entité spirituelle supérieure ne se lie pas aussi étroitement avec la matière que lorsque les temps normaux sont révolus. On raconte ensuite que le Bouddha fut irradié de lumière au moment de sa naissance, qu'il ouvrit les yeux et dirigea son regard vers les quatre points cardinaux, qu'il fit 7 pas et que les empreintes de ces pas restèrent gravées sur le sol. On dit qu'il prononça aussitôt ces paroles : « Ceci est la vie dans laquelle, de Bodhisattva, je deviendrai Bouddha ; c'est la dernière incarnation que j'aie à faire sur cette terre ! »

Si étrange que cette communication puisse paraître à l'homme moderne, et quoiqu'on ne puisse l'expliquer d'un point de vue matérialiste, elle n'en est pas moins l'expression

de la vérité pour celui qui voit les choses avec les yeux de l'esprit. De notre temps, on dira que les faits étranges que je viens de vous rapporter sur la naissance du Bouddha ne sont que légendes. Mais celui qui connaît ces choses sait qu'une vérité spirituelle est cachée en ces récits. Des événements comme la naissance du Bouddha n'ont pas seulement une signification pour cette personnalité, mais ils répandent des forces spirituelles sur le monde entier. Ceux qui vivaient au temps où le monde était plus réceptif à l'égard de ces forces spirituelles, les virent rayonner à la naissance du Bouddha. Pourquoi ces choses n'arrivent-elles plus de nos jours ? Ces influences existent encore, mais il faut un voyant pour les percevoir ; car non seulement ces forces doivent rayonner, mais il faut aussi que quelqu'un les reçoive. Au temps jadis, les hommes, plus spirituels, étaient plus réceptifs à ces sortes de rayonnements. Aussi quand on dit qu'à la naissance du Bouddha des forces ont eu un pouvoir de guérison et de paix, que ceux qui se haïssaient se réconcilièrent, ce n'est pas une légende, mais une grande vérité.

Celui qui embrasse l'évolution de l'humanité d'un coup d'œil clairvoyant ne verra pas comme l'historien une route toute plate, d'où se dégagent seulement quelques figures historiques : qu'il y ait des sommets, c'est une chose que les hommes ne peuvent plus admettre aujourd'hui !

Mais celui qui considère le monde spirituellement sait qu'il existe des âmes qui dépassent la route de l'évolution humaine : ce sont les guides de l'humanité. — Qu'ont accompli ces guides ? Ils ont franchi peu à peu les étapes qui conduisent dans le monde spirituel. La plus importante de ces étapes, c'est la naissance du « Je » spirituel supérieur ; nous avons dit qu'il existe des degrés préparatoires et des degrés ultérieurs. Vous pouvez comprendre que l'événement christique étant la plus puissante impulsion donnée à l'évolution humaine, une longue préparation fut nécessaire pour que l'Être du Christ puisse s'incarner en Jésus de Nazareth. Pour bien saisir la nature de cette préparation, il sera nécessaire de nous représenter en petit ce qui s'est passé.

Supposons qu'au cours d'une incarnation, un homme s'engage sur le chemin de la connaissance spirituelle, c'est-à-dire qu'il pratique l'un des exercices (dont nous parlerons plus loin) qui rendent l'âme de plus en plus spirituelle, réceptive à l'esprit, et la mènent vers le moment où elle enfantera en elle le « Je » supérieur impérissable. Avant d'arriver à ce moment, l'homme passe par de multiples expériences. Ne vous imaginez pas cependant qu'il puisse précipiter en quoi que ce soit des événements concernant un ordre spirituel. Ce n'est qu'avec de la patience et de la persévérance qu'on peut traverser ces expériences. Le but de celui qui entreprend un développement occulte, c'est de faire naître en lui le « Je » supérieur ; cependant il n'atteindra peut-être qu'un degré préparatoire. Supposons qu'ensuite il meure, puis se réincarne. Deux choses peuvent avoir lieu. Ou bien il se sentira poussé à chercher de nouveau un instructeur qui lui montre la plus courte méthode pour repasser par ce qu'il avait déjà expérimenté autrefois et atteindre ces degrés supérieurs — ou bien, pour une raison quelconque, il ne cherche pas cette voie. Mais en ce cas sa vie se déroule au milieu d'événements exceptionnels. Elle lui apportera d'elle-même quelque chose qui ressemble à un résultat de l'élévation de connaissance, déjà atteint dans une incarnation précédente. Il fera des expériences particulières qui feront sur lui une autre impression que sur d'autres personnes. Par là, il retrouvera le niveau qu'il avait atteint autrefois par ses efforts. Dans ses incarnations

antérieures, il a dû s'élever de degré en degré. Dans cette vie qui est pour ainsi dire comme une répétition, le résultat qu'il avait désiré atteindre autrefois lui sera donné d'emblée. Et il se peut qu'il repasse par les expériences précédentes sous une forme toute différente, par exemple dans son enfance. Supposons que cet homme ait atteint un certain degré de développement occulte dans une incarnation précédente. Il renaîtra normalement ; mais à 7 ou 8 ans, il passera par quelque dure épreuve et la conséquence en sera que toute la sagesse acquise autrefois remontera progressivement, — de sorte qu'il se retrouvera au degré qu'il avait atteint et pourra avancer vers le degré suivant.

Vous voyez que nous ne pouvons comprendre la vie d'un homme qui a déjà passé par certains degrés de développement qu'en comptant avec ces faits. Un des degrés qu'on atteint relativement vite, quand on s'applique à marcher sur la voie de la connaissance, est celui qu'on appelle le degré d'« homme libre »[8], c'est-à-dire de l'homme qui se libère des entraves et des préjugés de son entourage direct. Il n'est pas nécessaire qu'il perde pour cela tout respect pour les idées de son entourage ; il pourra même d'autant plus conserver ses sentiments de piété et de respect. Supposons que cet homme meure après avoir acquis une certaine indépendance intérieure. Quand il va se réincarner, un événement pourra avoir lieu relativement tôt, par exemple qu'il perde son père ou tout autre être avec lequel il est lié ; ou bien que son père le repousse ou se conduise mal envers lui. Ces sortes de choses nous sont fidèlement relatées par les légendes de plusieurs peuples, car celles-ci contiennent plus de sagesse que la science actuelle ne nous en offre.

Vous y trouverez le fait typique du père qui abandonne son enfant et le chasse hors de la maison ; l'enfant est alors élevé par des bergers et plus tard ramené par eux à sa vraie mission. Voyez l'histoire de Chiron, Romulus et Rémus. Pour retrouver l'état qu'ils avaient acquis dans une incarnation précédente, ils durent pour ainsi dire être abandonnés par leur patrie. La légende de l'abandon d'Œdipe est également un exemple de ce fait. Vous comprendrez à présent que plus un homme est avancé, qu'il en soit au degré de la naissance de son « Je » supérieur ou bien au-delà de cette étape, plus sa vie est fertile en événements. Il faut qu'il arrive à une nouvelle expérience qu'il n'avait pas encore faite. — Celui qui devait incarner en lui le puissant Être que nous appelons le Christ ne pouvait naturellement pas entreprendre cette mission à n'importe quel moment de sa vie ; il devait acquérir une certaine maturité. Un homme ordinaire n'aurait pas pu la recevoir sans avoir acquis au cours de plusieurs vies consécutives de hauts degrés d'initiation. La chronique akashique nous relate fidèlement ce qui dut avoir lieu. Nous y voyons qu'une individualité s'efforça pendant plusieurs incarnations consécutives d'atteindre les plus hauts degrés d'initiation. Ensuite cette individualité se réincarna et passa par des expériences qui sont une répétition des initiations précédentes.

L'homme se compose, vous le savez, du corps physique, du corps éthérique, du corps astral et du « je »[9]. Quand l'homme physique vient au monde, seul le corps physique naît ; le corps éthérique reste entouré jusqu'à la 7e année d'une sorte d'enveloppe maternelle éthérique ; à la 7e année, après la seconde dentition, cette enveloppe maternelle éthérique est rejetée, comme l'enveloppe maternelle physique l'a été au moment de la délivrance. Ensuite, au moment de la puberté, l'enveloppe astrale est rejetée de la même façon, et le corps astral naît. A peu près vers 21 ans le moi naît, mais lui aussi graduellement. Après ces quatre naissances, nous aurons à considérer de la même manière, à 21 ans à peu près

la naissance de l'âme sensible, à 28 ans, celle de l'âme d'entendement, et à 35 ans celle de l'âme de conscience. Or nous allons voir que l'Être du Christ ne pouvait s'incarner dans un homme terrestre avant que l'âme d'entendement ne fût complètement formée en cet homme, donc pas avant qu'il eût atteint sa 28e année. C'est ce que nous montre l'investigation occulte.

Car c'est dans la période comprise entre la 28e et la 35e année que l'Être du Christ pénétra cette individualité qui était la réincarnation d'un grand initié et qui développa alors, dans l'éclat et la lumière du Christ, ce qu'en général on développe sans cet éclat, et cette lumière, c'est-à-dire le corps éthérique et le corps astral, l'âme sensible et l'âme d'entendement. Ainsi, jusqu'à cet âge, nous voyons en celui qui est appelé à devenir le porteur du Christ un grand initié qui a eu, les unes après les autres, toutes les expériences qui lui ont permis de faire renaître ce qu'il avait acquis dans des incarnations précédentes. Cet initié peut alors se dire : « Me voici maintenant et je sacrifie tout ce que j'ai. Je ne veux plus rester un « Je » indépendant, un « Je » pour moi seul. Je me fais le porteur du Christ. C'est Lui qui habitera en moi et sera tout en moi. »

Si les quatre évangiles peuvent avoir d'autres différences, l'époque où pour ainsi dire le Christ s'incarne dans une personnalité terrestre est marquée par tous les quatre distinctement : c'est le baptême dans le Jourdain. Au moment caractérisé dans l'évangile de Jean par la descente de l'Esprit sur Jésus sous la forme d'une colombe, le Christ naît dans l'âme de Jésus de Nazareth comme un nouveau Moi supérieur. Jusqu'à ce moment un autre Moi, celui d'un grand initié, s'était développé en vue de ce grand événement.

Qui donc naissait ainsi en Jésus de Nazareth ?

Le Dieu qui était depuis le commencement, qui était resté pour ainsi dire dans le monde spirituel cependant que l'évolution humaine s'accomplissait ; ce Dieu devait à ce moment descendre et s'incarner en Jésus de Nazareth. L'auteur de l'évangile de Jean nous le fait-il entrevoir ? Ouvrons l'Ancien Testament :

« Au commencement Dieu créa les cieux et la terre. La terre était informe et vide ; il y avait un chaos et des ténèbres sur l'abîme, et l'Esprit divin planait au-dessus des eaux »[10].

Représentons-nous cet état de choses : « L'Esprit de Dieu planait sur les eaux. » Au-dessous se trouve la terre avec ses règnes, qui sont issus de l'Esprit divin ; sur terre se développe une individualité qui progresse au point de pouvoir recevoir en elle cet Esprit qui avait plané sur les eaux. Que dit l'auteur de l'Évangile de Jean ? Il dit que pour Jean-Baptiste, l'Être dont on parle dans l'Ancien Testament fut présent au moment du baptême : « Je vis l'Esprit descendre du ciel comme une colombe et reposer sur lui ! » Il savait que celui sur lequel l'Esprit descendrait, celui-là était le Christ qui devait venir. Au commencement du monde, l'Esprit plane sur les eaux, puis, lorsque Jean baptise d'eau, l'Esprit qui planait sur les eaux pénètre dans l'individualité de Jésus de Nazareth. On ne peut enchaîner, avec plus de grandeur que l'auteur de l'Évangile de Jean, l'événement qui eut lieu en Palestine et celui qui est décrit au début de l'Ancien Testament. Et il rattache encore d'une autre façon son évangile à la plus antique des Écritures : Il dit que Jésus de Nazareth s'unit avec ce quelque chose même qui avait dès le commencement travaillé à toute l'évolution terrestre :

« Au commencement était le Logos ou le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et ce Verbe était un Dieu ou le Logos. »

Qu'est-ce que le Logos, et comment était-il avec Dieu ? Lisons la Genèse :

« L'Esprit de Dieu planait sur les eaux. Et l'Esprit s'écria Que la Lumière soit ! et la Lumière fut. »

Écoutons comment l'Esprit divin clame la Parole créatrice dans le monde. Qu'est-ce que le Verbe, la Parole ? Au commencement était le Verbe, et l'Esprit de Dieu parla, et ce que dit l'Esprit arriva. Cela veut dire : dans cette Parole était la Vie car s'il n'y avait pas eu la Vie en elle, rien n'aurait pu arriver.

Reprenons à présent l'Évangile de Jean :

« Au commencement était la Parole, le Verbe, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était un Dieu. »

La Parole s'est déversée dans la matière et y est devenue comme la forme extériorisée de la Divinité.

« En elle était la Vie et la Vie était la Lumière des hommes. »

C'est ainsi que l'auteur de l'Évangile de Jean se rattache directement à la plus ancienne des Écritures, à la Genèse. En d'autres termes, il nous fait entrevoir l'Esprit divin et nous explique clairement que c'est cet Esprit divin qui apparaît en Jésus de Nazareth. Cet évangéliste est d'accord avec les autres évangélistes sur le fait que le Christ est né en Jésus de Nazareth au moment du baptême et que Jésus de Nazareth a dû en effet se préparer à l'avance pour cet événement. Il faut donc bien se rendre compte que tout ce qui est relaté sur la vie de Jésus de Nazareth avant ce moment, est une somme d'expériences résumant son ascension dans les mondes spirituels au cours d'incarnations antérieures, tout ce qui le composait, ses corps physique, éthérique, astral, ayant été peu à peu préparé pour pouvoir un jour recevoir le Christ.

L'auteur de l'Évangile de Luc dit d'un mot comment Jésus de Nazareth s'était préparé sous tous les rapports pour ce grand événement de la naissance du Christ en lui :

« Et Jésus croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes. »

Par son corps astral, il était devenu aussi vertueux, noble et sage qu'il devait l'être pour que le Christ pût naître en lui ; il avait tellement mûri son corps éthérique, embelli son corps physique, que le Christ pouvait vivre en lui. Il nous faut simplement bien comprendre cet évangile. Prenons au 2e chapitre de l'Évangile de Luc le 52e verset ; certes, tel qu'on le donne généralement, il ne contient pas ce que je viens de dire. On y trouve : « Et Jésus grandissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes. » Qu'on nous dise qu'il grandissait en sagesse, cela a un certain sens. Mais

qu'on nous raconte comme un fait important qu'il grandissait en âge, nous ne pouvons plus le comprendre, car ce n'est pas un fait qu'il était nécessaire de relever. C'est donc que nous nous trouvons devant un sens caché. Voyons ce passage dans le texte original grec :

« Il augmentait en sagesse » — cela veut dire en réalité : il formait son corps astral. Celui qui sait ensuite quelles pensées évoquait en l'esprit grec le mot Helikia pourra vous dire qu'on a eu ici l'intention de parler du développement du corps éthérique par lequel la sagesse devient graduellement une capacité. Vous savez que le corps astral nous donne toutes les activités qui ont pour caractère de ne pas se répéter, par exemple lorsqu'on comprend une fois quelque chose, on a compris pour toujours. Tandis que le corps éthérique crée des habitudes, des tendances acquises. C'est ce qui s'acquiert par l'exercice et la répétition. La sagesse devient une habitude ; on s'y conforme parce qu'elle s'est incorporée à l'être. Voilà ce que veut dire cet accroissement de sagesse. Tout comme le corps astral croissait en sagesse, de même le corps éthérique croissait en nobles habitudes pour le bien et le beau. La troisième qualité qui augmente en Jésus de Nazareth, c'est Charitas, ce qui veut dire en réalité l'expression visible de la beauté. Toutes les autres traductions ne sont pas correctes. Nous devons traduire qu'il augmentait en « beauté gracieuse », donc que son corps physique prenait aussi de belles et nobles formes.

« Jésus augmentait en sagesse (en son corps astral), en tendances acquises (en son corps éthérique), en beauté gracieuse (en son corps physique), et cela devenait visible pour Dieu et pour les hommes. »

Telle est la description de Luc ; elle nous montre qu'il savait que celui qui allait recevoir le Christ en lui avait à développer de la manière la plus parfaite la triple enveloppe : corps physique, éthérique, astral.

Nous voyons ainsi que les évangiles contiennent ce que la science occulte enseigne indépendamment d'eux. Ce courant spirituel nous rend le sens des documents religieux ; il n'est pas seulement un événement du savoir humain et de la connaissance, mais il représente une conquête pour le cœur et la compréhension par le sentiment. Et nous avons spécialement besoin d'une telle compréhension si nous voulons saisir ce fait : l'avènement du Christ dans l'évolution de l'humanité.

III

Kassel, le 26 juin 1909

Lorsqu'on se place à un grand nombre de points de vue pour étudier quelque chose, il peut sembler tout d'abord que des contradictions apparaissent. Mais il faut pourtant éclairer de tous les côtés les événements essentiels du monde spirituel pour arriver à les comprendre entièrement. Le passage de l'Évangile de Jean par lequel nous terminions hier révèle bien que, dès les premiers mots, cet évangile contient des secrets presque infinis sur le devenir de l'univers et de l'homme. Nous aurons peut-être l'occasion d'expliquer pourquoi les plus grands parmi ceux qui ont décrit des événements spirituels ont dû recourir à cette forme ramassée et symbolique qui caractérise les premiers versets de l'Évangile de Jean. — Revenons maintenant, mais d'une autre façon, à certains faits connus de la Science spirituelle, pour voir comment nous les retrouvons dans cet évangile. Partons des faits relativement les plus simples.

Nous savons que l'homme, tel qu'il s'offre à nous habituellement, se compose de quatre organismes essentiels : le corps physique, le corps éthérique (ou vital), le corps astral (ou corps des sensations) et le « Je ». Dans la vie ordinaire, pendant le jour, ces quatre principes sont organiquement unis entre eux. Mais la nuit, pendant le sommeil, le corps astral et le « Je » se détachent du corps physique et du corps éthérique. L'homme qui dort ne consiste qu'en un corps physique et un corps éthérique ; il est dans un état analogue à celui de la plante. Car telle que nous la voyons dans le monde physique, la plante n'est composée que de physique et d'éthérique ; elle n'a en elle ni corps astral ni « Je » ; c'est en quoi elle se distingue de l'homme et de l'animal. Car le corps astral apparaît avec l'animal, et le « Je » avec l'homme. Si donc pendant le sommeil l'homme ressemble à la plante, c'est qu'il ne consiste alors qu'en un corps éthérique et un corps physique. Toutefois même l'homme endormi dépasse l'état du végétal parce qu'il a, au cours de l'évolution, ajouté à ses corps physique et éthérique un corps astral porteur de ses joies et de ses peines, de désirs, d'impulsions, de passions, et également un « Je ». Or chaque fois qu'aux éléments inférieurs d'un être vient s'ajouter un élément supérieur, les premiers éléments eux-mêmes s'en trouvent transformés. Si un corps astral venait s'ajouter à une plante telle qu'elle existe aujourd'hui dans la nature, ce corps astral n'entourerait pas simplement la plante dans sa partie supérieure mais pénétrerait en elle, et il devrait alors apparaître quelque chose comme une chair animale ; et une autre transformation s'accomplirait encore si en outre un « Je » pénétrait dans la plante.

C'est pourquoi, si nous nous trouvons devant un être qui possède, comme l'homme, non seulement un corps physique mais qui comprend aussi des éléments supérieurs, suprasensibles, ces éléments trouvent leur expression dans la nature inférieure. De même que votre âme s'exprime par la physionomie, de même votre corps physique est une expression du travail du corps astral et du « Je » ; nous ne voyons pas en lui ce corps physique seul, mais aussi une expression physique des éléments restés invisibles.

De même, le système des glandes et tout ce qui en dépend est l'expression du corps éthérique. Tout ce qui fait partie du système nerveux est une expression du corps astral et tout ce qui se rapporte au système de la circulation est une expression du « Je ».

Ainsi nous aurons à distinguer dans le corps physique lui-même une quadruple organisation, et seul un matérialisme grossier pourrait mettre sur le même plan les différentes substances du corps physique humain. Le sang qui circule en nos veines est devenu ce qu'il est parce que le « Je » est entré dans l'homme. Le système nerveux est formé comme il l'est parce que le corps astral se trouve en l'homme ; et le système glandulaire parce que l'homme a un corps éthérique.

Vous comprendrez alors que l'homme, à partir du moment où il s'endort jusqu'au moment de son réveil, est un être plein de contradictions. 11 devrait être une plante, mais il ne l'est pas. Car une plante n'a pas une substance physique qui soit l'expression du corps astral (système nerveux) ni l'expression du moi (système sanguin).

Un être physique tel que l'homme ne peut exister que lorsque les corps éthérique, astral, et le « Je », se trouvent en lui. Or le corps astral et le « Je » de l'homme, abandonnant pendant la nuit les corps physique et éthérique, en font un tissu de contradictions. Si rien de spirituel n'intervenait ici à partir du moment où vous vous endormez jusqu'au moment du réveil, et si vous retiriez simplement le corps astral et le « Je » des corps physique et éthérique, vous trouveriez au moment du réveil vos systèmes nerveux et sanguin complètement détruits ; car ils ne pourraient exister sans avoir en eux un corps astral et un « Je ».

La conscience clairvoyante perçoit le fait suivant : Dans la mesure où le « Je » et le corps astral se retirent, un « Je » et un corps astral divins (tout au moins quelque chose qui en tient lieu), entrent dans l'homme pour le conserver jusqu'au moment du réveil. Vous voyez donc par là que dans la sphère de notre existence physique opèrent des entités autres que les êtres qui se manifestent extérieurement. Dans le monde physique, les minéraux, les plantes, les animaux et les hommes se manifestent ; les hommes sont les êtres les plus élevés au sein du monde physique. Eux seuls ont corps physique, corps éthérique, corps astral et « Je ». Vous pouvez conclure du fait que le corps astral et le « Je » se retirent pendant le sommeil, que ce corps astral et ce « Je » possèdent actuellement encore une certaine indépendance ; ils savent pour ainsi dire s'isoler de la vie journalière pendant un certain temps et vivre séparés des enveloppes physique et éthérique.

De même que les corps physique et éthérique humains sont pendant le jour les véhicules du « Je » et du corps astral, c'est-à-dire justement les éléments les plus personnels, ainsi c'est pendant la nuit qu'ils deviennent le temple « d'êtres-astraux » et d'« êtres-Je » supérieurs. L'homme endormi nous apparaît maintenant tout autre, car nous savons qu'en lui veillent ces Êtres qui maintiennent l'édifice du corps pendant le sommeil et qui appartiennent aussi à notre sphère de vie. Ces faits sont instructifs pour nous et, si nous les rapprochons de certaines observations de la clairvoyance, ils nous donnent maintes informations sur le développement de l'homme. Nous allons les comparer aux principaux événements spirituels de l'évolution humaine.

Quoique le corps astral et le « Je » humain soient les principes les plus élevés et les plus intérieurs de la nature humaine, ils ne se montrent nullement comme les plus parfaits.

Le corps physique est plus parfait que le corps astral, même pour une observation superficielle. Le corps physique révèle une perfection d'autant plus admirable qu'on l'étudie de près. Ces structures merveilleuses du cœur et du cerveau humain peuvent satisfaire non seulement les plus grandes avidités intellectuelles, si on les étudie du point de vue de l'anatomie, mais encore élever les sentiments esthétiques et moraux de celui qui entreprend cette étude avec toute sa sensibilité. Le corps astral n'est pas encore arrivé à ce degré de perfection. Il est le porteur des joies et des peines, des instincts, des désirs, etc., et nous devons avouer que l'homme, à l'égard de ces jouissances, de ces désirs, agit d'une façon peu favorable à la vie de son cœur et de son cerveau. Par son besoin de jouissance l'homme absorbe des choses qui sont, comme le café entre autres, du poison pour le cœur. Par cela il prouve que le corps astral désire des jouissances nuisibles à un organe plein de sagesse comme le cœur. Et le cœur peut résister assez longtemps à ces poisons que l'homme absorbe par un besoin astral de jouissance.

Ceci vous prouve que le corps physique est de beaucoup plus parfait que le corps astral, quoique le corps astral doive être dans l'avenir bien plus parfait que le corps physique. De nos jours, c'est le corps physique qui est le plus parfaitement développé. Ceci vient de ce que le corps physique est en effet le plus ancien élément de la nature humaine. Il fut déjà travaillé longtemps avant la création de la terre. L'histoire de la formation de la terre qu'on apprend de nos jours n'est en somme qu'une hypothèse matérialiste : il importe peu qu'on lui donne le nom de Kant-Laplace[11] ou quelqu'autre nom plus moderne. Ces hypothèses matérialistes sont cependant utiles pour mieux comprendre la construction extérieure de notre monde, mais elles ne valent rien pour expliquer le spirituel qui se dérobe à la vue extérieure.

Pour l'investigation occulte, de même que l'homme marche d'incarnation en incarnation, notre terre a passé par d'autres formes d'existence et d'autres états planétaires. Avant que notre terre fût ce qu'elle est, elle était ce que la Science spirituelle nomme « l'ancienne Lune ». Ce n'était pas notre lune actuelle, mais un état précédant notre terre. Comme l'homme s'est développé d'un état antérieur à l'état actuel, ainsi la terre a passé de l'état de Lune à l'état de Terre ; l'ancienne Lune est comme une incarnation précédente de la Terre. L'incarnation qui précédait celle de la Lune fut celle de l'ancien Soleil ; non pas le Soleil actuel, mais un état plus reculé de notre Terre ; et enfin il y eut l'ancien Saturne, qui précéda l'ancien Soleil. Notre Terre a donc parcouru trois étapes : Saturne, Soleil, Lune, et à présent elle est arrivée à l'état Terre. Le premier germe de notre corps physique fut déposé sur l'ancien Saturne[12]. Nous pourrions également dire : rien de tout ce qui nous entoure actuellement, règnes végétal, animal, minéral, n'existait sur cette planète primordiale : Saturne. Mais le corps physique humain en son tout premier germe y existait. Il était tout autrement constitué que de nos jours ; il ne s'y trouvait qu'à l'état embryonnaire. Lorsque Saturne eût achevé son évolution, il entra dans la nuit cosmique, de même que l'homme traverse le monde spirituel avant de pouvoir se réincarner. Saturne se réincarnant devint le Soleil. Tout comme la plante naît de la graine, ainsi revint le corps physique humain sur l'ancien Soleil. Graduellement, il se pénétra d'un corps éthérique ou vital. L'homme n'était pas une plante, mais il en avait atteint le niveau. Il était constitué d'un corps physique et d'un corps éthérique, et sa

conscience ressemblait en ces temps à la conscience du profond sommeil ou bien à celle que tout le règne végétal qui nous entoure possède aujourd'hui.

L'existence solaire prit fin ; une autre nuit cosmique commença. Après que le soleil eût passé par ce dévachan, ou état spirituel, il revêtit l'état de l'ancienne Lune. De nouveau réapparurent ces éléments de l'être humain qui existaient déjà sur Saturne et sur le Soleil, c'est-à-dire les corps physique et éthérique et, pendant l'évolution lunaire, le corps astral y fut adjoint. Vous voyez donc que le corps physique humain, né sur Saturne, traversa sur la Lune sa troisième étape ; le corps éthérique y fut ajouté sur le Soleil, et sur la Lune il fut élevé à son deuxième état de perfection. Le corps astral qui venait d'apparaître sur la Lune n'était donc qu'à son premier état de développement.

Alors il se passa sur la Lune quelque chose qui ne s'était pas encore produit pendant les états Saturne et Soleil. Jusqu'alors, l'homme était indivisible ; mais sur la Lune, la planète se divisa en deux parties : un Soleil et puis un satellite, la Lune. Tandis qu'il ne s'agit pour l'évolution saturnienne que d'une seule évolution planétaire (et de même pour le Soleil), il n'en est de même pour la Lune qu'au début de son développement. Tout fut d'abord réuni en une seule planète. Ensuite apparurent deux corps planétaires. Le Soleil qui naquit alors n'est évidemment ni notre Soleil ni l'ancien Soleil dont nous parlions plus haut ; c'est une sécrétion de l'ancienne Lune qui, elle, tourne autour de ce soleil. Pourquoi cette planète, incarnation antérieure de notre terre, se scinde-t-elle ainsi ?

C'est qu'avec le Soleil, les Êtres supérieurs et les substances les plus subtiles se séparèrent de la masse globale pour former un astre isolé ; les substances plus grossières et les êtres inférieurs restèrent en arrière sur l'ancienne Lune. Nous trouvons donc que pendant la phase lunaire, d'un seul corps céleste, il s'en forme deux : un corps solaire habité par des êtres supérieurs et un corps lunaire habité par des êtres inférieurs. Si le tout était resté uni certains êtres, qui se développèrent sur la Lune une fois disjointe, n'auraient pas pu suivre le rythme accéléré des Êtres solaires ; ils n'étaient pas assez avancés pour cela. Ils durent séparer les substances plus grossières des autres plus fines et s'en construire un champ spécial d'activités. Cependant les Êtres supérieurs eux-mêmes n'auraient pu rester unis à ces substances grossières ; cela eût retardé leur rapide évolution. Eux aussi avaient besoin d'un champ d'activité spécial pour leur évolution et c'est le Soleil qui le leur offrit. Etudions à présent ces êtres qui se trouvèrent sur le Soleil et ceux qui habitèrent la Lune, après la scission.

Nous savons que le germe du corps physique humain fut déposé pendant l'état de Saturne ; le corps éthérique y fut ajouté pendant l'état de Soleil et le corps astral pendant l'état lunaire. Or ces êtres humains, ou plutôt ces êtres primitifs, étaient restés avec la Lune après la séparation ; c'est justement ceux-là qui ne pouvaient suivre le rythme de l'évolution plus accélérée des êtres solaires. Ces êtres humains connurent alors sur la Lune le niveau de développement de l'animal de notre temps. L'animal possède aussi les corps physique, éthérique et astral. Mais il ne faudrait pas s'imaginer que les hommes sur l'ancienne Lune fussent des animaux. La forme humaine était toute différente des formes animales terrestres de notre temps ; vous les trouveriez bien fantastiques si je vous les décrivais. Nous découvrons donc sur l'ancienne Lune des ancêtres de l'homme de notre époque possédant les corps physique, éthérique et astral ; après la séparation du Soleil, ils passèrent par un processus de densification de ces trois corps.

Mais ce qui s'était éloigné avec le Soleil avait aussi parcouru ce triple développement de l'état Saturne, Soleil et Lune. Ces éléments prirent pour ainsi dire la direction du soleil, tandis que les ancêtres humains prirent la direction lunaire. Pour les êtres qui suivirent le soleil, nous pouvons également distinguer un triple organisme absolument parallèle au triple organisme chez l'homme ; seulement, au lieu d'avoir rendu ces trois organismes plus grossiers après la séparation, ils les avaient faits plus subtils. Imaginez ainsi ce processus : après la séparation, l'état que l'homme avait acquis parce qu'il avait reçu un corps astral sur la Lune le fit descendre, en quelque sorte, au rang de l'animalité ; il s'endurcit. Par contre, les êtres que leurs substances plus subtiles avaient attirés vers le soleil s'affinèrent. Ainsi tandis que l'homme se condensait sur la Lune, sur le Soleil des êtres d'une très haute spiritualité s'épanouissaient.

On a toujours distingué avec raison, là où apparaît l'animalité, différents degrés d'animaux. Pour les hommes-animaux sur la Lune, il y eut trois degrés distincts qu'on désigne en Science spirituelle par les degrés du « taureau », du « lion », de « l'aigle ». Ce sont des archétypes. On trouve donc sur la Lune trois différents groupes : l'homme-taureau, l'homme-lion, l'homme-aigle. Quoique ces noms ne doivent nullement désigner l'aigle, le lion et le taureau actuels ainsi nommés, le lion exprime quand même un certain aspect de la nature dégénérée de ces hommes primitifs qu'on désigne sous le nom d'hommes-lions sur la Lune, le taureau représente la nature dégénérée des hommes-taureaux, etc. Et sur le soleil au même moment se trouvaient les archétypes spirituels de ces animaux. Ils formaient aussi trois groupes, répondant aux trois différentes espèces d'hommes-animaux par les hommes spirituels correspondants ; ce sont des entités angéliques, des êtres spirituels qu'on désigne aussi sous les noms de Lion, Taureau et Aigle, mais qui sont les prototypes des premiers. Si donc vous élevez le regard vers le soleil vous y trouverez les prototypes, êtres spirituels qui s'expriment par de belles formes pleines de sagesse. Sur l'ancienne Lune vous trouverez comme les copies grossières des êtres qui existaient sur le Soleil et en étaient les prototypes.

Ces copies sur la Lune étaient en relation avec leurs prototypes spirituels sur le Soleil : nous trouvons donc sur la Lune ancienne un groupe d'hommes primitifs, les hommes-taureaux, et au-dessus, sur le Soleil, un groupe d'êtres spirituels, les Esprits-Taureaux. Et il existe une relation spirituelle entre le prototype et la copie. Car le prototype, c'est l'âme-groupe qui agit par là sur les copies. Les forces partent de l'âme-groupe et dirigent d'en haut les copies : l'esprit-lion dirige les hommes-lions, ses copies ; l'esprit-aigle dirige les hommes-aigles, etc. Si ces Esprits élevés étaient restés unis à leurs copies, s'ils avaient dû les habiter, ils n'auraient pu employer leurs forces pour le bien et le développement de ces copies. Ils durent se dire : « Il nous faut veiller avec plus de soin au salut de ceux qui sont restés sur la Lune. Nous n'avons pu nous y développer à cause des conditions qui y règnent. Nous devons pour cela habiter le Soleil, et du Soleil envoyer nos forces en bas vers les hommes-animaux. » C'est le sens de l'évolution. Il fallut à certaines entités un champ d'activité plus élevé qu'à ces êtres qui constituaient leurs copies physiques. Nous voyons ainsi comment l'évolution prenait d'une part une voie descendante et d'autre part une voie ascendante.

Le développement sur la Lune se poursuivit. Les Êtres spirituels, qui agissaient du dehors sur leurs copies physiques, spiritualisaient par là la Lune ; de sorte qu'elle put se

réunir à nouveau au Soleil. Les prototypes reprirent en eux, absorbèrent pour ainsi dire, ces copies. Alors s'étendit de nouveau une nuit cosmique, un dévachan. (On appelle aussi ces nuits pralaya, tandis qu'on nomme les états comme Saturne, Soleil, Lune, des manvantaras.) Après cette nuit cosmique, il sort du sein obscur des mondes notre Terre, dont la mission va être de conduire l'homme au point où il pourra ajouter à ces corps physique, éthérique et astral : le « Je ».

Mais tout ce qui s'était développé dans le passé dut être répété. Une loi cosmique veut que lorsqu'un état plus élevé doit se produire, tout ce qui a existé antérieurement se répète.

La terre a donc dû repasser une fois de plus par l'ancien état de Saturne. Une fois de plus s'est développé, comme d'une graine cosmique, l'embryon du corps physique humain. Ensuite vint une répétition de l'état solaire, puis la répétition de l'état lunaire.

Le Soleil, la Terre et la Lune actuels commencent par être unis en un seul corps ; puis le Soleil se sépare et de nouveau, les êtres supérieurs qui avaient besoin d'un champ d'activité plus élevé, le suivent. Ils entraînent les substances les plus subtiles avec eux, pour pouvoir former avec ces substances le champ de leur activité dans l'univers. Parmi ces êtres se trouvaient surtout ceux qui avaient été autrefois les prototypes des animaux. Tous les êtres qui avaient atteint, pendant la période de l'ancienne Lune, la maturité voulue, avaient progressé ; ils ne pouvaient plus vivre dans les substances trop grossières ni dans les entités inférieures. Ils durent se détacher de la terre-lune pour fonder sur le soleil nouveau, le soleil actuel, une nouvelle existence.

Ces êtres étaient les descendants de ceux qui s'étaient déjà développés pendant la phase lunaire et étaient alors Esprit-Taureau, Esprit-Lion, Esprit-Aigle. Les plus avancés furent ceux qui avaient réuni en eux la nature taureau, lion et aigle pour en former un ensemble harmonieux. On peut les désigner comme les prototypes des « hommes », comme « esprits-hommes », au vrai sens du mot. Parmi les esprits-taureaux, esprits-lions et esprits-aigles, se trouvèrent donc ceux qui avaient atteint un degré supérieur de l'évolution : les esprits-hommes (hommes spirituels) qui habitent alors, au début de notre Terre, sur le Soleil. Ils sont pour ainsi dire les prototypes spirituels de ceux qui se développent alors sur la « Terre-Lune », l'astre dont le soleil s'est détaché.

Vous comprendrez que puisqu'une densification ou un durcissement de ces êtres s'était déjà produit sur l'ancienne Lune, les descendants de ces êtres de l'ancienne Lune devaient réapparaître avec une tendance à la densification, au dessèchement. Il arriva, en effet, une période bien triste et déserte pour la partie de la Terre-Lune détachée du soleil. En haut, sur le soleil, une animation accélérée de l'évolution produisait une plus grande plénitude de vie, tandis que la « Terre-plus-la-Lune » se trouvait dans la triste condition d'un durcissement évident.

Alors se produisit une chose qui seule rendit possible la continuation de l'évolution : ce qui forme aujourd'hui notre lune se détacha du corps céleste formé par la « Terre-Lune » et ce qui forme notre terre actuelle resta seule. Ainsi furent éliminées les substances les plus grossières qui auraient causé la pétrification entière de notre terre ; la terre fut débarrassée de l'élément qui en aurait fait un désert complet. Au début de l'évolution terrestre, la terre fut donc unie au Soleil et à la Lune actuels. Si la Terre était restée unie au soleil, l'homme n'aurait jamais pu atteindre l'état actuel de son évolution ; il n'aurait

pu se maintenir au rythme évolutif des êtres solaires. Dans ces sphères élevées, sur le Soleil, l'homme tel qu'il vit sur la terre ne pouvait progresser ; mais un prototype spirituel de l'homme se développait, dont l'homme de notre époque — en la forme physique qu'il nous présente — n'est au fond qu'une copie. Si d'autre part la Lune était restée unie à la terre, l'homme se serait graduellement desséché, momifié. La terre serait devenue un corps céleste pétrifié. Au lieu des corps humains actuels, il n'y aurait eu sur le sol terrestre que des statues sans vie, des momies. L'exode de la lune permit que sur la terre, les descendants des êtres de l'ancienne Lune, composés de corps physique, éthérique et astral, ajoutassent un « Je » à leur constitution. Par le fait que les forces de la Lune et du Soleil se contrebalançaient, l'homme put arriver à ce que le « Je » vînt le féconder.

Le développement commencé sur la Lune et transporté sur la Terre ne fut tout d'abord qu'une descente, une matérialisation. Mais à partir du moment où la Lune se détacha, l'évolution de l'être humain reçut un nouvel élan vers le haut. Pendant toute cette période les êtres spirituels, les prototypes, qui s'étaient retirés avec le Soleil, continuèrent leur développement.

Imaginez que nous nous trouvions devant un bloc de fer très dur. En nous supposant de force moyenne, nous pourrions battre ce fer longtemps sans arriver à lui donner de forme ; ce ne serait qu'en chauffant cette matière que nous pourrions la modeler.

Il en fut de même pour la terre, quand les substances les plus grossières se furent retirées d'elle ; les êtres terrestres purent redevenir plastiques. Alors intervinrent les entités qui habitaient le Soleil et qui autrefois s'étaient exprimées par les âmes-groupes. Représentez-vous que vous soyez sur cet ancien corps céleste composé de la Terre-plus-la-Lune. Vous auriez aussi vu les entités spirituelles que nous venons de décrire. Vous vous seriez aperçu que tout sur la Terre semblait durci, mort. Les forces du Soleil ne pouvaient plus rien sur tout ce qui se préparait à devenir un immense champ de mort. Ensuite vous auriez vu la masse lunaire se détacher de la Terre, les substances terrestres devenir alors molles et plastiques et les forces venues du Soleil retrouver le moyen d'agir de nouveau. Vous vous seriez aperçu que les esprits-Taureaux pouvaient reprendre leur action sur les êtres lunaires qui étaient leurs copies et de même les esprits-Lions et les esprits-Aigles. Et vous vous seriez dit : « La Lune se trouve à présent en dehors. L'influence mauvaise qu'elle exerçait a été atténuée parce qu'elle s'est retirée et n'agit plus qu'à distance. » Ainsi la terre fut de nouveau rendue réceptive aux influences des êtres spirituels.

Si nous tournons le regard clairvoyant en arrière, vers l'ancien état de Saturne, nous voyons que là est le premier germe du corps physique humain. Les formes corporelles physiques actuelles sont sorties primitivement du chaos universel. Ensuite vint l'état solaire, où le corps éthérique fut ajouté à la forme primitive du corps physique. Sur l'ancienne Lune l'élément astral fut ajouté aussi bien aux formes qui continuaient leur évolution sur la Lune, qu'aux esprits qui se trouvaient sur le Soleil détaché. Sur la Lune habitaient les copies qui en étaient au niveau du règne animal ; et sur le Soleil les prototypes spirituels. Enfin s'est formé graduellement sur la Terre un état qui rend à l'homme la capacité d'accueillir de nouveau en lui l'élément astral, développé sur le Soleil pendant l'évolution lunaire.

Considérons ces quatre états :

La forme sublime, qui a donné pendant l'évolution de Saturne le germe né du chaos universel pour qu'apparaisse la forme physique humaine, est nommée par l'auteur de l'Évangile de Jean : « le Logos ». Ce qui fut ajouté sur le Soleil au germe créé sur Saturne est nommé par lui « la Vie » et nous l'appelons le corps éthérique ou vital. Ce qui fut ajouté sur la Lune, il l'appelle « la Lumière », car c'est la lumière spirituelle, la lumière astrale. Sur l'ancienne Lune, lorsqu'elle fut séparée, cette lumière astrale provoqua le durcissement tandis que sur le Soleil même, elle produisit un accroissement de spiritualité. Ce qui s'était ainsi spiritualisé poursuivit son évolution. Lorsqu'au début de la phase terrestre le soleil se sépara de nouveau, cette lumière qui s'était développée au troisième stade de l'évolution (sur l'ancienne Lune) envoya ses rayons vers l'homme, mais l'homme n'était pas encore capable de la voir. Cette lumière qui formait l'homme agissait comme une force, mais l'homme ne pouvait pas la saisir. Disons à présent avec les mots mêmes de l'Évangile de Jean ce qui est l'essentiel de l'évolution saturnienne :

« Au commencement était le Logos. »

Si nous prenons ensuite les faits comme ils sont apparus sur Saturne et développés sur le Soleil, nous voyons que le corps éthérique a été ajouté. L'Évangile de Jean dit alors :

« Et le Logos devint la Vie. »

Sur la Lune la nature astrale se joignit à la constitution tant des êtres corporels que des êtres spirituels :

« Dans le Logos vivant naquit la Lumière. »

La lumière continuait à se développer ; d'une part elle devint la lumière clairvoyante, lorsque le soleil se sépara de la terre, et d'autre part, avec les hommes, elle devint ténèbres. Car lorsque l'homme dut recevoir la lumière, lui qui était « les ténèbres », il ne comprit pas la lumière. Lorsque nous projetons sur l'Évangile de Jean les données de la chronique akashique, nous comprenons ainsi son langage, celui de l'évolution des mondes.

Au commencement, pendant l'évolution de Saturne tout naquit du Logos. Pendant l'évolution solaire, la Vie était dans le Logos. Du Logos vivant et lumineux naquit pendant la phase lunaire la Lumière. Durant l'évolution terrestre la lumière se forma sur le Soleil sous une forme supérieure ; mais les hommes étaient dans un état de ténèbres. Du soleil, les Êtres qui étaient les esprits avancés en leur évolution, les esprits-Taureaux, Lions, Aigles et Hommes, envoyaient leurs rayons de Lumière sur la Terre, vers les corps humains en voie de formation. Mais ceux-ci étaient dans « les ténèbres » et ne pouvaient comprendre la Lumière qui venait d'en haut. Il ne faudrait pas toutefois se représenter une lumière physique, mais un ensemble de rayonnements émanant des Êtres spirituels, des prototypes qui étaient une continuation de l'évolution lunaire. La lumière qui se déversait d'en haut était une lumière spirituelle. Les hommes ne pouvaient la recueillir en eux, ils ne la comprenaient pas ; cette lumière favorisa l'évolution entière des hommes mais ceux-ci n'en eurent pas conscience.

« La Lumière rayonna dans les ténèbres, mais les ténèbres ne pouvaient la comprendre. »

C'est ainsi que l'auteur de l'Évangile de Jean présente ces grandes vérités. Ceux qui savaient ces choses furent de tous temps nommés les « serviteurs ou prêtres du Logos », tel qu'il fut dès les origines. C'est donc un prêtre ou serviteur du Logos, tel qu'il fut dès les origines, qui parle ici, dans l'Évangile de Jean. Dans l'Évangile de Luc, nous trouvons la même suite des faits. Il raconte les choses « d'après ce que nous ont enseigné ceux qui ont été les témoins oculaires dès le commencement et qui sont devenus les ministres de la parole ». Ainsi nous sommes convaincus que ces documents émanent bien des serviteurs de la Parole, quand par notre propre investigation nous pouvons suivre notre terre dans son évolution sur Saturne, Soleil, Lune. Ces documents furent écrits par ceux qui savaient lire dans les mondes spirituels. Nous pouvons aujourd'hui les regarder en face et leur dire : « Nous vous reconnaissons ; nous retrouvons dans la science spirituelle ou anthroposophie ce que vous avez su voir dans les anciens temps. »

IV

Kassel, le 27 juin 1909

Nous allons étudier aujourd’hui de plus près ce qui s’est passé quand la Lune s’est séparée de la Terre, séparation qui est d’une importance capitale pour toute l’évolution. Remarquons d’abord comment se rejoignent les deux points essentiels de la conférence précédente : les changements qui se produisent en l’homme lorsqu’il passe de l’état de veille à l’état de sommeil, et les différentes incarnations de notre planète.

L’homme, tel qu’il nous apparaît dans la vie, pendant le jour, se compose du corps physique, du corps éthérique, du corps astral et du moi. La nuit, pendant qu’il dort, il ne conserve plus que les corps physique et éthérique. Et le clairvoyant peut voir comment des êtres supérieurs pénètrent dans ces deux corps. Ces êtres, quels sont-ils ? Ceux dont nous avons dit plus haut qu’ils ont transporté leur champ d’action sur le Soleil. Il n’y a rien à cela d’impossible. Seul celui qui se représente l’esprit d’une manière physique et qui voudrait appliquer les lois physiques aux êtres spirituels pourrait dire : comment des êtres qui résident sur le Soleil peuvent-ils pénétrer pendant la nuit les corps physique et éthérique ? Mais des natures assez sublimes pour pouvoir résider sur le Soleil ne connaissent pas les mêmes nécessités spatiales que les êtres du monde physique. Il est très possible à ces êtres d’habiter le Soleil, et de diriger leurs forces pendant la nuit vers le corps physique des hommes. — Ainsi,. pendant le jour, quand l’homme veille, il est dans ses corps physique et éthérique ; il dort pendant la nuit, c’est-à-dire qu’il se trouve en dehors de ces corps qui sont alors veillés par des êtres divins, des êtres supraTerrestres. Bien que cette façon de parler soit à demi-symbolique, elle dépeint très justement ce qui se passe. Ainsi nous voyons d’où viennent les entités qui pénètrent la nuit nos corps physique et éthérique ; et nous voyons aussi comment se rattachent les deux points que nous avons traités hier. Ces êtres n’ont pas seulement une importance pendant notre sommeil, mais leur action s’étend graduellement sur notre vie de veille. Pour nous en rendre compte et concevoir clairement tout le sens qu’a pour l’évolution Terrestre la séparation de la Lune, considérons encore autre chose. Etudions aussi les autres entités qui nous entourent et la manière dont elles sont apparues dans l’évolution.

Sur l’ancien Saturne, il n’existait uniquement que les germes humains ; nulle trace de règne animal, végétal, minéral. Le globe entier n’était composé que de ces germes, comme une framboise est composée de petites baies. Tout ce qui exerçait une action sur ce globe agissait du dehors, dans l’atmosphère. D’où est donc venu ce « quelque chose » qui a déposé alors le premier germe du corps physique de l’homme ? Nous pouvons dire en un certain sens que ce quelque chose est venu de deux directions différentes. De hautes entités spirituelles ont déversé leur propre substance et accompli sur l’ancien Saturne un grand sacrifice ; ces entités, l’ésotérisme chrétien les nomme les « Trônes ». La pensée humaine et même la clairvoyance ne peuvent prétendre à plonger un regard dans cette évolution sublime que les Trônes accomplirent avant d’en arriver à sacrifier ce qui devint

le premier germe du corps humain. Essayons seulement de nous représenter ce que signifie un pareil sacrifice.

De nos jours, l'homme est à un degré d'évolution où d'un côté il a besoin que l'univers lui donne certaines choses et où, à son tour, il peut donner certaines choses à l'univers. C'est ce que Gœthe résume admirablement dans ces mots : « La vie humaine s'écoule en une perpétuelle métamorphose de ce qui prend en ce qui donne. » Non seulement l'homme doit recevoir sa nourriture du monde extérieur, mais il en reçoit aussi l'aliment de son intelligence. C'est ce qui le fait croître et lui fournit les moyens de se développer. Mais c'est aussi par là qu'il acquiert des facultés qui lui permettront à son tour de répandre les idées, les sentiments, enfin l'amour, tout ce qu'il a mûri en lui. Au fur et à mesure qu'il reçoit de l'univers et qu'il donne à ce qui l'entoure, il s'accroît en intelligence, en raison, il acquiert ce qu'il pourra ensuite sacrifier à l'ensemble de l'humanité. Ses sentiments une fois transformés en amour se déversent sur ses proches ; par eux il vivifie ses semblables. Car nous savons à quel point l'amour a une action vivifiante sur les hommes, et combien celui qui est vraiment capable d'en donner peut consoler et élever les cœurs par son amour. Mais toutes nos possibilités de don, de sacrifice, sont infimes, comparées à celles des Trônes. Car l'évolution consiste en ceci qu'un être acquiert toujours davantage la faculté de donner, jusqu'à ce qu'il soit devenu capable de sacrifier finalement sa propre substance et de ressentir comme la béatitude suprême l'offrande qu'il fait de cette substance qu'il avait acquise.

Il existe de ces êtres sublimes qui s'élèvent à un degré supérieur d'existence par le sacrifice de leur propre substance.

Un esprit matérialiste peut se demander comment des êtres arrivés au point de sacrifier ce qu'ils sont peuvent continuer encore de s'élever, car après leur sacrifice il ne doit plus rien survivre d'eux. Parler ainsi serait ne pas comprendre qu'il est possible à une existence spirituelle de subsister lors même qu'elle a rendu tout ce qu'elle avait reçu. Sur l'ancien Saturne, les Trônes en étaient précisément au degré de pouvoir sacrifier la substantialité acquise au cours de leur évolution précédente. Et par là, ils s'élevèrent eux-mêmes à un degré plus haut encore de l'évolution. Or, la substance qui découlait des Trônes, semblable à celle que l'araignée secrète pour tisser sa toile, a été le premier principe de substance dont fut formé le corps humain. — Une autre sorte d'entités, moins élevées que les Trônes, s'unirent ensuite à eux : les esprits de la Personnalité ou Principautés, ou encore, dans l'ésotérisme chrétien : « Archaï ». Ces esprits de la Personnalité travaillèrent pour ainsi dire ce qui avait été donné par les Trônes. Ainsi c'est de l'action combinée de ces deux types d'entités que naquit la toute première ébauche du corps physique. D'immenses périodes de temps s'écoulèrent. — Puis il se fit, ainsi que nous l'avons vu, une nuit cosmique, après laquelle réapparut la seconde incarnation de la Terre, l'étape solaire. L'évolution humaine reprit, et d'autres entités spirituelles y travaillèrent aussi : les esprits du Feu, dans l'ésotérisme chrétien « Archanges », et les esprits de la Sagesse ou « Kyriotetes ». Elles s'attachèrent surtout à faire progresser les corps physiques. Ces Kyriotetes ou esprits de la Sagesse, ou encore « Dominations » purent alors sacrifier leur propre substance pour qu'apparaisse dans le corps physique ce que nous appelons le corps éthérique. Les esprits du Feu ou Archanges unirent leurs efforts aux esprits de la Personnalité, et par là, l'homme arriva au niveau du végétal. Sur

l'ancien Saturne, il n'existait que le niveau du minéral ; car nos minéraux ont seulement un corps physique. Sur l'ancien Soleil, l'homme posséda un corps physique et un corps éthérique. Ce qui se passe ensuite va nous révéler un fait d'une importance essentielle pour la compréhension de l'évolution.

Nous voyons dans la vie ordinaire que certains enfants restent en arrière dans leur classe, au grand désespoir des parents ; ils doivent redoubler. Il existe quelque chose d'analogue dans le cosmos. Certaines entités n'atteignent pas toujours le degré cosmique voulu. C'est ainsi que des esprits de la Personnalité qui auraient dû s'élever à un certain niveau sur Saturne restèrent en arrière, n'ayant pas fait tout ce qu'il fallait pour permettre à l'homme d'atteindre le degré du minéral, et mener à bien sa première étape. Ces entités durent alors rattraper à la phase suivante ce qu'elles avaient négligé de faire. Mais quelle fut leur action sur le Soleil ? Elles furent incapables de créer un être doué d'un corps physique et d'un corps éthérique. C'est pourquoi les esprits du Feu durent se joindre à ces esprits de la Personnalité. Ceux-ci ne purent que reproduire sur le Soleil ce qu'ils avaient créé sur l'ancien Saturne : un germe physique ayant le niveau du minéral. Par leur action, il apparut donc sur l'ancien Soleil des êtres qui eurent un degré d'évolution inférieur à celui de l'homme ; ils constituèrent un règne inférieur, composé des ancêtres de ceux qui sont aujourd'hui les animaux. Tandis que les hommes actuels avaient atteint sur l'ancien Soleil le niveau du végétal, les animaux actuels n'avaient alors qu'un corps physique et le niveau du minéral.

Ainsi nous voyons que l'homme est le plus ancien dans l'évolution parmi les êtres Terrestres, le premier-né de la création. Les autres êtres naquirent parce que les forces d'évolution attachées à l'humanité s'attardèrent en un point, donnant ainsi naissance à des êtres d'un niveau inférieur. Si les esprits de la Personnalité demeurés en arrière avaient accompli sur Saturne l'œuvre qu'ils n'exécutèrent que sur le Soleil, le règne animal ne serait pas né, et il en est de même à l'égard de l'évolution humaine : l'homme progressa parce que certaines entités que nous appelons les Anges, unies à d'autres esprits plus élevés qui sont les esprits du Mouvement (dans la terminologie chrétienne les « Dynamis » ou Vertus), lui donnèrent son corps astral, ce qui fit de lui un être du niveau animal. Mais les êtres qui étaient apparus comme un second règne inférieur pendant l'existence solaire atteignirent sur la Lune le niveau de la plante. Ce sont les prédécesseurs de nos animaux. Ensuite, sous l'action d'entités spirituelles retardées, apparurent les créatures qui appartiennent au règne végétal actuel. Il n'existait donc pas encore de règne végétal sur le Soleil, mais seulement sur la Lune. Quant au règne minéral, tel que nous le trouvons aujourd'hui à l'état solide, il n'y en avait pas trace sur la Lune. Ainsi les règnes de la nature apparurent les uns après les autres, le règne humain, le plus élevé, en premier. Le règne animal est comme une sorte de rebut de ce règne humain, comme un élément retardé dans son évolution, et ce qui est resté plus en retard encore, c'est ce qui est devenu le règne végétal.

Lorsque s'acheva l'évolution lunaire, celle de la Terre proprement dite commença. Nous avons décrit comment Soleil, Lune et Terre qui n'étaient qu'un au début se séparèrent. Quand le Soleil se détacha tout d'abord, le germe de tous les règnes amorcés réapparut ; c'est-à-dire règne animal et règne végétal ; et tandis que la Lune était encore unie à la Terre, le règne minéral se forma. C'est précisément la formation du règne

minéral qui produisit les phénomènes de durcissement et de dessèchement qui menacèrent de pétrifier la Terre. Car le règne minéral est en réalité ce qu'ont rejeté les règnes supérieurs. Pour vous représenter de quelle manière le règne minéral s'est ainsi lentement formé par élimination des autres règnes, pensez à quelque chose que la science moderne décrit : le charbon est une substance minérale qu'on extrait de la Terre ; mais qu'était-il autrefois ? Du végétal. Ces blocs pétrifiés ont été des arbres, des plantes qui se sont agglomérés, minéralisés. Ainsi tout ce qui forme la Terre ferme est le résultat d'élimination des règnes supérieurs. Il y a certains minéraux qui proviennent directement de la vie animale : la coquille des colimaçons par exemple, des coquillages, etc. C'est ainsi que sur la Terre est apparu peu à peu le minéral. Il s'est formé parce que les êtres dont l'action s'exerce depuis l'ancien Saturne ont continué d'agir sur la Terre. Ce sont les esprits de la Personnalité. Mais si l'évolution s'était poursuivie de cette façon, la Terre entière se serait graduellement desséchée et pétrifiée.

Nous arrivons maintenant à un point important de l'évolution de notre Terre. Evoquons l'image du Soleil qui s'est séparé de la Terre, entraînant avec lui les êtres et les substances les plus subtiles. Considérons la Terre desséchée par une influence minéralisante de plus en plus forte qui s'exerce aussi sur les formes humaines. Il se produisait déjà en ces temps anciens une sorte d'alternance, de rythme dans la vie de l'homme. Nous allons comprendre par une comparaison avec les plantes de quoi il s'agissait.

Au printemps, de la graine invisible sort la plante qui grandit et épanouit ses fleurs, mûrit ses fruits, puis se fane à l'automne. Ce qui fait la joie des yeux, au printemps et en été, meurt en automne, et il ne reste plus rien en apparence. Mais si vous croyez qu'en hiver il ne subsiste vraiment plus rien de la plante, ou si vous ne voyez cette survivance que dans la graine physique, vous vous méprenez. La plante se compose bien d'un corps physique et d'un corps éthérique ; mais à sa partie supérieure, pour le regard clairvoyant, elle est en outre entourée d'astralité. Et cette astralité reçoit sa force du Soleil, de la partie spirituelle du Soleil se déversant sur la Terre. La conscience clairvoyante peut voir ainsi chaque fleur comme nimbée d'un nuage par où passe la vie qui s'échange entre le Soleil et la Terre. Au printemps, en été, quand les plantes s'épanouissent, c'est l'être du Soleil qui s'approche et se joue à la surface des plantes. Vienne l'automne, l'astralité se retire au sein de la vie solaire. Elle avait cherché au printemps le corps physique de la plante dans lequel s'incarner sinon tout à fait en lui, du moins autour de lui. A l'automne, elle retourne au Soleil et ne laisse derrière elle que la graine, comme un gage qui lui fera retrouver sa route vers la nature physique. Une sorte d'échange s'était ainsi formé autrefois entre l'être, humain dans son corps physique et les entités solaires. Toutefois la forme physique était encore très primitive, et il y eut un temps où les esprits solaires agirent d'en haut sur les corps humains en les entourant d'astralité, comme c'est le cas pour les plantes, du printemps à l'automne. A certains moments, la nature astrale de l'homme était unie au corps physique sur la Terre ; puis elle se retirait sur le Soleil pour revenir ensuite vers le germe demeuré seul.

Cependant la Terre durcissait de plus en plus, ce qui eut pour conséquence quelque chose que je vous prie de bien retenir.

Auparavant, quand le Soleil s'était détaché de la Terre, il avait été encore possible que les entités astrales s'unissent au corps physique. L'influence lunaire grandissant durcit à tel point ces corps que les êtres solaires ne purent plus y pénétrer. Ceci vous décrit plus concrètement ce que je n'ai pu que poser hier en vous disant que les forces solaires avaient perdu la possibilité de modeler les substances restées sur la Terre. C'est-à-dire que ces substances durcissant, les entités ne trouvèrent plus en elles un corps qui leur convînt. Ce fut aussi une cause du dépérissement de la Terre. Les âmes humaines étaient forcées d'abandonner les corps ; seuls les corps robustes purent survivre à cette période de pétrification qui atteignit son point culminant au temps où la Lune commença à se séparer de la Terre. Il ne resta plus alors sur la Terre que de rares êtres humains, et la désolation qui régnait ressemblait à une mort dente. Pour décrire plus en détail ce qui se passa alors, remontons encore une fois au temps où, après l'évolution lunaire, la Terre ressurgit du sein de l'univers.

La Terre ne naquit pas comme autrefois était apparu Saturne. Tout ce qui reprenait vie contenait déjà l'effet des événements du passé, non seulement en ce qui concerne la matière physique, mais par rapport à tous les êtres qui avaient agi sur cette évolution. Car les Trônes n'avaient pu s'unir au globe de Saturne sans rester par là même unis à toute la suite de l'évolution. Ils réapparurent quand, des profondeurs du sein cosmique, la Terre émergea. Et avec eux revinrent les esprits de la Personnalité, les esprits du Mouvement, etc., comme avec la Terre réapparaissaient les germes des hommes, des bêtes et des plantes, car tout cela était en elle. Notre science physique fait des hypothèses qui sont pure fantaisie. Elle enseigne qu'une vaste nébuleuse était à l'origine qui s'étendait jusqu'à l'actuel Saturne ; cette nébuleuse, qui n'aurait consisté qu'en vapeurs et en buées, n'a jamais existé. Si des yeux physiques avaient pu voir ce qui se passait à ces temps reculés, ils auraient bien pu en effet observer quelque chose comme une énorme masse vaporeuse. Mais cette masse contenait ce qui aurait été invisible aux yeux physiques, c'est-à-dire tous les êtres liés à son évolution. Ce n'est pas le mouvement de rotation qui a tout organisé et formé, mais bien plutôt les nécessités auxquelles ces êtres étaient soumis.

Vous ne pourrez vous faire une idée raisonnable de ces choses qu'en vous affranchissant des conceptions scolaires qu'on implante aux enfants dès le début de l'école. On leur apprend que les peuples primitifs avaient des idées enfantines ; ces pauvres Indiens qui croyaient à un Brahma remplissant tout l'univers ! Et ces Perses d'autrefois, qui ont cru à Ormuzd, le dieu bon, et à son ennemi Ahrimane ! Et les Grecs mêmes, avec leur foule de divinités : Zeus, Pallas Athéna, etc. ! Nous savons bien aujourd'hui que tout cela est né de l'imagination populaire, que ce sont des êtres créés par des cerveaux enfantins ! Et les dieux des anciens Germains : Wotan, Thor, ne sont que des figures mythologiques ; nous avons dépassé toutes ces idées-là. Nous savons à présent que ces divinités n'ont rien à faire avec la formation de l'univers. Il n'y a eu au commencement qu'une vaste nébuleuse originelle qui a commencé par un mouvement de rotation. Un globe s'en est d'abord détaché ; elle a continué à tourner, un second globe s'en est détaché, puis un troisième et ainsi de suite.

Ces conceptions ne sont que la forme actuelle donnée au système créé par Copernic. Elles seront à leur tour remplacées par d'autres légendes. Mais les mythologies anciennes ont cet avantage sur les modernes qu'elles sont plus vraies, moins abstraites. Il est facile

de représenter aux enfants ce système de la formation du monde. On n'a qu'à mettre une goutte d'huile dans de l'eau et à découper un rond dans un carton. On perce ce rond avec une grande aiguille qui fera axe. On plonge le tout dans l'eau, et il n'y a plus qu'à tourner, « comme la nébuleuse primitive a tourné jadis », pour que des gouttes commencent à se détacher l'une après l'autre jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'une autour de l'aiguille ; un système planétaire est né ! Ceux qui font cette expérience oublient une chose qu'il est bien d'oublier, mais en d'autres occasions : ils s'oublient eux-mêmes, eux qui tournent l'aiguille. L'expérience n'aurait de valeur que si le professeur disait : « De même que je tourne l'aiguille, il s'est trouvé jadis un professeur géant dans l'univers qui a mis en branle toute la rotation. » Or nous savons que nul professeur n'a tourné l'aiguille, mais qu'il a existé des entités de toute nature qui avaient besoin de certaines conditions pour vivre et qui, lorsqu'elles se sont détachées en entraînant le Soleil, ont aspiré par leur puissance spirituelle la matière qui leur était nécessaire ; de même qu'il y eut d'autres entités qui ont attiré à elles la substance Terrestre.

C'est l'esprit qui a exercé son action jusque sur la partie la plus infime de la matière. Il est inexact d'attribuer quelqu'espèce d'activité que ce soit à la matière inanimée. On ne pourra comprendre ce qui se passe dans la plus petite partie d'espace que lorsqu'on aura compris que l'esprit agit jusque dans les éléments matériels les plus grossiers. Et non seulement l'esprit dont on dit d'une façon générale « qu'il remplit la matière », que c'est « l'esprit de tout » ou « l'esprit des origines ». Il ne faut pas se contenter de généralités qui prêtent à confusion, mais apprendre à connaître les « esprits » dans leur réalité concrète, leur existence particulière, leurs différentes conditions de vie. Je vais maintenant ajouter quelque chose à ce qui a été dit hier au sujet du Soleil se détachant de « Terre-Lune », et au sujet de la séparation de la Lune elle-même.

Avant que le Soleil ne pût se séparer, apparut la nécessité pour certains êtres spirituels d'occuper des endroits différents de l'espace. Ce qui se sépara ainsi forme aujourd'hui les planètes extérieures : Saturne, Jupiter et Mars. Nous voyons donc que dans la matière universelle où Soleil et Lune étaient confondus tout d'abord, il se trouvait aussi en puissance Saturne, Jupiter et Mars. Les êtres qui se séparèrent tout d'abord en entraînant ces corps célestes avaient besoin des conditions de vie particulières qu'ils purent trouver sur ces planètes. Puis le Soleil se détacha avec les êtres les plus sublimes, et l'évolution continua jusqu'à ce que la Lune fût rejetée de la Terre.

Toutefois les êtres qui s'étaient éloignés avec le Soleil ne furent pas tous capables de poursuivre sur lui leur évolution. S'il est permis de nous servir d'une image (car il est malaisé de trouver les mots propres au sein d'une langue prosaïque, et il est parfois nécessaire de recourir à une comparaison), disons que quand le Soleil se détacha, certaines entités se crurent assez fortes pour pouvoir entreprendre avec lui ce voyage, mais comme seules les plus sublimes entités purent le faire, les autres durent s'en séparer par la suite ; elles se créèrent leur lieu propre, et c'est ainsi que naquirent les planètes Vénus et Mercure.

Saturne, Jupiter et Mars se sont donc détachés de la Terre avant le Soleil, tandis que Vénus et Mercure se détachèrent ensuite du Soleil, et enfin la Lune se sépara de la Terre. Voilà toute cette évolution sous son aspect spirituel. Elle nous décrit l'histoire de notre système solaire, nous fait comprendre comment sur chaque corps céleste se trouvent des

êtres différents. Et quand ce tableau vit bien devant notre âme, nous pouvons trouver la réponse à cette question : qu'advint-il donc de ces entités astrales, spirituelles, qui auraient dû descendre sur Terre pour y être des hommes, mais qui n'y trouvèrent que des corps durcis qu'ils ne pouvaient habiter ?

Ils ne purent tous s'unir aux esprits solaires, n'ayant pas pour cela la maturité nécessaire. Ils durent alors se retirer pour quelque temps sur les autres planètes Saturne, Jupiter et Mars. Tandis que sur la Terre devenue un désert les corps ne pouvaient plus servir d'habitacle aux âmes humaines, celles-ci attendirent dans les planètes le temps où elles retrouveraient des corps humains. Seuls, quelques rares corps humains, les plus robustes, purent encore abriter des âmes pour perpétuer la vie au travers de la crise causée par le départ de la Lune. Quand celle-ci fut rejetée, les forces solaires purent agir à nouveau sur les formes humaines qui reçurent cette impulsion et redevinrent assez souples et plastiques pour que les âmes pussent redescendre de Saturne, de Jupiter, de Mars. Et ces âmes revinrent peu à peu peupler les corps humains renouvelés. Nous avons donc, après la séparation de la Lune, un temps pendant lequel les corps prolifèrent. La race humaine a pu se maintenir au cours de cette crise dont vous comprenez maintenant tout le sens profond. Cette séparation de la Lune transforma vraiment toute chose à la face de la Terre.

Vous vous souvenez que l'homme est le premier-né de la création ; il est apparu sur Saturne, le règne animal sur le Soleil, le règne végétal sur la Lune et le minéral sur la Terre. Or, à partir du moment où la Lune quitte la Terre, les choses changent ; si elle ne l'avait pas quittée, tout serait mort sur cette Terre : d'abord les hommes, ensuite les animaux, et enfin les plantes. Cette momification fut évitée par le départ de la Lune ; tout se ranima, ressuscita. Comment se fit cette résurrection ?

Le règne le plus bas, le minéral, était, de tous, celui qui revenait de moins loin. Le végétal avait dépéri, mais pouvait aussi être vite ranimé. L'animal allait reprendre son évolution progressivement. Ce sont les formes humaines qui furent les plus longues à retrouver leur faculté d'accueillir les âmes venant vers elles des régions supérieures.

Ainsi, après le départ de la Lune, tout l'ordre de l'évolution se renverse : auparavant le règne humain précédait l'animal, qui précédait le végétal, apparu à son tour avant le minéral ; mais maintenant les formes de vie reviennent d'abord au minéral, puis au végétal, à l'animal et enfin à l'homme, qui put alors seulement atteindre sa forme la plus haute. Les êtres qui ont eu la force d'attendre pour s'unir à l'élément physique sont donc ceux qui, au sens le plus fort du mot, se sont élevés le plus haut dans l'échelle spirituelle après le départ de la Lune. Tandis que ceux qui terminèrent immédiatement leur évolution spirituelle sont restés à un état plus primitif. Après le départ de la Lune, il apparaît donc en premier les êtres les plus arriérés. Vous comprenez facilement pourquoi.

Représentons-nous une âme humaine qui n'ait pas pu s'incarner auparavant à cause du durcissement physique. Si l'on peut traduire en langage actuel ce qu'elle se demandait, on dirait Dois-je m'incarner maintenant ou bien attendre encore ? —Supposons que la Lune ne se soit détachée que depuis peu de temps et que tout ait été encore dans un état de durcissement prononcé. Si l'être qui désirait s'incarner en avait le grand désir et descendait dans les conditions terrestres d'alors, se contentant d'un corps encore peu évolué, il restait à un degré inférieur d'évolution. Mais supposons qu'un autre être ait

préféré demeurer encore dans l'espace universel jusqu'à ce que la Terre ait assoupli et affiné sa nature physique, il aurait attendu une époque ultérieure et serait arrivé à exercer plus d'action sur le corps physique dont il aurait pu faire plus aisément l'image de son âme. Ainsi tous les êtres qui se sont incarnés trop tôt ont dû rester à un degré inférieur de développement par apport à ceux qui ont attendu davantage. Ceux qui constituent aujourd'hui les animaux supérieurs en sont restés au niveau de l'animalité parce qu'ils n'ont pu attendre assez longtemps que s'effaçât l'influence lunaire. Ils se sont contentés des corps qu'ils ont pu trouver. Les âmes descendues tout de suite après eux ont pu modeler le corps, mais seulement jusqu'au degré des races humaines primitives destinées ensuite à dépérir ou à s'éteindre, comme elles le font encore aujourd'hui. Vint enfin la période où les âmes purent s'unir harmonieusement aux corps physiques et c'est à partir de ce temps-là seulement que reprit l'évolution humaine proprement dite.

Tout cela ne se rapporte pas seulement aux êtres qui ne constituent que les hommes supérieurs, mais aussi à ceux qui sont venus sur Terre dans des buts tout autres que pour y être des hommes. Eux aussi ont dû attendre le moment d'entrer dans un corps terrestre. — Voyez par exemple ce qui s'est passé dans l'Inde antique. On y rencontre des hommes d'un haut degré d'évolution. Comme les âmes de Mars, de Saturne et de Jupiter aspiraient à retrouver des corps physiques, ces êtres plus évolués cherchaient des corps supérieurs, d'où ils puissent agir sur les hommes. Par exemple, les sages instructeurs de l'Inde, les Rîshis, ont mis une partie de leur être à la disposition de hautes entités spirituelles qui habitèrent en eux.

Cependant, il y eut d'autres entités supérieures qui préférèrent attendre que les hommes aient mûri sur Terre, que les âmes aient évolué, trouvant que le niveau de l'humanité n'était pas encore suffisamment élevé pour elles. — Pendant la civilisation de la Perse antique, il y eut des êtres supérieurs qui trouvèrent que le moment était venu de descendre. Et il en a été de même à l'époque égyptienne. Mais le plus élevé parmi les êtres solaires attendait toujours. De l'extérieur, il envoyait ses forces vers les saints Rîshis, pendant la période hindoue. Ceux-ci élevaient leur regard vers celui qu'ils nommaient Vishva Karman, dont ils disaient : Vishva Karman est au-delà de notre sphère ! Lui attendait, car il pensait : « L'âme humaine n'est pas encore assez préparée pour que je puisse y résider. » Au temps de la civilisation perse, Zoroastre levait les yeux vers le Soleil, et y contemplait Ahura Mazdâ. Mais cet être sublime ne descendait toujours pas sur la Terre. — Ce fut ensuite l'époque égyptienne, puis celle du peuple qui avait été le plus patient. Alors descendit cet Homme qui avait su attendre le plus longtemps et qui s'était développé intérieurement au cours de nombreuses incarnations. L'Être solaire vit sur la Terre l'âme de cet homme qui habitait le corps de Jésus de Nazareth, et qui s'était préparée pour Lui. Et il pensa : « Comme jadis les entités inférieures sont descendues pour édifier les corps, ainsi je descendrai maintenant et habiterai l'âme de l'homme qui a été le plus patient. » — Certes, il est d'autres entités qui s'étaient autrefois unies à des hommes ; mais c'est au plus patient de tous que s'unit le Christ ; celui qui, lorsqu'il fut baptisé dans le Jourdain, avait élevé son âme si haut que l'esprit, qui se tenait jusque-là dans les sphères cosmiques, put descendre et s'unir à lui. Depuis le baptême du Jourdain, le Christ habita le corps de Jésus de Nazareth, car celui-ci avait su attendre, à travers de nombreuses incarnations, la maturité nécessaire à l'union avec ce grand esprit. Et c'est

alors que celui qui en était capable put dire : « J'ai vu comment l'Esprit descendit sur lui ! » Et qu'allait dire celui sur lequel l'Esprit était descendu, s'il laissait s'exprimer ce que son âme renfermait maintenant ? — C'était l'être que les Rîshis nommaient Vishva Karman ; — qu'allait donc dire Vishva Karman, si, non plus les Rîshis cette fois, mais Lui parlait de lui-même ? Lui, le grand esprit solaire qui anime la lumière ? Qu'allait dire Ahura Mazdâ parlant de lui-même ? — « Je suis la lumière du monde ! »

Cette parole qui résonnait du cosmos vers la Terre, et par laquelle l'Esprit qui guide le monde se dépeint lui-même, nous l'entendons à nouveau dans une bouche humaine, quand cet Esprit a pris place dans un corps humain ; nous l'entendons dans la bouche de Jésus de Nazareth, au moment où le Christ descend en lui :

Je suis la lumière du monde !

V

Kassel, le 28 juin 1909

Pour la conscience clairvoyante qui voit actuellement en l'homme un composé des corps physique, éthérique, astral et du « je », un fait important se dégage : le corps éthérique et le corps physique coïncident à peu près comme forme et comme grandeur (du moins dans la partie supérieure). Par exemple la tête physique est exactement adaptée à la partie éthérique de la tête, sauf que cette dernière déborde un peu. Or, il n'en est pas ainsi pour les animaux. Chez les animaux supérieurs, il existe déjà une grande différence de forme et de grandeur entre la tête physique et la partie éthérique qui y correspond. Observons par exemple un cheval du point de vue de la clairvoyance ; nous verrons que la partie éthérique de la tête dépasse de beaucoup sa partie physique, et que sa forme est très différente. Si je vous dessinais l'image de la forme éthérique qui s'élève au-dessus de la trompe et de la tête de l'éléphant, vous seriez étonnés de la nature de cet animal. Car ce que perçoit l'œil physique n'est que la partie solide qui se trouve au centre de toute la constitution. C'est ce fait que nous allons étudier maintenant.

Au fond, la perfection de l'homme physique repose sur cette coïncidence entre le corps physique et le corps éthérique. Mais il n'en a pas toujours été ainsi. Au cours de l'évolution terrestre, il y eut des époques où le corps éthérique n'avait pas les limites du physique. Et le progrès humain consiste justement en ceci que le corps éthérique pénètre de plus en plus le physique et qu'à la longue les deux corps arrivent à coïncider. Or, il est essentiel de comprendre que le moment où ils s'interpénètrent a dû tomber à un point précis de l'évolution. Si le corps éthérique s'était enfoncé trop tôt dans le physique, l'homme aurait atteint avant l'heure un certain niveau d'évolution et s'y serait arrêté. Il a pu continuer de se développer parce que cette pénétration s'est faite au moment voulu.

Rappelons une fois encore, pour comprendre cela, qu'au début de l'évolution terrestre notre globe ne faisait qu'un avec le Soleil et la Lune. L'homme était réapparu comme un germe contenant en puissance les corps physique, éthérique et astral ; la période que l'homme traversait alors, ainsi que la planète, est celle qu'on nomme habituellement dans la science spirituelle « l'époque polaire » ; — pourquoi ce nom de polaire, cela nous entraînerait trop loin de l'expliquer aujourd'hui — Il vint ensuite l'époque où le Soleil se prépara à quitter la Terre avec les entités qui ne pouvaient continuer de vivre unies aux substances durcissantes de la Terre. Cette époque s'appelle « hyperboréenne ». Ensuite vint le temps du dépérissement continu de toute vie sur Terre ; les âmes humaines quittant cette planète et n'y laissant plus survivre que des formes étiolées. C'est l'époque lémurienne. A ce point se place la séparation entre la Lune et la Terre suivie d'une période de régénérescence pour tous les règnes terrestres. Le minéral eut le moins besoin de cette régénération ; le règne végétal la réclama davantage, le règne animal plus encore, et il fallut enfin des forces très puissantes pour régénérer le règne humain et lui permettre de poursuivre son évolution. Il n'existe encore au début qu'un petit nombre d'hommes, et ces hommes sont composés de trois éléments reçus du passé auxquels le germe du « je » vient s'ajouter sur Terre. Mais l'homme de ces âges ne comporte pas encore, au moment

où la Lune se sépare, cette substance charnelle que nous verrons apparaître plus tard. Il est fait de substances subtiles. Car à l'époque lémurienne la plupart des éléments minéraux que nous trouvons aujourd'hui n'existaient encore qu'à l'état de dissolution au sein d'éléments actuellement bien séparés les uns des autres, comme par exemple l'eau est séparée de la Terre. L'air était encore saturé de vapeurs épaisses contenant ces corps en suspension. L'air pur, l'eau pure, tels que nous les connaissons, n'existaient pas, à de rares exceptions près. Le corps de l'homme était donc fait de cette matière plus subtile. Si la substance en avait été plus dense, la forme du corps aurait eu en ce temps-là des contours plus nets. Mais ces contours auraient donné à la forme quelque chose de définitif, des caractères transmissibles aux descendants, et la race humaine en serait restée à ce niveau d'évolution. Il ne fallait pas que l'homme fixât sa forme dans cette matière, mais qu'il veillât à ce qu'il lui fût possible de modeler et manier la matière de son corps d'après les impulsions de son âme.

Dans ces temps reculés, son corps était si malléable qu'il obéissait à la moindre impulsion de sa volonté, se déformant en tous sens. Actuellement, nous pouvons bien étendre la main, mais il nous serait impossible de l'allonger de trois mètres. Nous ne pouvons contraindre la matière parce qu'une forme fixe et arrêtée se transmet de père en fils. Mais en ces temps il n'en était pas ainsi. L'homme pouvait changer sa forme à volonté, revêtir celle qui plaisait à son âme. Et ce fut une des conditions nécessaires de l'évolution, que les âmes humaines s'incarnent après le départ de la Lune dans des corps malléables capables de suivre les moindres nuances intérieures. Le temps qui suit est celui où certaines parties de matière, actuellement indispensables à notre vie, comme l'eau, se détachent des particules plus denses qu'elles contenaient. De même que dans l'eau chaude se trouvent dissoutes des substances qui se déposent lorsque cette eau refroidit, ainsi la matière dissoute se déposa sur le sol terrestre. L'eau fut libérée, l'air fut séparé de la matière : l'eau et l'air étaient formés. L'homme put alors utiliser ces matières affinées pour construire son corps. Les hommes passèrent alors de cette troisième période dans celle que nous appelons la période atlantéenne parce que, pendant ce temps, la majorité de la race humaine vécut sur une partie du monde aujourd'hui engloutie, et qui se trouvait entre l'Amérique, l'Europe et l'Afrique actuelles, là où se trouve l'océan Atlantique. C'est là que se passa tout ce dont je vais vous parler maintenant et que je vous ai décrit en partie dans la précédente conférence.

Au moment où la Lune quitta la Terre, celle-ci ne portait qu'un nombre restreint des âmes qui se réincarnèrent plus tard ; car les âmes humaines étaient réparties sur les différents corps célestes. Pendant les derniers temps lémuriens et les premiers temps atlantéens se fit la descente des âmes humaines. Je vous ai dit que de rares êtres humains avaient pu survivre à l'époque critique de la Lémurie, les plus forts seulement. Lorsque s'amollit tout ce qui s'était endurci pendant la crise lunaire, et que des générations nouvelles apparurent qui n'étaient point resserrées dans des formes aux contours définis, de chacune des planètes revinrent les âmes qui habitèrent ces corps. Les formes physiques toutefois qui s'étaient constituées immédiatement après le départ de la Lune prirent des caractères fixes qui se transmirent à leurs descendants, et ne purent être habitées par des âmes humaines. Nous ne pouvons nous représenter les choses ainsi : les âmes des hommes éprouvent le besoin de descendre sur Terre cependant qu'il y fleurit les formes

les plus diverses, mais parmi ces formes on rencontre tous les degrés de durcissement ou de malléabilité. Ces âmes, et notamment celles qui ressentent le plus tardivement le désir de s'unir à de la matière, choisissent les formes les plus souples et n'y séjournent que peu. Par contre, il en est d'autres qui s'unissent à des formes déjà arrêtées, s'y enchaînent et sont par là retardées dans leur évolution. Les animaux les plus proches de l'homme sont apparus sous l'action de ces âmes descendues avant l'heure des espaces cosmiques pour s'unir à des corps qui ne pouvaient plus évoluer ni absorber entièrement les forces du corps éthérique. La forme humaine est celle qui est restée plastique aussi longtemps qu'il l'a fallu jusqu'à ce qu'elle pût être entièrement pénétrée du corps éthérique. C'est pourquoi les deux corps coïncident depuis le temps qui se place à peu près au dernier tiers de l'époque atlantéenne.

Avant ce temps l'âme humaine descendant dans le corps le maintint plastique et veilla à ce que le corps éthérique ne se confondît pas entièrement avec le corps physique. C'est à l'époque atlantéenne seulement que le corps physique prit une forme bien arrêtée et commença à se condenser. — Si rien d'autre ne s'était passé à ce moment de l'époque atlantéenne, l'évolution eût pris un tout autre cours. L'homme aurait passé d'un ancien état de conscience à un nouveau avec une assez grande rapidité. Car, avant que l'être physique de l'homme ne fût entièrement uni à son être intérieur, il était clairvoyant, mais d'une clairvoyance vague, confuse. Il lui était possible de plonger ses regards dans le monde spirituel, mais il ne pouvait dire de lui-même : moi, ni se distinguer de son milieu. Il lui manquait la conscience de lui-même. C'est ce qui lui vint au moment où le corps éthérique s'unit au corps physique, et si rien d'autre n'était survenu, voici ce qui se serait passé :

Quand l'homme avait encore conscience du monde spirituel, il ne voyait pas bien distinctement les bêtes, les plantes, mais il en voyait l'aura spirituelle ; il n'eût pas distingué la forme précise d'un éléphant, mais la forme éthérique qui s'élève au-dessus du physique. Cette conscience disparut peu à peu, le « je » se forma à la rencontre du physique et de l'éthérique, et l'homme vit se révéler à ses yeux un monde tout différent. Si rien ne s'était passé, il aurait perçu à partir de ce moment un monde extérieur, mais en même temps les êtres et les forces spirituelles qui font partie de ce monde extérieur. Il aurait vu la forme physique d'une plante comme nous le faisons aujourd'hui, mais en même temps l'être spirituel de la plante. Comment se fait-il qu'au cours de l'évolution la clairvoyance nébuleuse n'ait pu être remplacée par une conscience précise des choses, sans que pour cela l'homme perdît la vue du spirituel ?

Parce qu'au moment de la crise lunaire, quand l'homme commença à reprendre une vie nouvelle, des êtres qu'il faut compter au nombre des retardataires — bien qu'ils soient plus élevés que l'homme — ont pris sur lui un ascendant. Nous avons déjà rencontré de ces êtres ; nous savons que certains d'eux s'étaient élevés vers le Soleil, et d'autres avaient émigré sur les planètes. Mais quelques entités n'avaient pas encore rempli la tâche qui leur avait incombé sur l'ancienne Lune. Inférieures aux dieux, quoique supérieures à l'homme, ces entités sont celles que, d'après leur chef, Lucifer, nous nommons les êtres lucifériens.

Au temps de la crise lunaire, l'homme possédait déjà un corps physique, un corps éthérique, un corps astral et un « je ». Il devait ce « je » à l'action des esprits de la Forme, le corps astral aux esprits du Mouvement, le corps éthérique aux esprits de la

Sagesse, et le corps physique aux Trônes. Si l'homme n'avait reçu que les dons d'une évolution normale, et si toutes les entités qui l'entouraient avaient simplement accompli la tâche qui correspondait à chacune d'elles, tout se serait passé régulièrement, chaque hiérarchie agissant sur l'élément humain qui lui correspondait. Mais les êtres retardés, demeurés au niveau de l'ancienne Lune, les êtres lucifériens, agirent également. Si leur action avait pu se poursuivre régulièrement, elle aurait eu pour effet d'agir sur le « je » ; mais comme ils s'étaient attardés sur l'ancienne Lune à agir au sein du corps astral, la conséquence fut autre. Sans ces êtres lucifériens, l'homme aurait reçu le germe du « je », et l'aurait mûri de telle sorte qu'au troisième tiers de l'époque atlantéenne, une conscience objective du monde aurait remplacé en lui la clairvoyance crépusculaire. Mais les conséquences de l'action luciférienne pénétrèrent son corps astral comme des rayons de force, y produisant ce que nous allons étudier maintenant.

Le corps astral est aujourd'hui le porteur des instincts, désirs, passions. La structure de ce corps astral serait toute différente si les esprits lucifériens n'y avaient pas pénétré. Il posséderait des instincts sûrs qui ne pourraient que le diriger sainement. Des esprits lui apprendraient à voir l'univers et les entités spirituelles qui s'y révèlent. Mais la liberté, l'enthousiasme, le sentiment de l'indépendance, la passion pour ce qui est plus élevé lui manqueraient. L'homme aurait perdu la clairvoyance primitive, mais il aurait contemplé la splendeur de l'univers comme l'eût fait un dieu, car il serait devenu une partie de la divinité. Et cette manière de voir l'univers aurait trouvé son reflet parfait dans son intelligence. Mais l'homme, avec toute sa perfection, n'eût été que le miroir de l'univers.

Or, voici que les esprits lucifériens déversèrent auparavant dans le corps astral des passions, des instincts, des désirs qui s'unirent dorénavant à tout ce que l'homme acquit au cours de son développement ; et c'est la raison pour laquelle non seulement il put par la suite contempler les étoiles, mais aussi s'enflammer pour leur beauté, déborder d'enthousiasme et de passion, ne pas se limiter seulement à suivre l'instinct divin déposé dans le corps astral, mais déployer des instincts personnels nés librement de son désir. C'est cela que les esprits lucifériens ont déversé dans son corps astral. Par là, ils lui ont donné toutefois autre chose : la possibilité du mal, de la faute. Il ne l'aurait pas connue s'il avait suivi pas à pas le sentier des dieux sublimes. Les esprits lucifériens ont rendu l'homme libre, lui ont inculqué l'enthousiasme, mais lui ont apporté en même temps le germe des désirs inférieurs. Dans une évolution normale, l'homme n'aurait ressenti à l'égard de tout ce qui l'entourait que des sentiments normaux ; maintenant les choses sensibles pouvaient l'attirer plus qu'elles n'eussent dû le faire, et il pouvait s'éprendre d'elles. La conséquence en fut qu'il atteignit le temps de la densification physique plus tôt que cela n'aurait dû être. Sa forme s'est durcie plus tôt que les entités divines n'en avaient décidé.

C'est dans le dernier tiers de l'époque atlantéenne que devait se faire le passage de la forme gazeuse à la forme solide. Mais cette condensation s'est faite prématurément, et c'est elle que la Bible décrit comme le péché originel. Dans les époques dont nous nous sommes occupés, il se rencontre aussi toutefois de hautes entités spirituelles qui agissent

sur le moi de l'homme, celles qui le lui ont donné. Elles déversent des forces qui aident l'homme à avancer au fur et à mesure que les âmes redescendent des planètes. Ces esprits étendent sur lui une main protectrice. En face d'eux se trouvent les êtres qui n'ont pas assez évolué pour pouvoir agir sur le « je » de l'homme et s'emploient à développer dans le corps astral des instincts spéciaux.

Quand nous observons la vie physique de l'homme à cette époque, nous voyons en elle le reflet de ces deux puissances qui s'affrontent : les forces divines qui agissent sur le « je » et les êtres lucifériens. Pour mieux suivre certains aspects spirituels de cet état de choses, rappelons-nous que les âmes humaines ont séjourné sur les planètes qui appartiennent à notre système solaire au temps où la Terre se desséchait et elles retrouvent des corps dont les caractères d'hérédité leur conviennent. C'est le temps où la Terre est le moins habitée ; mais peu à peu les hommes se multiplient et un nombre d'âmes croissant vient animer les corps. Pendant longtemps encore, seuls se reproduisent ceux qui ont pu traverser sur Terre la crise lunaire. Sur ces hommes agissent les forces du Soleil, car ils ont gardé assez de résistance pour offrir au Soleil un champ d'action, même pendant la crise lunaire. Ces hommes, ainsi que leur postérité, ont eu conscience d'être des « hommes-solaires ». Pour simplifier, représentez-vous qu'à toute cette crise, il n'ait pu survivre qu'un seul couple humain (je ne veux pas affirmer ici que ce fut vraiment le cas). Ce couple engendra une postérité, et c'est ainsi que la race humaine se multiplia. Tant qu'il n'y eut que la postérité des hommes solaires, ces hommes connurent un état de conscience qui leur était particulier. Ils possédaient alors non seulement une mémoire qui ne s'arrêtait pas uniquement aux événements de leur vie sur Terre depuis la naissance ou, comme c'est le cas aujourd'hui, depuis les premières années de l'enfance, mais ils se rappelaient tout ce que le père, le grand-père et les aïeux avaient accompli. La mémoire remontait à toute la lignée. S'il en était ainsi, c'est que les forces solaires étendaient leur action à travers tous ceux qui étaient unis par la parenté du sang et dont l'origine remontait jusqu'aux hommes qui avaient été capables d'endurer la crise lunaire. Ces forces avaient fait éclore en eux une conscience du moi qui se maintint à travers toute la lignée.

La race humaine se multiplia ensuite et les âmes revinrent vers la Terre ; mais celles qui possédaient des forces solaires assez grandes, bien qu'elles fussent descendues sur Terre et unies à de tout autres sphères qu'à celles du Soleil, sentaient encore agir en elles l'influence solaire. Puis vint le temps où ces âmes, vivant dans une postérité plus éloignée, perdirent le sens de ce rapport et par là la mémoire ancestrale. Plus la race humaine se multiplia, plus se perdit le sentiment vivant lié à l'hérédité.

On trouve ici encore l'action des êtres lucifériens s'exerçant sur le corps astral et opposant leur influence à celle des puissances qui conféraient à l'homme le « je ». Les êtres lucifériens agirent contre tout ce qui pouvait rattacher les hommes entre eux. Ils voulaient enseigner à l'humanité la liberté, l'indépendance. Les hommes qui avaient survécu à la crise lunaire avaient appelé « je », le résumé non seulement de leurs expériences, mais aussi de celles de leurs ancêtres, et avaient senti la nature solaire agir dans leur sang. Ce sentiment était déjà éteint que les âmes qui descendaient par exemple de la planète Mars percevaient encore la force protectrice rayonnant de l'esprit de Mars ; ils s'unissaient dans l'esprit de Mars. Les esprits lucifériens s'attaquèrent à ce sentiment

de groupe qu'un même amour maintenait uni. Ils surent cultiver le « je » individuel de l'homme pour l'opposer au « je » collectif qui s'exprimait dans ces groupes. — Plus nous remontons par la clairvoyance dans le passé, plus nous trouvons la conscience collective liée aux parentés de sang. Et plus nous avançons, plus cette conscience disparaît pour faire place à l'indépendance de l'homme qui développe son « je » individuel en l'opposant au « je-groupe ». Deux royaumes sont donc en lutte dans l'homme : les entités divines unissent l'homme à l'homme, mais par les liens du sang ; les êtres lucifériens s'efforcent de séparer l'homme de l'homme. Ces deux puissances ont agi à travers toute l'époque atlantéenne, et même plus tard, lorsque le continent atlantéen périt dans cette grande catastrophe qui a précédé l'état actuel de la Terre et creusé un océan entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique d'une part, l'Amérique de l'autre. Elles agissent encore de nos jours.

Nous venons donc de décrire cinq périodes d'évolution l'époque polaire, où la Terre est encore unie au Soleil ; l'époque hyperboréenne, où la Lune est encore unie à la Terre ; l'époque lémurienne, l'époque atlantéenne, et enfin l'époque post-atlantéenne qui est la nôtre. Nous avons vu les esprits lucifériens intervenir pour s'opposer aux puissances spirituelles, et nous devons reconnaître que tout se serait passé autrement s'ils n'avaient pas agi ainsi. L'ancienne clairvoyance aurait été remplacée, au dernier tiers de l'époque atlantéenne, par une conscience objective double qui aurait perçu le physique aussi bien que le spirituel qui pénètre le physique. C'est l'influence luciférienne qui a porté l'homme à densifier son corps prématurément et à s'ouvrir à la perception physique. L'homme a abordé le dernier tiers de la vie atlantéenne dans de tout autres conditions que si seules les puissances spirituelles l'avaient guidé. Par ces dernières l'homme aurait perçu un univers saturé d'esprit, tandis qu'il ne vit qu'un monde physique dont le spirituel s'était retiré. Les êtres lucifériens s'étaient introduits dans son corps astral. Dans le rapport de son « je » à l'univers, dans la distinction entre ce « je » et l'univers, il s'introduisit ensuite dans la perception extérieure, ceux que nous appelons les esprits ahrimaniens, au sens de Zoroastre, ou esprits méphistophéliques. Ils purent apparaître parce que l'homme s'était uni trop fortement au monde sensible et que son corps physique, son corps éthérique, son corps astral n'étaient plus ce qu'ils seraient restés si seuls les dieux avaient agi. Des entités que nous appelons lucifériennes ont pénétré son corps astral et l'ont conduit hors du paradis plus tôt qu'il n'aurait dû en sortir ; et la conséquence de l'influence luciférienne est l'introduction dans l'âme humaine des esprits ahrimaniens, méphistophéliques, qui ne montrent à l'homme le monde extérieur que sous sa forme sensible, et non pas comme il est en réalité. C'est pourquoi les Hébreux nomment ces esprits qui trompent l'homme : « mephiz — topel » — « mephiz » le corrupteur, et « topel » le menteur. On en a fait « Méphistophélès » qui est aussi Ahriman. Que nous a donné Ahriman, en opposition à Lucifer ?

Par l'influence de Lucifer, les forces du corps astral sont devenues plus mauvaises qu'elles n'auraient dû, et l'homme a durci prématurément sa substance physique. Par contre, il en a reçu la liberté. L'action des esprits méphistophéliques a eu pour conséquence que l'homme ne voit pas la base spirituelle du monde, mais qu'il est leurré par une illusion dans sa perception. Méphistophélès a inoculé à l'homme l'idée que le monde extérieur n'a qu'une existence matérielle, et que rien de spirituel ne s'y cache. La

scène que Gœthe peint admirablement dans Faust s'est déroulée pour toute l'humanité. Faust cherche l'accès du monde spirituel ; Méphisto lui fait voir ce monde comme un Néant, parce qu'il est dans son intérêt de faire prendre le monde sensible pour le Tout. Faust lui répond ce que tout chercheur spirituel répondrait dans ce cas : « Dans ton Néant, j'espère trouver le Tout ! » Pour se faire une idée vraiment juste du monde extérieur, il faut d'abord avoir reconnu que dans la plus infime de ses parties se trouve de l'esprit, il faut savoir que l'idée de matière est déjà en elle-même un mensonge et Méphistophélès l'esprit qui fausse toutes nos idées. Quel était donc le remède nécessaire pour que l'humanité ne sombre pas dans l'abîme ouvert par Lucifer et Ahriman

Déjà à l'époque atlantéenne, il avait fallu qu'une action opposée vînt contrebalancer celles des êtres lucifériens. Dès ce temps il y avait eu des hommes qui avaient travaillé sur eux-mêmes pour que l'influence luciférienne ne l'emportât pas dans leur corps astral, et qui avaient senti que les passions, les instincts, les désirs de leurs âmes venaient de Lucifer. Lorsqu'ils parvinrent à les déraciner, ils reconquirent la possibilité de contempler ce que l'homme aurait pu voir s'il n'avait pas subi l'emprise de Lucifer et plus tard d'Ahriman. Par une vie pure et une connaissance minutieuse d'eux-mêmes, certains Atlantes rejetèrent d'eux l'influence de Lucifer. Ils furent alors capables, à cet âge où les restes de la clairvoyance primitive subsistaient encore, de plonger leur regard dans le monde spirituel, de voir plus haut que ceux en qui l'action luciférienne avait accru l'emprise de la matière. Ces hommes devinrent les guides de l'époque atlantéenne, ou bien encore les initiés atlantéens.

Lucifer avait dirigé ses attaques de préférence contre ce qui, dans l'amour, se rattachait aux liens du sang. Ces hommes apprirent à résister à ses attaques. Ils eurent la vision spirituelle que ce n'est pas dans la séparation que réside la force qui fera progresser l'humanité, mais dans le pouvoir qui unit les hommes. Ils tentèrent de faire renaître l'état primitif où le monde spirituel n'avait pas encore été compromis par Lucifer. Ils s'efforcèrent de détruire l'élément personnel : « Tuez en vous le « je » personnel ! Levez le regard vers les temps où les liens du sang étaient encore si vivaces que la conscience du « je » remontait jusqu'aux premiers ancêtres, et où l'aïeul mort depuis longtemps était vénéré comme un saint. » A travers toute l'évolution il y a toujours eu de ces guides de l'humanité qui ont réapparu pour dire : « Essayez de ne pas succomber aux influences qui veulent vous assujettir à votre « je » personnel ; tâchez de reconnaître ce qui a uni les hommes dans les anciens temps et vous trouverez le chemin vers l'esprit divin. »

La forme la plus pure de cette mentalité, nous la trouvons dans l'ancien peuple hébreu, si nous essayons de comprendre ses guides. Ils disaient à leur peuple : « Vous êtes au point où chacun revendique l'indépendance de son « je » personnel, où chacun ne cherche qu'en lui-même son essence. Mais vous agirez selon l'évolution si vous tuez le « je » personnel et concentrez votre énergie sur la conscience que vous faites tous partie d'un grand organisme qui remonte jusqu'à Abraham. Lorsqu'il vous est dit : Moi et le père Abraham ne sommes qu'un, et que vous acceptez cela en écartant tout ce qui est personnel, vous êtes dans la véritable attitude qui vous conduit au divin, car le chemin vers le Divin passe par l'Ancêtre ! » Le peuple hébreu fut celui qui garda le plus longtemps, grâce à ses guides, l'énergie de résister à l'influence luciférienne. — Mais les hommes avaient entrepris la mission, non pas de tuer ce moi, mais de le cultiver. Les

anciens initiés ne purent rien contre ce « je » personnel, si ce n'est de montrer que le chemin vers la divinité primitive passait par les ancêtres.

Quand descendit sur Terre la grande impulsion du Christ, pour la première fois retentit nettement une parole toute différente. Et ce fut justement dans le peuple hébreu que cette parole put être comprise le plus clairement, parce que ce peuple avait conservé jusqu'à une époque avancée l'écho des anciens initiés atlantéens.

Le Christ métamorphosa les enseignements des anciens initiés en disant : « Il existe une possibilité pour que l'homme cultive sa propre personnalité, pour qu'il n'obéisse pas simplement aux liens physiques de la fraternité consanguine, mais que, regardant dans son « je », il y cherche le divin — et l'y trouve ! » C'est dans l'impulsion du Christ qu'agit la force qui permet, lorsqu'on s'unit à elle, de fonder un lien de fraternité spirituelle entre les hommes sans tuer l'individualité du « je ». La force du Christ est d'une autre nature que celle des milieux où il est descendu. Alors qu'on enseignait dans ces milieux : « Moi et le père Abraham ne formons qu'un, c'est ce qu'il faut savoir pour retrouver le chemin vers la divinité », le Christ dit : « Il existe un autre Père, par lequel le « je » peut passer pour trouver le divin ; car le « je », le Je suis, ne fait qu'un avec le divin. Il existe un Éternel que tu peux trouver en demeurant en toi-même. » Et le Christ parle de cette force qu'il a voulu communiquer aux hommes, lorsqu'il dit dans l'Évangile de Jean « Avant qu'Abraham fut, était le JE SUIS ! » (Jean, chap. 8, ver. 59). Et le JE SUIS n'est rien d'autre que le nom que le Christ se donne à lui-même. Si l'homme éveille en lui cette conscience qui lui permet de dire : « En moi vit quelque chose qui a existé bien avant qu'Abraham ne fût ; il n'est pas nécessaire de remonter à Abraham, je peux trouver en moi-même l'esprit divin du Père », c'est qu'il est alors capable de transformer ce que Lucifer a donné à notre « je », et qui est devenu un obstacle au progrès humain ; il peut le changer en bien. L'événement du Christ, c'est d'avoir transformé en un bien l'influence de Lucifer.

Supposons que seules les entités divines les plus hautes aient agi, celles qui avaient attaché l'amour seulement aux liens du sang, et qui indiquaient à l'homme de remonter à travers ses ascendants pour trouver accès à la divinité ; les hommes auraient été amenés à une communion humaine totalement inconsciente, car ils n'auraient jamais acquis cette conscience que donne la liberté et l'indépendance. Or c'est ce que Lucifer a déposé dans notre corps astral avant l'apparition du Christ. Tout homme a pu par là acquérir son indépendance à l'égard des autres. Mais les excès qui seraient nés fatalement de l'influence luciférienne ont été transformés en bien par le Christ. Lucifer a apporté aux hommes la liberté, l'autonomie ; le Christ a transformé cette liberté en amour. Le lien du Christ conduit les hommes à l'amour spirituel.

L'action des esprits lucifériens prend sous cet angle un jour nouveau. Devons-nous encore taxer de « négligence » ceux qui sont ainsi demeurés en arrière ? Non ; car ils sont restés en arrière pour remplir une mission spéciale au sein de l'évolution : celle d'empêcher que les hommes soient soudés les uns aux autres par les liens du sang, et par là ils ont préparé les voies au Christ. Sur l'ancienne Lune, ils ont renoncé au but qui leur avait été primitivement assigné, pour pouvoir servir d'occasion à un progrès sur la Terre. Ceci nous montre combien le mal apparent, l'erreur apparente, peut se changer en bien dans l'essence complexe de l'univers. Pour que le Christ puisse intervenir sur Terre à

l’époque voulue, il a fallu que certains esprits de l’ancienne Lune sacrifient leur mission lunaire, et préparent ainsi la venue du Christ. Ce retard de Lucifer peut aussi bien être considéré comme un sacrifice.

Nous nous approchons toujours de plus en plus de cette vérité que l’homme pourra graver dans son âme comme une morale élevée : « Si tu vois du mal en ce monde, ne te dis pas : voici quelque chose d’imparfait, de mauvais, mais demande-toi : comment puis-je acquérir la connaissance qui me montrera que ce mal, au point de vue supérieur de la sagesse universelle, peut être métamorphosé en un bien ? Comment arriver à me dire : si tu vois ici une imperfection, c’est que tu n’es pas encore assez avancé pour percevoir le parfait jusque dans cette imperfection ? » Là où l’homme voit le mal, qu’il regarde en sa propre âme et se demande : d’où vient qu’ici où je rencontre le mal, je ne sois pas assez avancé pour distinguer, dans ce mal, le bien ?

VI

Kassel, le 29 juin 1909

Nous avons vu que l'humanité était déjà sous la direction de guides pendant cette période de l'évolution que nous appelons la période atlantéenne, parce qu'elle s'est déroulée sur l'ancienne Atlantide ; et nous avons même vu combien la vie des hommes de ce temps différait de la nôtre, surtout en ce qui concerne la conscience personnelle. Cette conscience ne s'est développée que graduellement, et a succédé à une sorte de clairvoyance confuse. Nous savons également que pendant la période atlantéenne le corps humain était fait d'une substance beaucoup plus souple et plastique que celle d'aujourd'hui. La conscience clairvoyante nous apprend que l'homme, autrefois, ne percevait pas les objets extérieurs avec les contours précis que nous leur voyons aujourd'hui. L'Atlante percevait déjà les minéraux, les plantes, les animaux — mais il les voyait confusément. De même que par les soirs de brouillards, nous voyons les lumières de la rue comme entourés d'un halo multicolore, ainsi l'homme voyait autrefois autour des objets comme une auréole colorée, une « aura ». Ces auras indiquaient la présence des êtres spirituels qui vivent dans les choses. La vision de ces êtres spirituels était plus ou moins confuse suivant les différents moments de la journée ; elle était très nette surtout au moment où l'homme passait de l'état de veille à celui de sommeil.

Pour prendre un exemple qui nous fera sentir plus vivement ce qu'était la conscience d'un Atlante, nous dirons qu'il n'aurait pas vu une rose avec les contours nets et précis que nous lui voyons. Elle lui aurait paru confuse, brumeuse, entourée d'auréoles colorées. Pendant le jour, les objets étaient indistincts ; mais ils le devenaient encore plus, jusqu'à disparaître complètement, pendant les phases intermédiaires entre le sommeil et la veille. En revanche, l'homme aurait vu très nettement ce que nous appelons « l'esprit de la rose », « l'âme de la rose ». Et il en était de même pour tous les objets qui l'entouraient. — L'évolution se poursuivit, et les objets extérieurs devinrent de plus en plus nets, tandis que la vue des êtres spirituels qui leur correspondaient devenait de plus en plus confuse.

En revanche, l'homme cultivait sa conscience personnelle ; il apprenait à se connaître toujours mieux. Nous avons déjà vu à quel moment de l'évolution le sentiment du moi apparut. Le corps éthérique et le corps physique coïncidèrent dans leur forme vers le dernier tiers de l'époque atlantéenne. Il est évident que les guides de l'humanité enseignèrent alors aux hommes toute autre chose que de nos jours. On ne pouvait autrefois faire appel à la compréhension, au jugement des hommes. Les rapports réciproques reposaient alors sur des influences inconscientes qui passaient de l'un à l'autre. Il existait surtout une suggestion, une influence inconsciente qui n'exigeait que peu d'activité de la part de l'autre âme, et dont nous ne connaissons aujourd'hui que des vestiges mal connus et mal interprétés. Dès qu'une image, un sentiment, naissait dans l'âme d'un homme, et que sa volonté se tournait vers un autre, il exerçait sur cet autre une forte influence. Toutes les influences étaient puissantes, et la volonté de les recevoir très forte également. Il ne reste plus de tout cela que des traces aujourd'hui. Supposons qu'un homme d'autrefois ait passé près d'un autre en faisant certains mouvements. L'autre, qui

le regardait faire, se serait senti poussé à imiter tous ces mouvements. Il nous en est resté quelque chose : Si l'on regarde quelqu'un bâiller, on est pris de l'envie de bâiller aussi. Autrefois, les hommes étaient unis beaucoup plus étroitement.

C'est qu'ils vivaient dans une toute autre atmosphère que la nôtre. Aujourd'hui, l'air qui nous entoure ne contient beaucoup d'eau que lorsqu'il pleut. Autrefois, l'air était sans cesse empli d'une épaisse vapeur d'eau ; et pendant le début de la période atlantéenne, l'homme était fait d'une substance aussi molle que celle des animaux gélatineux qui vivent actuellement dans la mer et qu'on distingue à peine de l'eau qui les entoure. Peu à peu, l'homme prit de la densité.

Cependant, il est resté exposé à toutes sortes d'influences ; non seulement à celle des êtres spirituels supérieurs qui habitaient le Soleil, ou qui étaient répartis sur les différentes planètes de notre système solaire — mais aussi à celle des esprits lucifériens, qui s'exerçait sur son corps astral. Ceux qui devaient être les guides du peuple atlantéen devaient combattre dans leur corps astral ces influences lucifériennes. L'homme avait autrefois une conscience clairvoyante et spirituelle, et c'est pourquoi il percevait toutes les influences spirituelles qui se faisaient jour en lui. Un homme qui ignore la science spirituelle rirait aujourd'hui si on lui disait : « Ton corps astral est soumis à l'influence des esprits lucifériens ! » Mais il ne sait pas que cette influence est d'autant plus forte qu'il n'en a pas conscience.

« On ne voit pas le diable
Même quand il vous tient au col »

Cette parole du Faust de Gœthe est très profonde ; et bien des influences matérialistes ne se seraient pas exercées si les hommes avaient su qu'ils ne sont pas encore libérés de toute emprise luciférienne. Autrefois les maîtres et leurs élèves se surveillaient très strictement quant aux passions, désirs, instincts, qui poussaient l'homme vers le monde physique plus intensément que ne le voulait son évolution. Qui voulait devenir un maître devait avant tout cultiver une connaissance de soi qui discernât scrupuleusement tout ce qui pouvait venir de Lucifer. Il fallait savoir reconnaître dans son corps astral l'action des entités lucifériennes.

C'est ainsi qu'on les tenait à distance et qu'on pouvait voir les autres entités divines, celles qui avaient passé de la Terre sur le Soleil ou sur les autres planètes. Et, selon leur origine spirituelle, les hommes voyaient des êtres spirituels différents. Il y avait des âmes humaines qui venaient de Mars ; en combattant en elles-mêmes les influences lucifériennes, elles atteignaient à un degré plus élevé d'une clairvoyance plus pure, — et voyaient les entités spirituelles du royaume d'où elles venaient elles-mêmes, du royaume de Mars. Celles qui étaient venues de Saturne arrivaient à voir les entités saturniennes ; celles qui venaient de Jupiter ou de Vénus en voyaient les entités. Chacun voyait ce qui lui correspondait. Mais les âmes humaines les plus élevées, celles qui avaient résisté à la crise lunaire purent arriver progressivement à voir non seulement les êtres spirituels de Mars, Jupiter ou Vénus, mais ceux du Soleil lui-même. On comprend alors qu'il y ait eu sur l'ancienne Atlantide des institutions pour ceux qui étaient descendus de Mars et qui étaient aptes à étudier les mystères de Mars, d'autres pour ceux qui descendaient de

Vénus et qui étudiaient les mystères de Vénus. Si nous donnons à ces institutions, à ces lieux, un nom né plus tard, celui d'« oracle », nous dirons qu'il y eut sur l'Atlantide un « oracle de Mars » où l'on étudiait les mystères de Mars, etc. Le plus élevé des oracles était l'« oracle du Soleil », et le plus grand des initiés celui qui était à la tête des initiés solaires.

L'enseignement qui y était donné tenait compte de la nature impressionnable de l'homme et des influences s'exerçant sur lui. Essayons de nous le représenter ; et supposons qu'il y ait eu des maîtres spirituels ayant reçu l'initiation comme par une sorte de grâce. Comment leurs élèves pouvaient-ils arriver à l'initiation ?

Ceux qui étaient initiés exerçaient, déjà par leur seule apparition, par leur simple présence, une puissante influence sur leurs disciples. Dès qu'un initié paraissait, tous ceux qui devaient devenir ses disciples sentaient vibrer en leur âme leurs facultés latentes. Des influences entièrement étrangères à la conscience de veille passaient alors d'un homme à l'autre ; et l'enseignement n'avait pas besoin d'être donné comme aujourd'hui. Toute la vie du maître, toutes ses actions, agissaient grâce à la faculté d'imitation des hommes, et passaient inconsciemment aux élèves. C'est pourquoi il était très important que ceux qui, grâce à leur évolution précédente, étaient mûrs pour l'initiation, fussent conduits dans les lieux sacrés et vécussent avec le maître. Leur préparation — qui durait fort longtemps se faisait par la vue de tout ce que faisait ce maître et par les sentiments qu'il éveillait. Le moment venait alors où l'âme du maître et celle du disciple vivaient en si parfaite communion que tout ce que le maître savait, touchant les mystères supérieurs, passait dans l'âme du disciple. Qu'en advint-il après que le corps éthérique s'unit entièrement au corps physique ?

Ils coïncidaient déjà à la période atlantéenne, mais le lien qui les unissait n'était pas encore très fort ; et il suffisait d'un effort de volonté de la part du maître pour dégager à nouveau le corps éthérique du disciple. Certes cela ne se produisait plus dès que tout ce qui vivait dans le maître était transmis à l'élève ; mais le maître avait encore le pouvoir de dégager le corps éthérique, et de révéler à son disciple ce qu'il voyait lui-même.

C'est alors que se produisit la grande catastrophe qui balaya le continent atlantéen. Des tempêtes formidables dans l'air et sur l'eau, de profonds bouleversements sur Terre transformèrent peu à peu la Terre toute entière. L'Europe, l'Asie et l'Afrique, qui n'étaient encore Terre ferme que dans une petite proportion, émergèrent de l'eau, ainsi que l'Amérique. L'Atlantide disparut. Les hommes émigrèrent vers l'Ouest et vers l'Est, et formèrent les plus diverses colonies.

Après cette immense catastrophe, l'humanité avait progressé. Un nouveau changement s'était produit dans les rapports du corps éthérique et du corps physique qui furent dorénavant beaucoup plus étroitement attachés l'un à l'autre. Il ne fut plus possible au maître de dégager le corps éthérique de son disciple par un acte de sa volonté pour y imprimer ce qu'il voyait lui-même. Il fallut donc que l'initiation prît une autre forme, et voici comment on pourrait la décrire.

L'enseignement donné par l'influence directe de l'âme du maître sur le disciple fit graduellement place à un mode d'enseignement qui se rapprocha de celui que nous connaissons. A l'époque atlantéenne il y avait eu des oracles ; ce furent maintenant des sortes d'Écoles que les maîtres de l'humanité fondèrent pour y redonner les échos des

antiques oracles atlantéens ; l'apparition des Mystères, des lieux d'initiation, se fait aux temps post-atlantéens. Autrefois, les élèves les mieux préparés avaient été reçus dans les oracles : désormais c'est dans les mystères qu'on les accueillit. Ils durent y être préparés par une instruction sévère, précisément pour cette raison qu'on n'allait plus agir sur eux comme précédemment. Nous trouvons dans toutes les civilisations et pendant de longues périodes ces sortes de mystères. Que l'on remonte vers la première civilisation post-atlantéenne, celle de l'Inde antique, ou bien vers la civilisation zoroastrienne, ou encore celle de l'Égypte, de la Chaldée, on voit partout que les disciples sont admis dans les mystères qui forment comme un intermédiaire entre l'église et l'école. C'est là qu'ils reçoivent une discipline sévère qui leur enseigne à penser, à sentir non seulement ce qui vient du monde sensible, mais ce qui se passe aussi dans le monde spirituel, invisible. Ce qu'on y enseigne, nous pouvons le décrire d'un mot aujourd'hui, c'est en grande partie ce qui est redonné par l'anthroposophie ; tel est l'objet des études de ces mystères. On s'y adapte aux mœurs de l'époque et tout est réglé d'une façon rigoureuse ; non pas comme aujourd'hui, où la vie cachée des mondes supérieurs est révélée d'une manière relativement assez rapide et assez ouverte à des êtres qui sont déjà mûrs pour la comprendre. En ces temps, l'enseignement était très méthodique. Les connaissances du premier degré étaient seules données tout d'abord, et tout le reste soigneusement caché. Quand le disciple s'était assimilé ces premières notions, alors seulement on lui communiquait des enseignements d'un degré supérieur. Par cette préparation les idées qu'il acquérait, les conceptions, les sentiments qui se rapportaient au monde spirituel étaient déposés jusque dans son corps astral. Cela lui permettait de résister dans une certaine mesure aux influences de Lucifer. Car toutes les notions de la science spirituelle qui sont enseignées se rapportent aux mondes supérieurs et non à celui pour lequel Lucifer voudrait susciter un intérêt chez l'homme, non au monde sensible.

Après avoir reçu cette formation, le disciple allait être conduit à découvrir le monde supérieur. Il fallait pour cela qu'il pût refléter jusque dans son corps éthérique tout ce qu'il avait élaboré dans son corps astral. Car on ne parvient à une vision du monde spirituel que si tout ce qui a été déposé par l'étude dans le corps astral commence à vivre en soi si fortement que non seulement celui-ci mais aussi le corps éthérique, plus dense, en reçoit l'effet. Quand le disciple devait s'élever de l'étude à la contemplation, ce qu'on lui avait enseigné devait aboutir à un résultat. C'est pourquoi, dans les antiques époques de l'Inde, de la Perse, de l'Égypte et de la Grèce, une sorte d'acte final clôturait la période d'instruction, et consistait en ceci :

Le disciple passait par une dernière préparation, non pas d'étude, mais de méditation, et par certains exercices destinés à développer la fermeté intérieure, le calme intérieur, l'objectivité intérieure. On le préparait à ce que son corps astral fût parfaitement familiarisé avec les mondes spirituels ; et, couronnement suprême, au moment approprié il était plongé trois jours et demi dans un état comparable à la mort. Tandis qu'aux temps atlantéens, le corps éthérique était encore très aisément séparable du corps physique, il fallait maintenant pour cela que l'homme fût plongé dans le sommeil. Il était mis alors soit dans une sorte de tombeau, soit sur une croix où on l'attachait avec des cordes, soit encore en un autre lieu. Et celui qu'on appelle l'éveilleur ou le hiérophante avait le pouvoir d'agir sur le corps astral et particulièrement sur le corps éthérique qu'on séparait

du physique pendant ces trois jours. Cet état différait de celui du sommeil. Dans le sommeil, le corps astral et le « je » quittent le corps physique et éthérique, tandis qu'ici, dans cet acte final de l'initiation, le corps physique demeure seul et le corps éthérique s'en détache, (du moins en grande partie, dans le haut du corps, le bas du corps physique restant attaché à l'éthérique). Ce sommeil ressemblait à la mort. Tout ce que l'homme avait appris auparavant par la méditation et d'autres exercices s'imprimait alors dans le corps éthérique tandis qu'il était en cet état. Pendant ces trois jours et demi, l'homme parcourait réellement les mondes spirituels où se trouvent les hautes entités. Au bout de ce temps le hiérophante avait le pouvoir de le réveiller ; et le disciple rapportait en lui le souvenir du monde spirituel. Désormais son regard plongeait dans ce monde, et il pouvait annoncer aux autres hommes les faits qu'il y avait vus, lorsque ceux-là n'avaient pas la maturité nécessaire pour les voir eux-mêmes.

Ainsi, dans ces temps pré-chrétiens, les anciens maîtres furent initiés aux profondeurs des mystères sous la conduite du hiérophante, et ils furent les témoins vivants d'une existence spirituelle derrière le monde physique, d'un monde spirituel dont l'homme fait partie par ce qu'il y a de plus haut en lui, et dans lequel il doit pouvoir entrer.

Mais l'évolution se poursuivait. Ce que je vous ai décrit eut le plus d'intensité immédiatement après la catastrophe atlantéenne. Cependant le lien se soudait entre corps éthérique et corps physique, et ce procédé d'initiation devenait de plus en plus périlleux.

Les hommes s'habituaient toujours davantage à une conscience physique des choses. C'est d'ailleurs le sens de l'évolution humaine que les hommes se familiarisent avec ce monde physique et l'aiment. Le grand progrès de l'humanité consiste en ce qu'ils ont vraiment pu développer cet amour pour le corps physique.

Aux premiers temps post-atlantéens les hommes eurent encore un souvenir très vif du monde spirituel. Ils pouvaient même plonger leur regard dans les mondes spirituels de leurs ancêtres. Ils possédaient encore leur conscience instinctive, crépusculaire, et savaient où se trouve la vérité, où est la patrie d'origine. Ce qui nous entoure pendant la veille, pensaient-ils, c'est un voile qui enveloppe la réalité et nous cache le monde spirituel ; c'est Maya, l'illusion ! Il avait fallu du temps pour s'habituer à ce que les yeux pouvaient voir maintenant. On ne comprenait pas facilement qu'il ait fallu pour cela perdre la conscience de l'antique demeure des esprits. C'est pourquoi ce temps fut celui où l'on put le plus aisément reconduire l'homme vers l'esprit dont il avait gardé un goût très vif. Les choses ne purent naturellement rester ainsi, car c'est la mission de la Terre que les hommes apprennent à aimer cette Terre, à conquérir le plan physique. Si vous pouviez contempler l'époque de l'Inde antique, vous y verriez que la vie de l'esprit avait un niveau spirituel élevé. Ce que les maîtres enseignaient alors ne peut être rendu à la compréhension moderne que par une étude de la Science spirituelle. Sinon, l'enseignement des grands Rîshis semble privé de sens, pure folie.

La vision spirituelle était considérable, mais par contre on ignorait encore le maniement des plus simples outils ; on vivait de la façon la plus primitive. Il n'existait pas encore de science, car dans le plan physique on ne voyait encore que « Maya », l'illusion, et l'on n'attribuait de réalité qu'au grand Être solaire ou à des entités de même nature.

Mais on ne pouvait en rester là. Parmi ces hommes post-atlantéens, quelques-uns apparurent qui nourrirent la volonté de conquérir le domaine terrestre. C'est à l'époque de

Zoroastre que cette conquête commence, et la transition de l'Inde antique à la Perse préhistorique est de grande importance. Pour Zoroastre, le monde extérieur n'est plus seulement Maya. La nature physique qui nous entoure a sa valeur, même si on voit derrière elle l'esprit.

Tandis que, pour l'Hindou, la fleur même était Maya, et que la réalité, l'esprit, était derrière cette fleur, Zoroastre aurait dit : Cette fleur est estimable en elle-même, car elle est un fragment de l'esprit universel ; la matière naît de l'esprit. Nous avons déjà remarqué que pour Zoroastre, le Soleil physique était le lieu d'activités d'entités spirituelles. Par contre, l'initiation était devenue d'un accès plus difficile, et une discipline plus sévère devait s'imposer à ceux qui ne voulaient pas seulement croire à l'existence d'un homme spirituel, mais qui désiraient plonger leurs regards dans la grande aura solaire. — Toutes les conditions de vie se transformèrent ainsi peu à peu et à l'époque suivante, celle de la civilisation égypto-chaldéenne, l'homme conquit plus profondément encore le monde physique. C'est le temps où il ne possède plus seulement la connaissance de la sagesse spirituelle, résidant derrière la matière, mais où il contemple la marche des astres et s'attache à reconnaître dans leurs positions et leurs mouvements visibles une écriture tracée par des dieux. Les rapports des objets sensibles entre eux lui révèlent aussi cette écriture divine. En Égypte apparaît une géométrie qui va être appliquée aux choses extérieures. Ainsi l'homme fait la conquête du monde qui l'entoure. Le Grec fait un pas de plus dans cette voie, et une alliance se noue entre ce que l'âme ressent et la matière extérieure. La statue d'une Pallas Athéna ou d'un Zeus reflète des expériences qui d'abord ont vécu dans l'âme humaine, et de là se sont imprimées dans la matière. Mais à mesure que l'homme acquiert une puissance plus grande dans le monde sensible qu'il se met à aimer toujours davantage, c'est le monde spirituel et le temps qui s'écoule entre la mort et une nouvelle naissance qui lui deviennent étrangers. Quand l'âme d'un ancien Hindou se détachait du corps pour entrer dans le monde spirituel et y demeurer jusqu'à la vie suivante, l'activité de l'esprit était encore très grande. Car, pendant toute sa vie sur Terre, cette âme s'était cultivée spirituellement et toutes ses sensations s'étaient enflammées des récits qu'elle avait entendus sur les mondes spirituels, même si elle n'avait pas subi d'initiation. A la mort, tout lui devenait lumineux et clair. Mais à mesure que les hommes s'éprirent du monde physique, apprirent à vivre heureux sur Terre, c'est la vie qui s'écoule après la mort qui s'obscurcit pour eux. Et à l'époque égyptienne on peut affirmer que l'âme qui se détachait du corps pour entrer dans le monde spirituel se trouvait déjà enveloppée d'obscurité et de ténèbres, s'y sentait seule et séparée des autres âmes ; un sentiment de froid s'emparait d'elle devant cet isolement. Quant aux Grecs qui avaient su introduire dans la civilisation une si grande beauté de formes, ils ressentaient plus intensément encore ce froid et ces ténèbres de l'âme entre la mort et une nouvelle naissance. Ce n'est pas une légende, mais une vérité profonde, cette parole prêtée à un Grec qu'on interrogeait sur le séjour dans le monde souterrain : « Mieux vaut, disait-il, être un mendiant sur Terre qu'un roi dans le royaume des ombres ! »

Ainsi l'homme devenait peu à peu étranger au monde spirituel. Les initiés se firent de plus en plus rares, car il était de plus en plus dangereux de passer par l'initiation, de demeurer trois jours et demi dans un état semblable à la mort et de tenter de détacher le corps éthérique sans pourtant que la mort s'ensuivît.

C'est alors qu'une impulsion nouvelle fut donnée à toute la vie humaine par l'événement du Christ, ce haut esprit solaire qui descendait peu à peu vers la Terre. Nous avons vu qu'au temps de Zoroastre, on pouvait le trouver dans l'aura du Soleil, « Ahura Mazdâ » ; Moïse avait déjà pu le contempler dans le Buisson ardent et le feu du Sinaï. Il descendait peu à peu vers cette sphère terrestre qu'il allait transformer. Il fallait que les hommes apprissent à connaître cet Esprit sur la Terre.

Toute ancienne forme d'initiation comporta donc un dégagement du corps éthérique hors du corps physique, et jusque dans les initiations post-atlantéennes ce sommeil semblable à la mort, c'est-à-dire cette inconscience physique, fut une condition nécessaire. Par là l'homme entrait sous la domination d'un autre « je », celui de son initiateur, de son maître. Il quittait entièrement son corps physique et son « je » propre n'avait plus aucune action sur ce corps physique. Or, le but essentiel de l'impulsion christique, c'est justement que le « je » de l'homme accomplisse une évolution qui repose entièrement sur les forces individuelles et qui ne le contraigne pas à passer par un état inférieur à celui du « je », pour pouvoir entrer dans les mondes spirituels. Il fut pour cela nécessaire qu'un Être se sacrifiât, pour recevoir dans un corps humain l'esprit du Christ. A travers d'innombrables incarnations, un initié se prépara, afin d'être à la hauteur de cette tâche, et pouvoir à un moment donné dégager de lui son « je » personnel pour recevoir à la place l'esprit du Christ. Voilà ce que décrit dans l'Évangile de Jean la scène du baptême dans le Jourdain.

Ce baptême est célébré par le précurseur du Christ Jésus, Jean-Baptiste, et donné à ceux qu'il a prédisposés à recevoir le Christ sous cette forme. Si nous réfléchissons que Jean-Baptiste baptisait pour préparer la descente du Christ, nous comprenons ce que dit l'Évangile de Jean sur ce baptême. Songez à ce qu'est le baptême de nos jours. Ce n'est qu'une imitation du symbole primitif et sous cette forme, il ne vous donne pas la clé de l'énigme. Le baptême ne consistait pas alors à asperger d'eau le néophyte, mais celui-ci était plongé complètement sous l'eau où il devait rester un temps plus ou moins long. Pour comprendre ce que cela signifie, il faut se rappeler la composition mystérieuse de l'être humain.

Rappelez-vous qu'il se compose d'un corps physique, d'un corps éthérique, d'un corps astral et d'un moi, qui sont, à l'état de veille, fortement liés les uns aux autres, mais séparés deux à deux pendant le sommeil. A la mort, le corps physique demeure seul ; le corps éthérique s'est détaché de lui et reste un temps assez court uni au corps astral et au moi. C'est à ce moment que se produit une expérience intérieure très caractéristique : la vie passée défile toute entière comme en un grand tableau ; les événements de la vie s'étendent comme un panorama autour de l'homme. Le corps éthérique est totalement le porteur de la mémoire, pendant la vie sur Terre ; sans le corps physique, l'homme pourrait voir sans cesse ce panorama qu'offre le corps éthérique. Quand l'homme est privé du corps physique par la mort, toute cette vision rétrospective afflue dans sa conscience ; elle peut aussi survenir dans les cas de danger de mort, de grande frayeur, de choc. C'est ce qu'on sait par les récits de ceux qui ont failli se noyer ou tomber dans un précipice, et qui ont revécu en un grand tableau toute leur vie passée. Ce que le danger peut ainsi faire ressentir à l'homme, lorsqu'il est par exemple sur le point de se noyer, c'est ce qu'éprouvaient les disciples de Jean-Baptiste. Le baptême consistait en ce que chacun

d'eux demeurât sous l'eau assez de temps pour qu'il revécût sa vie, et ce qu'il revivait ainsi était un tableau spirituel. Et dans cet état anormal, ce que son esprit avait ressenti le mettait en communication avec tout le monde spirituel. Après avoir reçu ce baptême de Jean-Baptiste, on savait qu'il existe un monde spirituel, et on pouvait se dire : en vérité, ce qui vit en moi peut aussi exister sans mon corps. On tirait de ce baptême la conviction qu'un monde existe auquel on appartient par l'esprit.

Jusque-là, les hommes avaient ressenti un penchant toujours plus fort vers le monde physique, une tendance toujours plus grande à croire que cette réalité physique était la seule réalité. Mais ceux qui venaient vers le Baptiste avaient compris que leur vie était de nature spirituelle, et qu'ils étaient autre chose que ce que le corps physique faisait d'eux. C'est pourquoi les disciples de Jean-Baptiste, en l'entendant dire : Changez votre façon d'être... se transformaient dans leur esprit lorsqu'ils avaient vraiment tiré du baptême tout son enseignement. Ils avaient appris qu'en eux vivait quelque chose de spirituel, que leur moi fait partie du monde spirituel. Et cette conviction, ils l'avaient acquise dans le corps physique. Point de procédé spécial comme dans l'initiation, mais cette conviction reçue dans le corps physique et suivant l'enseignement qui, depuis Moïse, avait été déposé dans les âmes. Toute cette expérience prenait au baptême de Jean un sens nouveau, et le disciple n'avait pas seulement conscience après le baptême de s'être uni au monde spirituel, mais il comprenait aussi quel était le monde spirituel qui descendait sur la Terre. Il comprenait que ce qui s'était révélé à Moïse, le « ejeh asher ejeh » dans le Buisson ardent et dans le feu du Sinaï, était ce qui parcourt la Terre et s'exprime par le nom de Iahvé ou Jéhovah, ou encore « Je suis le JE SUIS ». Car ainsi s'exprime vraiment le monde spirituel.

Ainsi, par le baptême de Jean, non seulement le disciple savait qu'il était uni au monde spirituel, mais il savait aussi : « Dans ce monde spirituel vit le JE SUIS dont mon esprit est né. » C'est ainsi que par le baptême Jean préparait ses disciples. Et tel est le sentiment qu'il avait éveillé en eux. Ils ne pouvaient naturellement être qu'un petit groupe, car le plus grand nombre était encore incapable de vivre cette expérience dans le baptême. Mais quelques-uns reconnaissaient que l'esprit qui allait plus tard être appelé le Christ s'approchait de la Terre.

Essayez maintenant de comparer ce que nous venons de dire avec la conférence d'hier. L'action ancienne des êtres spirituels avait porté sur un amour qui ne reposait que sur les liens du sang. Mais les esprits lucifériens avaient permis à chacun de trouver sa propre individualité. Lucifer avait collaboré avec les êtres spirituels les plus hauts, et peu à peu les liens du sang s'étaient relâchés. C'est ce que vous pouvez suivre par vous-même dans l'histoire. (Voyez quel mélange de peuples compose le vaste empire romain). Si tout cela avait été possible, c'est que les liens du sang s'étaient relâchés, c'est que la personnalité s'affermissait ; mais en revanche les hommes avaient perdu leur attache avec le monde spirituel et s'étaient épris de la Terre, du plan physique. Dans la mesure où la conscience de soi s'était accrue sous l'action de Lucifer, l'homme s'était attaché au plan physique, et la vie qui s'écoulait pour lui entre la mort et une nouvelle naissance s'était éteinte à ses yeux. L'action de Jean-Baptiste avait déjà introduit un événement essentiel ; elle avait permis que l'homme conservât son individualité et retrouvât pendant le temps de l'immersion du baptême cette même origine spirituelle qu'il avait autrefois appelée « les

dieux » lorsqu'il vivait encore dans ces vapeurs d'eau qui remplissaient l'atmosphère. Ce souvenir d'avoir vécu dans les mondes divins se ranimait alors, et bien que l'homme eût acquis un moi, il s'était préparé à créer des liens avec les autres hommes, mais cette fois les liens d'un amour spiritualisé.

Voici encore comment se caractérise sous un autre aspect l'événement du Christ :

Le Christ représente cette force spirituelle de l'amour descendant sur notre Terre, force qui n'est encore aujourd'hui qu'au début de son activité. A la lumière des Évangiles de Jean et de Luc, suivons cette pensée que l'essence même de l'impulsion christique, c'est l'amour spirituel, l'amour par lequel les différents « je » autrefois séparés se rapprocheront de plus en plus, mais par le dedans de l'âme. Les hommes n'ont encore pu que pressentir ce que le Christ est devenu pour le monde ; car cet idéal n'est encore que bien faiblement réalisé. La force de séparation qui est le résultat des actions lucifériennes existe toujours, et le principe du Christ ne s'est encore exercé que depuis fort peu de temps. Bien qu'on cherche actuellement à réaliser l'harmonie et l'accord des âmes dans certains domaines extérieurs de la vie, les hommes ne se doutent, pas encore de ce que cette harmonie pourrait être pour les choses les plus intimes et les plus importantes de la vie (s'ils le pressentent, c'est tout au plus par une idée abstraite qui, dans ce domaine, est bien ce qui a le moins de valeur). En vérité, le christianisme n'en est qu'à son début ; de plus en plus, il pénétrera dans les âmes, et il ennoblira le « je ». Les peuples encore jeunes s'en aperçoivent. Ils voient que, pour aller de l'avant, il leur faut s'unir à la force du Christ, s'en pénétrer. Un penseur moderne, exécuteur testamentaire du grand philosophe Soloviev, a dit : « C'est le christianisme qui doit faire de nous un peuple uni ; ou alors nous perdrons notre « je » et avec lui la possibilité de jamais devenir un peuple ! » C'est là une grande parole chrétienne, qui semble être née d'une pensée forte. Mais elle nous fait sentir combien il est nécessaire que le christianisme pénètre jusqu'au fond de notre âme. Prenez un exemple qui permette de comprendre combien l'âme des plus grandes et des plus nobles personnalités est encore loin de tout ce que donnera le christianisme quand il aura vivifié les pensées et les sentiments les plus profonds de l'homme. Pensez à Tolstoï, à toute l'activité qu'il a dépensée dans la dernière période de sa vie pour essayer de découvrir le sens véritable du christianisme. Un penseur de sa taille peut inspirer une immense admiration — surtout en occident, où l'on remplirait toute une bibliothèque de subtilités philosophiques sur un sujet comme celui que Tolstoï a magistralement traité dans son livre « Sur la Vie ». Il y a dans l'œuvre de Tolstoï des pages qui renferment, décrites d'une façon un peu primitive, certaines grandes vérités théosophiques, auxquelles le philosophe occidental accède difficilement. On pourrait dire qu'on sent vibrer en Tolstoï l'impulsion christique. Etudiez son œuvre à fond, et vous verrez qu'elle en est toute remplie. Prenez maintenant son grand contemporain Soloviev : il nous intéresse déjà parce qu'il a su, en partant d'une large conception philosophique, atteindre jusqu'au bord de la vision réelle des choses, au point d'embrasser du regard comme en une perspective prophétique, toute une époque. Les images qu'il en voit sont déformées, parce que son point de départ n'est pas le bon ; cependant il arrive jusqu'à voir l'avenir, et c'est ainsi qu'il nous donne des visions prophétiques du XXe siècle, où nous trouvons beaucoup de grandeur et de noblesse, notamment en ce qui concerne le christianisme. Mais il considère Tolstoï comme un ennemi du christianisme, comme l'Antéchrist ! Il est donc possible que

deux hommes, profondément convaincus de donner le meilleur d'eux-mêmes, ce qu'il y a de plus profond dans leur âme, restent face à face sans se comprendre, de sorte que l'un est l'« anti » de l'autre ! L'amour qui unira les hommes sera toute autre chose que ce que nous voyons s'exprimer aujourd'hui même chez les plus nobles esprits, lorsque l'harmonie extérieure et l'amour auront pénétré la vie, et que l'impulsion christique aura vivifié jusqu'au plus profond de nous-mêmes.

Cette impulsion commence seulement à se faire sentir, mais elle sera comprise de mieux en mieux. Que faut-il donc à tous ceux de nos contemporains qui appellent le christianisme, proclament sa nécessité, mais qui pourtant ne peuvent l'atteindre ? Il leur faut l'anthroposophie, la science spirituelle, la voie actuelle qui conduit vers le Christ ! Car Il est si grand, que chaque époque devra trouver des chemins nouveaux pour arriver jusqu'à Lui. On a connu autrefois des méthodes que remplace aujourd'hui l'anthroposophie. Et l'anthroposophie restera longtemps encore la méthode qui permet de comprendre le Christ, car elle vivifie et stimule les facultés humaines. L'homme s'élèvera de plus en plus dans sa compréhension du Christ. La conception anthroposophique n'est pas éternelle, nous le savons bien. Car les grandes vérités que nous exprimons sous des formes périssables devront toujours trouver des formes de plus en plus vastes.

VII

Kassel, le 30 juin 1909

Nous avons pu voir hier ce que signifiait le baptême du précurseur du Christ Jésus, le baptême de Jean. Et nous pourrons comprendre facilement aujourd'hui la différence qui sépare ce qu'on peut appeler le « baptême par le Christ » du baptême par Jean ; nous verrons alors plus clairement comment s'est exercée l'influence du Christ dans le monde.

Après avoir reçu le baptême de Jean, l'homme se trouvait dans un état anormal par rapport à l'état de conscience ordinaire pendant la veille. Nous avons vu, par exemple, que l'ancienne initiation reposait sur une séparation partielle du corps éthérique et du corps physique, étroitement unis par ailleurs, ce qui permettait à la vie du corps astral de s'imprimer dans le corps éthérique.

Le baptême de Jean provoquait également un état anormal. On plongeait le néophyte dans l'eau ; ce qui avait pour résultat de séparer le corps éthérique du corps physique, de le mener à une vision de sa vie, et à la conscience du lien de cette vie individuelle avec le monde divin des esprits. Celui qui sortait de l'eau en ayant réussi cette expérience savait désormais qu'un élément spirituel habitait en lui et il se trouvait étroitement lié à l'esprit caché derrière toute chose. Il savait en outre que l'esprit qui se révélait ainsi en lui était le même que Moïse avait vu dans le Buisson ardent et dans l'éclair du Sinaï, Iahvé, le « Je suis le JE SUIS ». « eiéh asher eiéh ». — Quelle différence y avait-il entre cette conscience et celle d'un ancien initié ? Quand ce dernier se trouvait dans l'état anormal que nous avons décrit, il percevait les êtres divins qui étaient liés à la Terre avant que ne s'unît à elle celui que Zoroastre avait appelé Ahura Mazdâ, et Moïse, Iahvé. Le monde spirituel, dont l'homme était né, où il se trouvait encore à l'époque atlantéenne, objet de désir et de nostalgie pour les anciens Hindous, ce monde avait été perçu autrefois par la sagesse antique. Mais le Dieu qui s'était tenu pendant longtemps éloigné de la Terre, pour n'en agir sur elle qu'avec plus de force lorsqu'après avoir exercé son action du dehors il s'approchait lentement d'elle, jusqu'au point que Moïse ait pu le reconnaître, ce Dieu, l'ancien initié ne le connaissait pas encore. Seuls, ces hommes qui furent initiés au sens de l'Ancien Testament perçurent quelque chose de l'unité des forces divines. Supposons qu'un initié ait passé par l'ancienne école occulte des Hébreux, qu'il ait reçu l'initiation sur le mont Sinaï au temps de l'antique civilisation hébraïque. Il aurait été alors conduit à la connaissance du monde divin originel, celui dont l'humanité est issue. Porteur de cette sagesse antique, du don de contempler le monde divin, il aurait pénétré dans la science occulte des Hébreux. Il aurait pu se dire alors : Tout ce que je savais auparavant concernait les dieux qui se sont unis à la Terre avant que la divinité Iahvé-Christ ne s'y unît à son tour. Mais à présent, je sais que l'esprit essentiel, le chef de ces divinités, est celui qui, peu à peu, descend vers la Terre.

Par là, cet initié apprenait à identifier le monde spirituel qu'il avait connu avec le monde spirituel où régnait le Christ.

Celui que Jean-Baptiste plongeait dans les eaux du Jourdain n'avait pas besoin d'être un initié ; il prenait conscience du lien qui unissait son individualité au grand Esprit, au Père de l'univers. Il est vrai que de rares individus obtenaient ce résultat ; le grand nombre acceptait ce baptême comme un symbole, un moyen de se mettre sous l'influence des enseignements du Baptiste et d'acquérir par la foi en sa parole la conviction que le Dieu Iahvé existait réellement. Mais parmi ceux qui se firent ainsi baptiser, il y en eut qui s'étaient déjà préparés, au cours d'incarnations précédentes, à acquérir des connaissances par leur propre observation. Toutefois, l'état dans lequel le baptême de Jean plongeait un homme était un état anormal. — Jean baptisait avec l'eau, et le corps éthérique se séparait quelques instants du corps physique. Mais Jean se disait le précurseur de « Celui qui baptise dans le feu et dans l'esprit ». Le baptême dans le feu et dans l'esprit est descendu sur Terre grâce au Christ. Quelle est donc la différence entre le baptême de Jean-Baptiste et le baptême de feu et d'esprit que donne le Christ ? — On ne peut comprendre cette différence que si l'on en saisit les causes premières. En ce qui concerne la compréhension du Christ nous ne sommes vraiment encore qu'à un début. Cette compréhension ne cesse de grandir, mais à notre époque, on ne peut encore s'en faire qu'une idée toute primitive. Ayez donc la patience d'acquérir avec moi par l'ABC cette compréhension du Christ.

Il faut d'abord bien remarquer que derrière tout événement physique se trouve un phénomène spirituel, même derrière des événements physiques tels que les actions humaines. L'homme moderne a peine à le croire. Il devra s'y faire peu à peu, et c'est alors seulement qu'il arrivera à la pleine compréhension du Christ. Ceux-là mêmes qui, à notre époque actuelle, admettent l'existence de l'esprit, ne croient pas vraiment que derrière tous les événements physiques se trouve un plan spirituel. Même lorsqu'ils sont idéalistes, leur inconscient pour ainsi dire se refuse à y croire. Il y a par exemple un Américain qui collectionne soigneusement tous les faits susceptibles de prouver que, dans des états anormaux, l'homme s'élève dans un monde spirituel ; et il espère ainsi donner une explication à un grand nombre de phénomènes. Cet homme — William James — poursuit son œuvre très consciencieusement ; mais le meilleur des hommes ne peut rien contre la force des idées ambiantes. On ne voudrait pas être matérialiste, mais on l'est quand même. La philosophie de William James a eu une influence sur quelques savants en Europe, et c'est pour cette raison que nous voudrions illustrer par quelques exemples ce que nous venons de dire. William James déclare entre autres choses : L'homme ne pleure pas parce qu'il est triste, mais il est triste parce qu'il pleure. Jusqu'à présent, on avait toujours cru qu'il fallait d'abord que quelque chose se passât dans l'esprit et dans l'âme, pour se répercuter ensuite dans le corps, s'imprimer dans la nature physique. Si les larmes coulent, c'est qu'il s'est passé dans l'âme quelque chose qui les a provoquées. Même à notre époque où toute chose spirituelle est pour ainsi dire ensevelie sous le voile de la matérialité, pour y être retrouvée par un autre chemin spirituel, nous ressentons encore en nous des phénomènes qui nous viennent des temps reculés où l'esprit avait conservé toute sa puissance, et qui démontrent suffisamment de quelle façon agit l'esprit. Citons-en aujourd'hui deux exemples : le sentiment de la honte, et celui de l'effroi, de la peur. Remarquons d'abord qu'il serait facile d'énumérer toutes les hypothèses que l'on fait pour expliquer ces deux sentiments. Nous les connaissons, mais les laissons intentionnellement de côté. — Quand l'homme a honte, il ressent intérieurement le besoin de

cacher à son entourage ce qui se passe en son âme. Et quel en est l'effet physique ? C'est celui du sang qui monte à la face, et y produit la rougeur. Ainsi donc, sous l'impulsion d'un mouvement de l'âme tel que le sentiment de la honte, quelque chose change dans la circulation du sang. Le sang est poussé vers la périphérie, et sa circulation qui est un phénomène physique — se trouve modifiée par un phénomène spirituel. — Quand l'homme a peur, c'est qu'il cherche à se garer de quelque chose qu'il considère comme une menace : il devient pâle, le sang se retire de la périphérie vers le centre. Ici encore, un phénomène extérieur a été produit par un mouvement de l'âme. Rappelez-vous que le sang est l'expression du « je ». Quelle est l'impulsion d'un homme qui voit un danger s'approcher de lui ? — Il va rassembler ses forces, les concentrer. Or, le « je » qui veut se ramasser sur lui-même, attire également le sang au centre de l'être. Voilà des exemples d'actions physiques provoquées par des mouvements de l'esprit et de l'âme. L'action est la même pour les larmes qui sont le résultat d'un état d'âme. Ce ne sont pas de mystérieuses influences physiques qui tirent les larmes des yeux et qui, ensuite, rendent l'homme triste parce qu'il sent couler les larmes ! La conception matérialiste renverse les choses les plus simples. Les maux humains, et leurs rapports avec ce qui se passe dans l'âme sont conçus à notre époque sous une forme qui a été complètement retournée par la mentalité matérialiste. Mais, pour le moment, ce dont il s'agit uniquement, c'est de comprendre qu'un phénomène physique est bien le résultat de ce qui se passe dans l'âme, même là où il semble qu'il n'en soit pas ainsi ; s'il semble tout d'abord qu'un fait physique s'explique par lui-même, il faut ensuite arriver peu à peu à se rendre compte qu'il nous manquait encore d'en connaître la véritable cause, la cause spirituelle.

De nos jours, on n'est guère porté à reconnaître immédiatement l'esprit là où il est. Le savant étudie comment l'homme évolue depuis l'embryon jusqu'à l'état adulte. Et parce que ses observations reposent sur les moyens que la science lui offre, il croit que l'homme ne commence qu'avec le premier germe de la forme physique. Il ne croit pas qu'il y ait une cause spirituelle derrière ce germe physique, et que cette cause spirituelle s'unissant au physique élabore tout ce qui provient d'une incarnation antérieure. Certes, on peut très bien objecter que tout cela est une théorie intéressante, mais purement gratuite, puisque l'homme ne peut pas percevoir le spirituel derrière le physique. Ou bien encore on peut penser qu'il n'est pas intéressant d'acquérir cette connaissance du spirituel ; car qu'est-ce que cela peut bien changer au cours de l'univers, qu'on l'admette ou non ? Mais on se trompe lourdement en croyant que les résultats de cette connaissance n'intéressent pas la vie pratique.

Prenons comme exemple un homme qui nie absolument l'existence de l'esprit et de l'âme et qui ne comprend pas non plus qu'une action spirituelle puisse s'exprimer physiquement dans un cas comme celui, disons, d'une hypertrophie du foie. Sous l'impulsion de la science spirituelle, un autre homme accepte l'idée de cette pénétration du spirituel dans la matière, qui n'est tout d'abord pour lui qu'un pressentiment, puis une croyance, et qui devient enfin une connaissance, une observation suprasensible de l'esprit. Voici donc deux hommes dont l'un nie l'esprit et se contente d'observer avec ses sens, et dont l'autre possède ce qu'on peut appeler « la volonté de connaître l'esprit. » Celui qui refuse la connaissance spirituelle devient de plus en plus faible ; par le fait qu'il ne nourrit pas assez son esprit — seule la connaissance spirituelle en serait la nourriture — il le

laisse affamé, desséché. Cet esprit s'affaiblit ; il cède sous la pression de tout ce qui, dans l'organisme, n'a pas d'impulsion spirituelle, de principe d'organisation. Les forces de son corps physique et de son corps éthérique échappent de plus en plus à son contrôle. Quant à celui qui nourrit son esprit et le fortifie, il prend par là peu à peu le contrôle de tout ce qui se passe dans ses corps physique et éthérique. Et c'est là un point très important pour lequel nous pourrions immédiatement citer un exemple qui joue à notre époque un grand rôle.

Nous savons que l'homme qui vient au monde a une double origine. Il a reçu son corps physique de ses parents, avec certaines dispositions bonnes et mauvaises inscrites dans la lignée du sang. Mais à ces dispositions se joint ce que l'enfant apporte de ses incarnations précédentes. Vous savez qu'on a tendance, aujourd'hui pour expliquer les maladies, à évoquer ces dispositions héréditaires. On abuse même de cette expression, cependant justifiée jusqu'à un certain point. Dès qu'un homme manifeste un trait qu'ont possédé ses ancêtres, on évoque l'hérédité. Et, parce qu'on ignore l'apport de forces spirituelles venant des vies antérieures, on croit que ces dispositions héréditaires exercent une influence irrésistible. Si l'on savait quel apport spirituel vient de l'incarnation passée, on comprendrait son action à côté des effets de l'hérédité ; on saurait qu'en accroissant la force spirituelle on la verrait prendre le dessus sur la partie matérielle, c'est-à-dire sur les facteurs héréditaires. Un homme qui serait parvenu à une connaissance du spirituel pourrait donc dire : Si foi-te que soit en moi l'hérédité, je peux accroître ma force spirituelle et, grâce à elle, triompher des dispositions héréditaires. — Quand on ne travaille pas sa nature spirituelle, où rien n'est entré par hérédité, on devient esclave des caractères transmis par les parents ; et c'est ainsi que les superstitions du matérialisme nous ligotent toujours plus dans les liens de l'hérédité. On s'y laisse complètement prendre si l'on ne triomphe pas à chaque instant du passé par une forte impulsion de l'esprit. Il ne faudrait naturellement pas, à une époque comme la nôtre, tomber dans un excès contraire et penser que tous ceux qui cultivent l'esprit sont nécessairement bien portants. L'homme n'est pas un individu isolé dans le monde ; il fait partie d'un ensemble et sa nature spirituelle doit encore se fortifier. Mais lorsqu'on l'a laissé s'affaiblir, même en nourrissant maintenant son esprit, on n'a pas immédiatement assez de forces pour triompher de ce qui vient du côté matériel ; du moins dans la prochaine incarnation, ce travail portera ses fruits. Tout dépend absolument de l'attitude que l'on prend à l'égard de l'esprit. Que l'on ne croie pas qu'il soit facile d'embrasser d'un seul coup d'œil tout ce qui entre ici en jeu.

On peut se tromper si facilement lorsqu'on ne juge que par les apparences ! On pourrait dire par exemple : « J'ai connu un homme qui était fervent disciple de l'anthroposophie. Or, les anthroposophes affirment que leur conception de l'univers fortifie la santé et que la vie peut même s'en trouver prolongée. Belle doctrine en vérité ! Cet homme est mort à 43 ans ! » Ce qu'on a vu, c'est que cet homme était mort à 43 ans. Mais est-ce là tout ? S'il n'avait pas connu l'anthroposophie, aurait-il atteint même quarante ans ? Cela, on ne l'a pas vu. Il se peut que sa vie se soit prolongée jusqu'à 43 ans grâce à l'anthroposophie. Plus celle-ci pénètre la vie, plus ses effets s'y font sentir. Si quelqu'un veut voir ces conséquences immédiatement dans l'espace de temps qui s'écoule entre la naissance et la mort, il n'agit que dans des buts égoïstes, et n'acquiert l'anthroposophie qu'en vue d'un profit personnel ; s'il désire l'acquérir pour le bien de

l'humanité, il la possédera pour toutes ses incarnations à venir. — On peut vraiment influencer son esprit en se consacrant à fortifier sa nature spirituelle. Et ce que nous devons comprendre, c'est qu'il est toujours possible de recevoir l'action de l'esprit et d'acquérir par là plus de contrôle sur tout son être. Quel est le moyen le plus actif, au stade actuel de notre évolution, pour recevoir ainsi en nous l'action de l'esprit ?

Nous venons de voir que la Science spirituelle, les recherches occultes, nourrissent l'esprit. Mais cette nourriture n'est encore que peu de chose ; elle augmentera toujours plus dans les incarnations suivantes. Il y a à cela toutefois une condition nécessaire que nous allons étudier maintenant.

L'anthroposophie enseigne comment est constitué l'homme, et quelle nature invisible se trouve derrière celle qu'on voit ; elle nous apprend que la nature essentielle de l'homme passe de vie en vie et vient s'unir par la naissance à l'élément physique et matériel hérité des parents. Elle nous montre en outre comment l'humanité s'est développée sur la Terre, parcourant de longues périodes de temps et arrivant, après la période atlantéenne, à la culture post-atlantéenne qui est la nôtre ; la Terre elle-même a passé par de nombreuses transformations. Avant sa forme actuelle, elle fut ce que nous appelons l'ancienne Lune, puis avant cela encore l'ancien Soleil, enfin l'ancien Saturne. Ainsi, nous remontons de ce qui nous est le plus proche, de ce qui tombe sous nos sens, de ce que notre science étudie, jusqu'à cette histoire de l'univers qui aboutit au suprasensible. L'anthroposophie donne par là à l'homme une nourriture spirituelle qui ne vient pas des sens. Si nous entrons plus avant dans le détail de cette évolution, nous arriverons à faire vivre devant notre âme le tableau d'ensemble de tous les événements suprasensibles et ce tableau sera doué d'une propriété particulière.

Lorsque notre Soleil s'est détaché de la Terre, des êtres partirent avec lui. Leur guide, c'est le Christ ; c'est lui qui s'est éloigné avec le Soleil au temps de cette séparation. Tout d'abord, il a commencé à rayonner sa force vers la Terre, comme du dehors, puis il s'est approché de plus en plus de cette Terre. Zoroastre le vit encore sous la forme d'Ahura Mazdâ ; Moïse le contemple déjà dans les éléments extérieurs, et quand le Christ apparaît sur Terre dans le corps de Jésus de Nazareth, c'est toute la force christique qui s'unit à un corps humain. Ainsi, pour l'anthroposophie, le Christ est le véritable centre du tableau d'ensemble des réincarnations, de l'essence de l'homme et du Cosmos, etc.

Celui qui comprend vraiment l'enseignement anthroposophique se dit : Je peux étudier tout cela, mais je ne comprendrai que lorsque tout cet immense tableau me paraîtra relié à son foyer : le Christ. Je saisis bien la théorie de la réincarnation, des races humaines, de l'évolution planétaire, etc. Mais il faut ajouter à cela ce centre de la nature du Christ d'où rayonne une lumière qui se répand sur toutes les choses. C'est la figure centrale, et tout le reste s'y rapporte, ce reste que je ne puis comprendre qu'en fonction de l'être central !

Ainsi se présente l'enseignement anthroposophique. Il déroule une grande vue d'ensemble des événements du monde spirituel, mais il place au centre une figure principale : celle du Christ, et alors seulement les fragments du tableau deviennent compréhensibles. Ceux qui ont suivi les étapes de la science spirituelle sentent bien que tout doit être compris d'après cette progression. La science spirituelle elle-même se perfectionnera, et le niveau de notre connaissance du Christ sera dépassé par une connaissance plus haute encore. L'anthroposophie aura donc toujours à grandir et à faire

grandir en même temps celui qui tire d'elle sa force. En lui, la prédominance du spirituel sur le matériel s'affirmera de plus en plus. Parce que l'homme a aujourd'hui un corps hérité, il ne peut y provoquer que des phénomènes tels que rougir, pâlir, rire, pleurer ; mais plus tard, il acquerra toujours plus de maîtrise, il sera capable de spiritualiser par l'âme les fonctions du corps et d'occuper dans le monde extérieur le rôle d'un régulateur des forces spirituelles. La force du Christ règnera et agira en lui. C'est l'impulsion qui peut dès maintenant, là où elle est assez grande, aboutir au même but que se proposait l'antique initiation.

Celle-ci passait de la façon suivante : L'homme contemplait d'abord le grand tableau que l'enseignement anthroposophique lui rend aujourd'hui. Après cette préparation, il était plongé pendant trois jours et demi dans un sommeil semblable à la mort ; son corps éthérique détaché du corps physique planait librement dans le monde spirituel, témoin de ce monde. Il fallait que ce corps éthérique fût détaché ainsi pour que le disciple pût contempler le monde spirituel à travers ces forces éthériques. A l'état normal de la conscience de veille, on n'avait pas la libre disposition de ces forces ; il fallait pour cela un état anormal. Et même à l'égard de l'initiation le Christ a apporté une nouvelle force sur la Terre, car aujourd'hui, il est possible de devenir clairvoyant sans ce dégagement du corps éthérique.

Quand l'homme s'est suffisamment préparé pour recevoir en lui l'impulsion du Christ avec tant de puissance que cette impulsion agisse jusque sur la circulation de son sang (ne serait-ce que pour très peu de temps), il est apte désormais à recevoir l'initiation dans l'état de conscience qui est lié au corps physique. Voilà ce dont est capable l'impulsion du Christ. Celui qui peut vraiment s'abîmer si profondément dans les événements qui se déroulèrent jadis en Palestine par le mystère du Golgotha, qu'il se confonde avec eux, et voir ces événements comme tangibles devant lui, vivant d'une vie qui se communique à la circulation même de son sang, celui-là obtient le résultat qui était autrefois obtenu par le dégagement du corps éthérique.

Ainsi par l'impulsion du Christ, quelque chose est entré dans le monde qui permet à l'homme d'agir sur ce qui fait intérieurement battre son sang. Il n'y a plus d'état anormal, d'immersion dans l'eau, mais uniquement l'influence toute puissante de l'individualité du Christ. Le baptême ne se fait pas au moyen de quelque agent sensible, mais par une action de l'esprit, et sans que la conscience ordinaire subisse la moindre altération. Par l'impulsion spirituelle du Christ, il se déverse dans le corps quelque chose qui ne peut être provoqué d'ordinaire que par des actions physiques ou physiologiques, — le feu intérieur qui s'exprime dans la circulation du sang. Jean-Baptiste avait encore immergé ses disciples ; le corps éthérique se détachait, et l'homme pouvait voir le monde spirituel. Mais lorsque l'impulsion christique elle-même agit, tout ce qui se passe dans le corps astral se déverse dans le corps éthérique, et l'homme devient clairvoyant. Voilà qui vous explique l'expression : baptiser par l'esprit et le feu. Vous saisissez aussi la différence entre le baptême de Jean et le baptême du Christ jusque dans la réalité des faits[13]. Ainsi donc, une nouvelle sorte d'initiés apparaît grâce à l'impulsion du Christ. Autrefois, quelques rares hommes devenaient les disciples des grands instructeurs et trouvaient l'accès des mystères. Ils passaient par le dégagement de leur corps éthérique afin de pouvoir dire aux autres, comme des témoins : il existe un monde spirituel, nous l'avons

vu. Comme vous voyez les plantes et les bêtes, nous avons vu le monde spirituel ! Ces « témoins oculaires » qui sortaient ainsi des profondeurs des mystères annonçaient l'évangile de l'Esprit mais conformément à la sagesse du passé. Ils ramenaient les hommes vers cette antique sagesse dont toute chose est issue, tandis que la nouvelle initiation que le Christ a rendue possible permet d'observer le monde spirituel tout en restant uni au corps physique et à la conscience ordinaire. Par cette nouvelle impulsion on acquiert la connaissance de ce qu'ont su les anciens initiés : c'est qu'il existe un monde spirituel, et qu'à nouveau on peut annoncer l'évangile de ce monde spirituel. Ainsi donc, pour devenir un initié et annoncer cet évangile dans le sens nouveau, le sens christique, il a fallu que la force contenue dans le Christ fût répandue sur ceux qui allaient être les messagers de cette force. Quand, pour la première fois, un initié chrétien est-il apparu ?

Il faut toujours, pour que l'évolution avance, que l'ancien s'unisse au nouveau. Il fallut de même que le Christ fît lentement passer l'ancienne initiation dans la nouvelle. Il dut créer une transition, pour ainsi dire, et compter avec certains usages de l'ancienne initiation, mais de telle sorte que tout ce qui venait des anciens dieux pût se déverser à travers l'entité christique. Le Christ entreprit l'initiation de l'un de ses disciples, celui qui devait dans la suite annoncer au monde son évangile sous sa forme la plus féconde. Et le récit que fait Jean de la résurrection de Lazare est un voile sur cette initiation.

On a écrit bien des choses invraisemblables sur l'histoire de Lazare. Ce que ce récit cache n'a été compris que par ceux qui le tenaient de l'enseignement ésotérique et de leurs propres études, Je veux d'abord vous rapporter une parole très caractéristique de l'histoire de Lazare. Lorsqu'on annonce au Christ Jésus que Lazare est malade, il prétend : « Cette maladie ne va point à la mort, mais elle est là pour que Dieu se révèle en lui ! »

Cette maladie sert à la manifestation de Dieu en lui. C'est par une incompréhension du texte, qui en grec, portait le mot dosa, qu'on a traduit « l'honneur de Dieu ». Ce n'est pas pour honorer Dieu qu'est venue cette maladie, mais pour que Dieu en lui, qui était caché, sorte et se manifeste. Voilà le véritable sens de ce mot. Le divin qui se trouve dans le Christ doit se communiquer à l'individualité de Lazare et ce divin, cette divinité christique, doit se rendre visible en Lazare et pour Lazare.

Quand nous comprenons ainsi la résurrection de Lazare, elle nous devient vraiment claire. Ne croyez pas toutefois que les faits expliqués par la science spirituelle puissent apparaître immédiatement avec tant de clarté que n'importe qui puisse les accepter. Il faut souvent envelopper de voiles ce qui réside derrière ces faits occultes. Il est nécessaire qu'il en soit ainsi. Car celui qui désire bien comprendre ces sortes de mystères doit tout d'abord travailler par lui-même à surmonter les difficultés apparentes ; car par là son esprit grandit et se fortifie. C'est précisément par la peine qu'il se donne pour trouver son chemin à travers ce qu'on lui dit qu'il arrive à découvrir l'esprit là où il se cache. Rappelez-vous que lorsqu'il est parlé de la « vie » qui aurait quitté Lazare, et que Marthe et Marie regrettent que cette vie n'ait pas été conservée à leur frère, Jésus répond : « Je suis la résurrection et la vie ! » La vie doit revenir à Lazare. Prenez tout à la lettre dans les évangiles. N'y introduisez pas de fausses subtilités, mais prenez les mots à la lettre. « Je suis la résurrection et la vie ! » Qu'apporte donc le Christ lorsqu'il réveille Lazare ?

Qu'est-ce qui passe de lui à Lazare ? C'est la force qui émane du Christ, la vie. « Cette maladie ne va pas à la mort, mais par elle Dieu devient visible. »

Les initiés antiques avaient été plongés trois jours et demi dans un sommeil semblable à la mort, et ensuite le Dieu en eux était devenu visible ; ainsi Lazare resta trois jours et demi au tombeau dans un état semblable à la mort. Mais le Christ Jésus savait parfaitement que par là s'achevait le mode des anciennes initiations. Il savait que cette mort apparente conduisait à quelque chose de supérieur, à une vie plus haute, et que Lazare pendant ce temps avait perçu le monde spirituel. Lazare avait pris en lui la force du Christ, la vision du Christ, de celui qui est le maître du monde spirituel. Le Christ a déversé sa force en Lazare et après sa résurrection Lazare est un nouvel homme. —Il y a une parole dans l'Évangile de Jean qu'il faut remarquer ; c'est celle qui dit de Lazare que « le Seigneur l'aimait ». Cette parole revient au sujet du « disciple que le Seigneur aimait ». Il y a derrière ces mots un sens que seule peut nous révéler la chronique de l'akasha.

Qui est donc Lazare après sa résurrection ? — Il est l'auteur même de l'Évangile de Jean ; c'est lui, Lazare, qui a été initié par le Christ. Le Christ a déversé le message de son propre être dans l'être de Lazare, afin que ce message du quatrième évangile, l'Évangile de Jean, répande dans le monde la description de la vraie nature du Christ. C'est aussi pourquoi dans l'Évangile de Jean il n'est pas parlé du disciple Jean avant le récit de la résurrection de Lazare. Mais lisez le texte de près et ne vous laissez pas induire en erreur par ces théologiens étranges qui ont découvert qu'il y a un certain endroit de l'Évangile de Jean, au chapitre premier, verset 35, où le nom de Jean se rapporterait déjà à Jean l'Évangéliste. Il est dit :

« Le lendemain, Jean se trouvait là de nouveau avec deux de ses disciples. »

Il n'y a absolument rien qui indique ici qu'il puisse être fait mention de celui qui devait être plus tard « le disciple que Jésus aimait ». Ce disciple n'apparaît pas avant la résurrection de Lazare. Et pour quelle raison ? Parce que celui-là est le même que ce Lazare qu'auparavant déjà le Seigneur avait aimé. Et s'il l'aimait ainsi, c'est qu'il l'avait reconnu invisiblement, dans son âme, pour être son disciple qui ressusciterait et porterait dans le monde le message christique. C'est pourquoi le disciple « que le Seigneur aimait », n'apparaît qu'après la résurrection de Lazare. C'est seulement alors que l'individualité de Lazare est transformée, au sens du Christ, en celle de Jean. C'est un baptême qu'au sens le plus élevé du mot l'impulsion christique a accompli en Lazare. Lazare est devenu un initié d'un nouveau mode, et pourtant sous la forme encore ancienne de la léthargie, et par là une transition s'est accomplie de l'ancienne vers la nouvelle initiation[14].

Vous voyez par là avec quelle profondeur les évangiles nous redonnent les vérités spirituelles que l'on peut retrouver aussi indépendamment des textes. L'investigateur spirituel doit savoir que tout ce qui se trouve dans les évangiles peut être ainsi retrouvé par lui. Mais quand il rencontre dans l'Évangile de Jean ce qu'il avait découvert auparavant, il voit que cet évangile est bien un témoignage de celui que le Christ Jésus lui-même initia. C'est pourquoi cet écrit est si profond.

On fait volontiers ressortir aujourd'hui les différences qui existent entre les autres évangiles et celui de Jean. Cela doit avoir une raison. Quand nous aurons avancé dans l'étude des autres évangiles, nous verrons que la différence a uniquement pour cause que l'auteur de l'Évangile de Jean avait été initié par le Christ lui-même. Essayons maintenant de trouver les relations qui existent entre les autres évangélistes et le Christ et de voir dans quelle mesure ils ont été baptisés de feu et d'esprit. Par là nous découvrirons les liens qui rattachent l'Évangile de Jean aux trois autres et nous pénétrerons toujours plus avant dans l'esprit du Nouveau Testament.

VIII

Kassel, le 1 juillet 1909

Nous avons pu tirer de la conférence précédente cette constatation : l'impulsion christique, après s'être manifestée à travers Jésus de Nazareth, s'est unie à l'évolution de la Terre. Si puissante est cette impulsion qu'elle agit aujourd'hui sur le développement humain comme agissait autrefois le mode d'initiation antique, Cette méthode ancienne, qui consistait à dégager le corps éthérique hors du corps physique, devenait de plus en plus dangereuse pour l'homme.

L'impulsion du Christ opère d'une façon toute autre mais aussi puissante sur la conscience. Cependant une si profonde transformation n'a pu pénétrer que lentement dans l'évolution ; elle n'a pas conquis du premier coup sa maîtrise. Il a donc fallu qu'une sorte de transition se produisît par la résurrection de Lazare. En effet, celui-ci fut encore plongé pendant trois jours et demi dans un état semblable à la mort. Toutefois, cet état différa totalement de celui des anciens initiés. Il ne fut pas provoqué artificiellement par ces procédés qui détachaient le corps éthérique, procédés qu'il ne m'est pas permis de décrire ici.

Tout s'est passé d'une façon naturelle chez Lazare ; vous savez même par les évangélistes que le Christ connaissait déjà Lazare et ses deux sœurs Marthe et Marie ; car il est dit : « Le Seigneur l'aimait », ce qui signifie que le Christ exerçait déjà depuis longtemps une profonde influence sur Lazare, et qu'il l'avait ainsi préparé. Il ne fut donc pas nécessaire de provoquer artificiellement l'état de transe qui détacha le corps éthérique ; cet état se produisit de lui-même sous l'action du Christ. Lazare mourut pour ainsi dire au monde extérieur pendant trois jours et demi ; il passa pendant ce temps par des expériences essentielles, et le dernier acte seul, le réveil, eut besoin de l'intervention du Christ. Celui qui sait ce qui eut lieu à ce moment retrouve un écho des anciennes initiations dans les paroles que prononce alors le Christ :

« Lazare, sors ! »

Nous avons vu que le Lazare ressuscité était Jean, ou plutôt l'auteur de l'Évangile de Jean — donc le premier initié au sens christique du mot, celui qui donna au monde l'évangile du Christ. Nous pouvons donc penser que cet Évangile de Jean, que les historiens et les théologiens traitent si durement aujourd'hui, qu'ils considèrent comme un hymne lyrique, une œuvre toute subjective, que cet évangile nous révèle les secrets les plus profonds de l'impulsion christique. Actuellement cet évangile est une pierre d'achoppement pour les théologiens dont la pensée est fortement matérialiste, lorsqu'ils le comparent aux trois autres évangiles, les synoptiques. Dans ces évangiles, le Christ est présenté d'une façon qui les flatte, pourrait-on dire. On a même laissé entendre — et jusque dans ces milieux théologiques — qu'on aurait en la personne de Jésus l'homme simple, l'« innocent de Nazareth ». Et l'on se complaît à dire que le Christ est peut-être l'homme le plus noble qui ait vécu sur Terre, mais rien qu'un homme. On rencontre

même la tendance à simplifier le plus possible encore son aspect, à dire qu'il y a eu d'autres grands hommes, Platon, Socrate, etc. On concède simplement qu'il puisse y avoir des différences de degrés entre ces personnalités. Certes, l'aspect du Christ que nous présente l'Évangile de Jean est bien différent !

Dès le début il est dit que ce qui vécut trois ans dans le corps de Jésus de Nazareth, c'est le Logos lui-même, le Verbe primordial et éternel, ou bien, d'après le nom qu'on peut lui donner aussi, « l'éternelle sagesse créatrice »[15]. Notre époque ne peut pas comprendre qu'un homme parvenu à l'âge de trente ans soit si évolué, qu'il devienne capable de sacrifier son propre moi pour que vive en lui une autre entité de nature surhumaine : le Christ, celui que Zoroastre appelait « Ahura Mazda ». C'est pourquoi ces théologiens modernes pensent que l'auteur de l'Évangile de Jean n'a fait en une sorte d'hymne lyrique que célébrer le Christ tel qu'il voulait le comprendre, et qu'il n'a voulu que cela. Ils séparent cet Évangile des trois autres ; pour donner une idée générale du Christ, c'est « l'homme simple » qu'il faut décrire — d'ailleurs dans toute sa grandeur historique. Ce qui déplaît à ces hommes, c'est que l'on fasse de Jésus de Nazareth une entité divine.

Il ressort de la lecture de l'akasha que celui que nous appelons Jésus de Nazareth, parvenu à sa trentième année, était arrivé, grâce à ce qu'il avait acquis dans des incarnations antérieures, au degré de maturité qui lui permit de sacrifier son « je ». Car c'est bien ce qui se passa : lorsque Jésus de Nazareth fut baptisé par Jean, il prit la résolution de détacher ce « je », ce quatrième élément de l'être humain, du corps physique, du corps éthérique et du corps astral. Il quittait ainsi la plus noble des structures qui allait pouvoir servir de réceptacle à une entité, après avoir été formée et préparée par le « je » le plus pur qui ait pu exister. Dans cette coupe si claire allait pouvoir descendre le Logos, la sagesse créatrice ; et c'est ce qui se passa lors du baptême dans le Jourdain. Voilà ce que révèle la chronique de l'akasha, et ce que nous retrouvons, si nous savons l'y voir, dans la description de l'Évangile de Jean.

Vous êtes peut-être étonnés que j'aie pu dire de théologiens que ce sont des matérialistes, bien que leur étude soit d'ordre spirituel. Mais il s'agit moins de ce qu'on étudie que de la façon dont on étudie. Et celui qui ne veut pas comprendre qu'il faut chercher dans le monde spirituel l'explication des faits, celui qui ne s'attache qu'aux documents extérieurs du monde matériel pour se faire une idée des choses, celui-là peut bien être nommé matérialiste. C'est la manière dont il procède qui importe.

Si vous lisez les Évangiles, vous y rencontrerez des contradictions. Cependant, nous pouvons dire qu'à l'égard des événements essentiels que nous pouvons décrire d'après la chronique de l'akasha, ces faits s'accordent de façon remarquable entre eux, — notamment en ce qui concerne le baptême de Jean. Il ressort des quatre évangiles que leurs auteurs ont attribué une importance capitale à ce baptême. Ils s'accordent de même sur les points de la crucifixion et de la résurrection. Or ce sont là les événements qui semblent justement les plus extraordinaires aux penseurs matérialistes de notre époque. Mais à l'égard des autres contradictions apparentes, comment allons-nous les expliquer ?

Deux évangiles, celui de Marc et celui de Jean, commencent par le récit du baptême du Christ. Ils décrivent ensuite les trois dernières années de l'activité du Christ Jésus, — ainsi donc, uniquement ce qui s'est passé après que l'esprit du Christ eût pris possession

des corps édifiés par Jésus de Nazareth, corps physique, corps éthérique et corps astral. Les Évangiles de Matthieu et de Luc décrivent en une certaine mesure ce qui a précédé, ce qui serait donc à notre sens, et d'après la chronique de l'akasha, l'histoire de Jésus de Nazareth avant qu'il se fût sacrifié pour recevoir le Christ. Et voici le point où ceux qui cherchent des contradictions en trouvent. Matthieu place au début toute une généalogie qui remonte à Abraham, tandis que Luc en donne une qui remonte à Adam, et d'Adam au père d'Adam, Dieu lui-même. Une autre contradiction encore : Matthieu raconte que trois Mages sont venus de l'Orient, guidés par une étoile, saluer Jésus nouveau-né ; Luc raconte l'annonce faite aux bergers, leur adoration, puis la présentation au temple ; en revanche, Matthieu mentionne la persécution d'Hérode, la fuite en Egypte et le retour à Nazareth. Tout cela peut sembler contradictoire. Nous pouvons expliquer cette suite de faits en étudiant la chronique de l'akasha, indépendamment des évangiles.

Elle nous dit qu'au temps fixé par les évangiles (quelques années de différence importent peu), il vint au monde l'individualité de Jésus de Nazareth., qui avait acquis au cours d'incarnations précédentes des degrés très élevés d'initiation et la faculté de voir dans le monde spirituel. L'akasha nous apprend plus encore ; pour commencer, je n'entrerai d'abord que dans les grands traits du récit qu'elle nous livre. Cette chronique, qui nous enseigne la véritable histoire, nous dit que celui qui apparut dans le corps de Jésus de Nazareth avait passé au cours d'incarnations précédentes par les initiations des plus différentes contrées ; elle nous fait remonter jusqu'à une époque où celui qui devait plus tard s'appeler Jésus de Nazareth avait acquis dans la Perse antique un degré très haut d'initiation ; son action avait été fondamentale. Son regard avait pu plonger jusque dans le monde solaire, jusqu'au grand esprit solaire Ahura Mazda. Et c'est en lui, dans la nature corporelle de cette individualité, que le Christ pénétra. Qu'entend-on par là ? — On entend que le Christ s'est servi des trois corps de Jésus de Nazareth, physique, éthérique et astral, pour son action sur Terre. Or, vous savez que toutes nos pensées, tout ce que nous exprimons par nos paroles, tout ce que nous ressentons, dépend du corps astral. Pendant trente ans, Jésus de Nazareth a vécu par son moi dans ce corps astral auquel il a communiqué tout ce qu'il avait connu et acquis au cours d'incarnations précédentes. De quelle façon ce corps astral devait-il modeler ses pensées ? Evidemment sous l'action de l'individualité qui avait habité en lui pendant trente années. Lorsque, dans l'antique Perse, Zoroastre levait ses regards vers le Soleil, vers Ahura Mazda, son corps astral en recevait l'empreinte. C'est dans ce corps astral que descendait maintenant le Christ. N'est-il pas naturel que le Christ ait employé des formes de pensées et des expressions épousant les tendances que lui offrait son corps astral ? Car si vous portez un habit gris, le monde extérieur vous verra vêtu de gris. Le Christ apparut au monde extérieur dans le corps de Jésus de Nazareth, dans son corps physique, son corps éthérique, son corps astral : de sorte que ses pensées, ses sentiments prirent la couleur des pensées et des sentiments qui vivaient dans les corps de Jésus de Nazareth. Quoi d'étonnant alors à ce que nous entendissions l'écho d'expressions de l'ancienne Perse retentir dans l'Évangile de Jean, et y refléter les initiations antiques ! L'impulsion qui vivait dans le Christ passa dans son disciple Lazare ressuscité. Vous pourriez voir ainsi dans l'Évangile de Jean que le plus intime de tous les évangiles, lorsqu'il emploie des expressions qui appartiennent au mystère de l'initiation, rend comme un écho de la Perse antique.

En est-il de même pour les autres Evangiles ? Pour le comprendre, rappelons-nous d'abord ce que nous avons mentionné précédemment.

Nous avons vu qu'il existait de hautes entités spirituelles qui avaient quitté la Terre lorsque le Soleil s'en était détaché. Et nous avons remarqué que la forme astrale extérieure de ces entités qui s'étaient élevées sur le Soleil représentait comme la contre-partie spirituelle de certaines formes animales apparues alors sur la Terre. La première fut la forme de l'esprit-taureau, contre-partie spirituelle de l'espèce animale qui incarne surtout les fonctions de nutrition et de digestion. Bien que ces copies terrestres puissent sembler très inférieures, leur contre-partie spirituelle est particulièrement élevée. De hautes entités spirituelles se sont transportées sur le Soleil et de là agissent sur la Terre. Ainsi apparaissent les esprits-taureaux. Les esprits-lions possèdent leurs copies dans ces natures animales en lesquelles prédominent les organes du cœur et de la circulation. Puis on rencontre d'autres entités spirituelles réalisant les prototypes de ce qui, dans le monde animal, forme l'aigle et, finalement, nous avons les entités qui équilibrent harmonieusement les autres natures comme en une grande synthèse, les esprits-hommes. Ces derniers étaient alors les plus avancés.

Retournons maintenant vers l'ancienne initiation. Elle donnait à l'homme la possibilité de contempler face à face les hautes entités spirituelles qui avaient précédé l'homme. Mais l'initiation devait prendre un aspect différent d'après les planètes dont, à un certain moment de leur évolution, les hommes étaient descendus : Mars, Jupiter, Vénus. C'est pourquoi il y eut déjà sur l'Atlantide des oracles divers. Certains dirigeaient de préférence la vision spirituelle vers les esprits-aigles, d'autres vers les esprits-lions, les esprits-taureaux ou les esprits-hommes, d'après la nature propre à ceux qu'il fallait initier. Cette diversité est une des particularités des temps atlantéens et le souvenir en survécut longtemps encore. On pourrait par exemple trouver en Asie mineure, en Egypte, des centres de mystères où l'initiation fut donnée de telle sorte que les initiés ont contemplé les entités divines sous forme d'esprits-taureaux ou esprits-aigles. Toute la civilisation extérieure est sortie de ces mystères.

Ceux dont la vision avait atteint des êtres spirituels sous la forme idéale du lion, ont vu dans le corps du lion une sorte de reflet de ce qu'ils avaient contemplé. Mais comme ils se rendaient compte aussi que ces esprits agissaient sur l'évolution humaine, ils ont donné au corps du lion une figure d'homme. Le Sphinx vient de là.

Ceux qui avaient contemplé les esprits-taureaux l'exprimèrent en traduisant ce témoignage du monde spirituel par le culte du taureau qu'ils introduisirent en Egypte sous la forme d'Apis, et en Perse par le taureau Mithra. Car les cérémonies de ces différents peuples sont nées des rites d'initiation. Ainsi donc on rencontre partout des initiés dont le regard spirituel est dirigé vers l'un ou l'autre de ces groupes d'esprits. Nous pourrions même indiquer la différence qui existe entre les divers genres d'initiation. Par exemple, ceux que l'initiation avait mis spécialement en rapport avec les esprits-taureaux recevaient surtout un enseignement relatif aux mystères de la nature humaine qui concernent le système des glandes, intimement lié au corps éthérique. Ils étaient également initiés à tout ce qui, dans l'homme, se rattache étroitement à la Terre, ce qui le rive sur Terre ; voilà ce que donnait une initiation aux mystères des esprits-taureaux.

Essayons de pénétrer les sentiments de ces initiés. Ils avaient entendu dire à leur grand instructeur : l'homme est descendu des hauteurs divines. Les premiers hommes sont les descendants d'êtres spirituels. Ils faisaient donc remonter l'origine du premier homme à Dieu le Père. Ainsi l'homme est descendu sur Terre de forme en forme. Tout ce qui le rattache à la Terre, les expériences par lesquelles l'homme a passé lorsqu'il comptait encore les dieux parmi ses ancêtres, voilà ce qui intéressait les initiés aux mystères du taureau.

Il en était autrement pour les initiés aux mystères de l'aigle. Ils contemplaient les êtres spirituels qui sont très particulièrement liés avec ce qu'est l'homme. Mais pour bien comprendre cela, il faut dire quelques mots de la nature spirituelle de l'oiseau.

Ces animaux qui, par leur organisme, sont au-dessous de l'homme, incarnent des êtres qui se sont durcis trop tôt, qui n'ont pas su garder la substance de leur corps assez souple et plastique pour attendre le moment où ils auraient pu revêtir une forme humaine. Mais ces êtres qui correspondent à la nature de l'oiseau ne sont pas descendus jusqu'aux fonctions les plus basses ; ils ont pour ainsi dire dépassé la limite vers le haut, ils ne sont pas descendus suffisamment. Tout d'abord, ils se sont maintenus dans une substance trop plastique, tandis que les autres animaux s'incarnaient dans des substances trop denses. Mais à mesure que l'évolution se déroulait, les conditions extérieures les forcèrent à se condenser. Ils se figèrent pour ainsi dire, s'ossifièrent à l'étape où ils se trouvaient lorsqu'ils n'étaient pas suffisamment descendus dans la matière physique. Bien que ceci soit décrit avec des mots simples qui ne transmettent pas les nuances nécessaires, c'est pourtant la vérité. La nature de l'oiseau, dans son prototype, correspond à ces êtres spirituels qui se sont élevés également au-dessus des limites, qui ont dépassé le point d'évolution qu'ils auraient dû atteindre et ont maintenu leur substance spirituelle dans un état trop diffus. Ils ont dévié vers le haut, alors que les autres déviaient vers le bas. Au milieu se trouvent les esprits-lions et les esprits harmonieux qui ont su exactement garder la mesure, les esprits-hommes.

Nous voyons ainsi comment ceux qui ont passé par une initiation ancienne ont pu recevoir l'événement du Christ. Ils s'étaient formés à élever leur regard vers le monde spirituel, et cela d'après leur mode particulier d'initiation. Les initiés aux mystères du taureau — ceux de la plus grande partie de l'Egypte — savaient qu'en élevant leur regard vers les mondes supérieurs, ils verraient les sublimes entités spirituelles leur apparaître sous une image dont la nature taureau est dans l'homme la contrepartie. Mais ils se disaient maintenant, en recevant l'impulsion du Christ : Voici sous sa vraie forme le maître du monde spirituel. Ce que nous avons vu autrefois, par les degrés d'initiation, n'a été qu'une préfiguration du Christ. C'est le Christ que nous devons mettre au centre de notre vision d'autrefois. Après tout ce qui nous a ouvert peu à peu l'accès des mondes spirituels, où devions-nous finalement aboutir ? — Au Christ lui-même! Un initié de cette sorte eût décrit alors l'accès du monde spirituel d'après les mystères du taureau en disant : Le Christ est la vérité dans le monde spirituel. Et c'est ce qu'aurait pu confirmer un initié aux mystères du lion ou aux mystères de l'aigle.

Toutes ces écoles d'initiation avaient leurs règles très précises pour ouvrir l'accès du spirituel. Leurs rites différaient seulement. En Asie mineure et en Égypte, il existait des

nuances très variées pour aboutir à ce que finalement l'adepte parvînt à la contemplation de l'espèce taureau, l'espèce lion, etc.

Considérons de ce point du vue ceux qui ont passé par ces initiations et se sont préparés à comprendre vraiment le Christ. Etudions ce que peut avoir pensé un initié qui avait acquis la vision de l'esprit-homme. Il se serait dit : Le véritable souverain du monde spirituel m'est apparu ; c'est le Christ qui a vécu en Jésus de Nazareth. Qu'est-ce qui m'a mené vers lui ? — Mon initiation antérieure ! — Il décrivait alors, parce qu'il le connaissait, tout ce que peut ressentir un homme qui passe par l'initiation et arrive à reconnaître le Christ. Il avait passé par les mystères de l'homme. C'est pourquoi l'esprit qui vivait dans le corps de Jésus de Nazareth lui apparaissait sous la forme avec laquelle les mystères l'avaient familiarisé, et il décrivait la chose comme il la voyait. C'est le cas pour la description de l'Évangile de Matthieu, et l'antique tradition qui assigne à son auteur le symbole de l'homme est parfaitement juste. Il fut un initié aux mystères de l'Homme. Au temps où les évangiles furent écrits, les biographies n'étaient pas encore dans les mœurs comme aujourd'hui. Ce qui semblait l'essentiel, c'était qu'un grand initié eût reçu le Christ en son esprit, c'était la manière d'arriver à l'initiation. On laissait de côté les événements journaliers qui semblent si importants aux biographes de nos jours. Qu'est-ce qu'un historien ne ferait pas aujourd'hui pour accumuler de la documentation ! Théodore Vischer, qui se moquait de la façon dont les biographes écrivent aujourd'hui, employait un très bon exemple : Un jour, un jeune savant se mit à écrire une thèse de doctorat sur Gœthe ; il commença par un travail préparatoire consistant à assembler tous les éléments dont il pouvait avoir besoin. Mais cela ne lui suffit pas, et il alla fouiller tous les greniers des villes où Gœthe avait vécu, retourna la poussière de toutes les chambres où il avait passé, renversa tous les seaux d'ordures possibles pour ne rien laisser échapper de ce qui pourrait nourrir sa thèse : sur le rapport qui existe entre les engelures de Mme Christiane von Gœthe avec les personnages allégoriques et symboliques de la seconde partie du Faust... Evidemment, c'est un peu poussé, mais cela correspond toutefois assez bien à la mentalité des biographes contemporains. Le mot discrétion, leur est inconnu.

Les évangélistes qui ont décrit la vie de Jésus de Nazareth ont autrement compris leur tâche. Pour eux tous les événements de la vie extérieure disparaissent devant les étapes d'initiation qu'accomplit Jésus. Voilà ce qu'ils décrivent, mais chacun à sa manière et d'après ce qu'il sait. La description de Matthieu est celle d'un initié aux mystères de l'Homme.

Cette initiation était apparentée à la sagesse égyptienne. De son côté, l'évangéliste Luc nous donne une description en rapport avec l'initiation qu'il a reçue, celle des esprits-taureaux. Il voit en celui qui a vécu dans le corps de Jésus de Nazareth un grand initié. Cet évangéliste fut un de ceux qui avaient vécu précédemment au sein des mystères égyptiens. Il n'est donc pas étonnant qu'il fasse ressortir surtout les traits qui reflètent le caractère plus égyptien de l'initiation. Il dit notamment : la haute individualité qui a vécu dans le corps de Jésus de Nazareth fut un grand initié. J'ai appris moi-même comment l'on accède à la connaissance des mystères du taureau par l'initiation égyptienne. Et parce que cette initiation lui était connue, il se disait : « Ce Jésus de Nazareth qui est devenu un si grand initié, a dû, parmi toutes celles qu'il a traversées, passer aussi par l'initiation égyptienne. » Et c'est un fait, Jésus de Nazareth a passé par l'initiation égyptienne. Cela,

les autres évangélistes le savaient aussi, naturellement. Mais ils y attachaient moins d'importance, parce qu'ils ne connaissaient pas à fond ce mode d'initiation. C'est pourquoi l'aspect de Jésus qui y correspondait les laissait plus indifférents.

Je vous ai expliqué que lorsqu'un homme a passé par une initiation, il se produit en lui quelque chose de particulier lors de sa réincarnation. Certains événements ont lieu, qui reproduisent les actes extérieurs accomplis autrefois. Supposons qu'un être humain ait passé par une initiation dans l'ancienne Irlande. Un événement extérieur de sa vie viendrait maintenant le lui rappeler. Ce serait par exemple un voyage qu'il devrait faire en Irlande. Ce fait qu'il devra y faire un voyage est frappant pour celui qui connaît l'initiation qui s'est pratiquée en Irlande pour les autres, non. L'individualité qui vivait en Jésus de Nazareth avait été initiée aux mystères égyptiens. De là d'ailleurs la fuite en Égypte. Et qui devait être particulièrement frappé par cette « fuite en Égypte » ? Celui, naturellement, qui connaissait l'Égypte par son expérience personnelle. C'est celui-là qui l'a décrite, parce qu'il savait ce qu'elle signifiait. Nous trouvons la description de la fuite en Égypte dans l'évangile de Matthieu, parce que l'auteur savait, de par sa propre initiation, ce que signifiait pour beaucoup d'initiés un voyage en Égypte. Et quand on sait que l'auteur de l'Évangile de Luc est un homme qui connaissait l'initiation égyptienne, celle qui donnait accès au culte du taureau, on comprend que la tradition le mette en rapport avec le symbole du taureau. Pour des raisons que je n'ai pas le temps de vous donner ici, il ne fait aucune description du voyage en Égypte. Mais il donne des faits caractéristiques, que seul un homme qui connaissait l'initiation égyptienne pouvait estimer à leur valeur. L'auteur de l'évangile de Matthieu les indique d'une façon plus extérieure dans sa description du « voyage en Egypte ». L'auteur de l'Évangile de Luc a eu la vision spirituelle de ces faits, sous la forme que l'initiation égyptienne lui avait donnée.

Étudions maintenant l'auteur de l'Évangile de Marc. — Il décrit surtout l'activité du Christ dans le corps de Jésus de Nazareth au cours de trois années, et laisse de côté tous les préliminaires. Cet évangéliste a passé par une initiation qui ressemble à celles de l'Asie mineure, et même aux initiations grecques. Cette initiation était la plus moderne de ce temps ; on pourrait l'appeler aussi bien européenne qu'asiatique ou païenne. Elle avait sa répercussion dans le monde extérieur en ce sens que celui qui était une haute personnalité et qui avait été initié, n'était pas seulement considéré dans son origine naturelle, mais dans la cause surnaturelle de son existence. Rappelez-vous que les disciples de Platon qui voulaient vraiment comprendre leur maître dans sa réalité ne recherchaient pas qui avait été le père physique de Platon. Pour eux, le rayonnement de l'esprit de Platon primait le reste. Ils pensaient que l'âme qui avait vécu dans ce corps était née d'une entité supérieure fécondant son humanité. Aussi attribuaient-ils la naissance de Platon, du Platon spirituel, au dieu Apollon. Platon était pour eux fils d'Apollon. Et il était précisément d'usage, dans ces mystères, de ne pas s'occuper de la vie qui avait précédé le moment de l'initiation, mais de ne s'intéresser qu'à celui qui était devenu, d'après l'expression si fréquente dans les évangiles, un « fils de Dieu », un fils des Dieux. Platon était un « fils de Dieu » pour ses admirateurs et ses disciples les plus évolués. Il faut se rendre compte de l'importance qu'avait cette description pour la vie humaine de ces fils des dieux sur la Terre.

C'est justement à cette quatrième époque de la civilisation que les hommes s'adaptèrent de plus en plus au monde physique et sensible, et commencèrent à aimer la Terre. Ils avaient aimé les dieux de l'antiquité parce qu'ils avaient pu voir que les fils de la Terre avaient été autrefois des fils des dieux. C'est ce que ressent particulièrement l'auteur de l'Évangile de Marc. Sa description ne commence qu'à partir du baptême de Jean. L'initiation reçue par cet évangéliste l'amenait à connaître le monde spirituel sous l'image de l'esprit-lion. C'est pour cette raison qu'une antique tradition donne à l'auteur de l'Évangile de Marc le symbole du Lion. — Revenons maintenant à l'Évangile de Jean.

Nous disions : celui qui a écrit cet évangile a été initié par le Christ lui-même. C'est pourquoi il a pu donner ce qui contient pour ainsi dire le germe de la puissance actuelle qui émane de l'impulsion christique, et non seulement pour les temps présents, mais même pour les temps les plus lointains. Il a appartenu au groupe des initiés aigles qui se sont élevés au-dessus du développement normal. Dans l'Évangile de Marc nous trouvons ce qui correspond normalement à l'époque. Celui de Jean nous exprime comment le Christ agira dans les âges à venir, ce qui s'élève au-dessus de la Terre et la dépasse. C'est pourquoi la tradition attache à Jean le symbole de l'Aigle.

Vous voyez que cette antique tradition qui unit les évangélistes à ce qu'on pourrait appeler la nature même de leur initiation ne repose aucunement sur une fantaisie ; mais qu'elle est issue des plus grandes profondeurs de l'évolution chrétienne. Il nous faut entrer intensément dans ces choses pour comprendre que les événements qui dominent la vie du Christ sont rendus de la même façon par les quatre évangélistes, — mais que chacun d'eux peint le Christ Jésus tel qu'il l'a compris d'après le genre de son initiation. C'est ce que j'ai déjà esquissé dans le livre « Mystère chrétien ; Mystères antiques », mais comme il est permis de le faire pour un public non préparé, car ce livre a été écrit au début de nos études de science spirituelle. Il a fallu tenir compte du manque de compréhension de notre époque à l'égard des véritables faits occultes.

Ainsi nous voyons que le Christ est éclairé de quatre cotés, par les évangélistes. Certes vous concevez bien que le Christ a eu de très nombreux côtés. Mais ce que j'ai toujours affirmé, c'est qu'on retrouve dans tous les évangiles un point commun : l'entité du Christ est descendue des hauteurs spirituelles au moment du baptême, elle a demeuré dans le corps de Jésus de Nazareth, elle a passé à travers la mort sur la croix et ensuite a vaincu la mort.

Nous reviendrons encore sur ce mystère de la mort sur la croix ; mais demandons-nous déjà aujourd'hui ce qui la caractérise. Son caractère essentiel, c'est d'être un événement qui n'apporte aucun changement entre la vie du Christ qui la précède et celle qui la suit. L'essentiel dans cette mort du Christ, c'est que la mort ne le change pas, qu'il reste le même, qu'il prouve l'inanité de la mort, de telle sorte que ceux qui ont pu reconnaître la nature de cette mort du Christ ont toujours continué de considérer le Christ comme un être vivant.

Que s'est-il donc passé, de ce point de vue, sur la route de Damas, lorsque celui qui était « Saül » devient « Paul » ? — Paul avait appris précédemment que l'esprit que Zoroastre avait contemplé dans le Soleil et Moïse dans le Buisson ardent et sur le Sinaï, descendait vers la Terre ; et il savait aussi que cet esprit devait venir habiter un corps humain. Lorsqu'il était encore Saül, il ne pouvait pas encore comprendre que cet homme,

porteur du Christ, dût passer par la mort honteuse sur la croix. Il ne pouvait s'imaginer le Christ que triomphant et s'unissant à toute chose terrestre après s'être approché de cette Terre. Il ne pouvait admettre comme habitacle du Christ celui qui avait été attaché à la croix. Telle est l'idée foncière de Saül avant qu'il ne soit devenu Paul. Il fallait bien que quelque chose intervînt afin qu'il se convainquît à un certain moment que celui qui avait été pendu à la croix dans le corps de Jésus de Nazareth était le Christ, le Christ descendu sur la Terre ! Sur le chemin de Damas, Paul devint clairvoyant. C'est alors qu'il put se convaincre ! — Au regard du clairvoyant, le monde spirituel n'était plus le même après l'événement du Golgotha qu'auparavant. Depuis cet événement, on pouvait voir le Christ dans l'aura de la Terre, tandis qu'auparavant on ne pouvait l'y trouver. Telle est la grande différence. Et Saül se disait : Par la clairvoyance, je puis me convaincre que c'est bien dans celui qui a été pendu à la croix, et qui a vécu sous le nom de Jésus de Nazareth, qu'est entré le Christ, qui maintenant se trouve dans l'aura de la Terre. — Et il vit dans cette aura ce que Zoroastre avait contemplé dans le Soleil sous le nom d'Ahura Mazda. Il sut alors que celui qui avait été crucifié avait ressuscité ! « Le Christ est ressuscité. Il m'est apparu de même qu'il est apparu à Cléophas, aux autres frères et aux cinquante à la fois ! » Et dès lors, il se fit l'apôtre du Christ vivant pour qui la mort n'a pas la même signification que pour les autres hommes.

Lorsqu'on sait ces choses et que l'on entend mettre en doute l'importance de la mort du Christ comprise sous cette forme, on tombe d'accord avec l'auteur du Christianisme des origines, où se trouvent les détails historiques les plus précis et qui forment une base solide pour ce que nous venons de dire. L'auteur, Gfrörer, insiste avec raison sur la crucifixion et va jusqu'à dire qu'il douterait de la raison de ceux qui tenteraient de le contredire sur ce point ! La mort sur la croix, c'est la clé de voûte du christianisme, avec ce dont nous allons parler demain, la résurrection et la force de cette parole : Je serai avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde. Voilà ce qui a été l'essentiel pour Paul, c'est pourquoi il a pu dire : « Si le Christ n'était pas ressuscité, notre prédication serait vaine et vaine notre foi. » Paul rattache le christianisme à la résurrection.

Ce n'est qu'à notre époque que l'on commcence à réfléchir un peu à ces choses, là où on n'en fait point une question théologique, mais une question vitale. Le grand philosophe Soloviev est tout à fait d'accord avec Paul lorsqu'il affirme que tout repose dans le christianisme sur l'idée de la résurrection ; un christianisme de l'avenir est impossible si cette idée n'est pas comprise. Et il répète à sa manière les mots de Paul en disant : si le Christ n'était pas ressuscité, notre prédication serait vaine, et vaine notre foi. L'impulsion du Christ serait impossible, il n'y aurait pas de christianisme sans le Christ ressuscité, vivant ! Insistons sur ce fait si caractéristique : des penseurs sont arrivés par leur propre philosophie, et sans l'aide de l'occultisme, à reconnaître la vérité de cette parole de Paul. Ils nous montrent qu'à notre époque apparaissent déjà des hommes qui peuvent avoir la notion de ce que sentira et pensera l'homme de l'avenir. C'est ce que nous donne actuellement la science spirituelle. Mais ceux qui ne l'acceptent pas ne peuvent donner à leurs idées tout le contenu nécessaire. Et c'est le cas du philosophe Soloviev. Son système philosophique est comme une coupe qu'il faudrait remplir des idées auxquelles il aspire, qui sont déjà préformées, mais pas encore possédées ; or, cette possession ne peut venir

que de l'impulsion anthroposophique. L'anthroposophie peut remplir cette coupe de tous les enseignements qu'elle donne sur les faits et les réalités du monde spirituel. Elle peut les donner à ceux qui en ont manifestement besoin aujourd'hui, et dont le sort tragique est souvent de ne pas pouvoir les recevoir. Nous pouvons dire d'eux qu'ils sont altérés de science spirituelle, mais qu'ils n'ont pu la trouver. Et pourtant elle seule peut donner une notion claire et véridique des événements qui se sont déroulés lors de la venue du Christ et du mystère du Golgotha. C'est un fait que ce mystère ne peut vraiment être compris que du point de vue des recherches spirituelles anthroposophiques.

IX

Kassel, le 2 juillet 1909

Nous disions hier en terminant que le point essentiel de l'impulsion christique, c'est la mort du Christ et le sens de cette mort. Avant que nous n'y revenions, et n'atteignions ainsi le point culminant de notre étude, faisons ressortir le véritable sens de certains passages de l'Évangile de Jean et leur rapport avec le récit des autres évangiles. Nous avons essayé de pénétrer la nature de l'impulsion christique d'après les données de la chronique akashique, en les comparant aux passages des évangiles qui en sont la confirmation. Jetons un regard sur l'Évangile de Jean qui, ainsi que nous le disions hier, n'est guère compris par la théologie moderne entachée de matérialisme, volontairement limitée à l'aspect historique des faits. Du point de vue occulte, il se révèle le document le plus admirable que possède l'humanité, non seulement comparé aux autres documents religieux, mais à tout ce qui a été écrit. Étudions-le de ce point de vue.

Dès les premiers chapitres, on voit que par la composition et le style, si on comprend bien ce qui est derrière les mots, cette œuvre est le document le plus achevé qui existe au monde. Mais il ne suffit pas d'une lecture superficielle pour s'en rendre compte. — On peut remarquer tout d'abord que l'évangéliste énumère sept miracles jusqu'à la résurrection de Lazare. Nous reviendrons plus loin sur la signification du chiffre sept. Quels sont ces sept miracles ?

1. Les noces de Cana en Galilée
2. La guérison du fils d'un officier du roi
3. La guérison de l'homme malade depuis 38 ans à l'étang de Béthesda ;
4. La multiplication des pains
5. Le miracle de Jésus marchant sur les eaux
6. La guérison de l'aveugle-né ;
7. Et enfin le plus grand des miracles, l'initiation de Lazare, qui devient l'auteur de l'Évangile de Jean.

Une question s'impose : Que signifient ces sept miracles ?

Nous avons vu, au cours des dernières conférences, comment a évolué la conscience humaine. Au début de l'évolution, l'homme n'est pas sorti d'une lignée animale, mais d'une forme à laquelle étaient attachés certains dons de clairvoyance. L'homme était primitivement clairvoyant, bien qu'en revanche à ce temps, il n'aurait pu dire de lui-même : je suis. Pour acquérir peu à peu la conscience de soi, l'homme a dû renoncer à la clairvoyance. Le temps viendra où tous les hommes seront clairvoyants tout en conservant la conscience du « je ».

Telles sont les trois étapes que l'humanité a déjà parcourues partiellement et qu'il lui reste maintenant à terminer. Dans l'Atlantide, les hommes ont connu une clairvoyance de rêve puis ils acquirent lentement la conscience des objets extérieurs il leur reste à atteindre une conscience clairvoyante qui s'unisse au sens du « je ». Ainsi l'homme passe

d'une clairvoyance inconsciente à une conscience extérieure des objets ; il s'élèvera ensuite à la clairvoyance consciente.

En même temps que la conscience humaine, tout s'est transformé dans l'humanité. Il faut ne pas avoir les yeux bien ouverts pour croire qu'aujourd'hui est comme hier. Tout se transforme. — Les rapports des êtres humains entre eux ont changé aussi. Nous avons vu qu'autrefois, jusqu'au moment où l'impulsion christique est venue féconder l'évolution, les hommes avaient les uns sur les autres une très grande influence. L'homme ne faisait pas qu'entendre les mots qui sortaient de la bouche de son interlocuteur ; lorsque l'un éprouvait vivement quelque chose, ou qu'il pensait avec force, l'autre pouvait également le sentir, le savoir. Au temps où l'amour dépendait beaucoup des liens de parenté, c'était un tout autre sentiment que celui que nous connaissons. Il a sans doute maintenant quelque chose de plus intime, mais il n'est plus aussi fort. Il ne recouvrera sa force que lorsque toutes les âmes seront pénétrées par l'impulsion christique. Autrefois l'amour guérissait, il agissait sur l'âme comme un baume. Avec le développement progressif de la pensée et de l'intelligence ont disparu ces forces qui passaient d'une âme à une autre. C'était un don propre aux peuples anciens que de pouvoir influencer ainsi l'âme d'un autre, d'y laisser couler comme un flot la force de sa propre âme. Et cette influence, cette force, était alors beaucoup plus grande. Aucun document historique ne nous l'a transmise, aucun monument ni pierre ne nous en parle ; mais l'étude clairvoyante de la chronique akashique nous révèle qu'autrefois on guérissait beaucoup de malades grâce à cette influence psychique qu'un homme pouvait exercer sur un autre.

L'âme avait bien d'autres pouvoirs encore. Cela nous semble un conte de fées, et pourtant c'était la réalité autrefois : l'homme pouvait, en s'y exerçant régulièrement, arriver à soumettre à sa volonté la croissance des végétaux, à l'accélérer, à la ralentir ; il ne reste plus de cela que de pauvres vestiges. — La vie humaine avait autrefois une toute autre forme. Jadis, personne ne se serait étonné de voir une influence s'exercer d'une âme à l'autre. Il faut toutefois remarquer que cette influence ne pouvait s'exercer que si elle passait à travers deux ou plusieurs êtres. Même à notre époque, on pourrait se représenter qu'un homme doué de la force du Christ apparût parmi les hommes, mais ceux qui croiraient en lui seraient peu nombreux, dispersés, de sorte qu'il ne pourrait pas réaliser ce qui doit ainsi passer d'une âme à l'autre. Il ne suffit pas de vouloir agir ; il faut encore que des êtres soient en état de recevoir cette influence. Autrefois, ceux qui étaient sensibles à ces influences étaient plus nombreux ; nous ne serons donc pas surpris de voir que l'on guérissait les maladies par ces moyens spirituels et que certains résultats mêmes, que l'on obtient aujourd'hui par des moyens mécaniques, étaient obtenus autrefois par cette action de l'âme. L'apparition du Christ a eu lieu à une époque très précise pendant laquelle il subsistait encore quelques restes, hérités de l'époque atlantéenne, de ces courants spirituels. L'humanité allait entrer de plus en plus dans la matière, et perdre par là même toute possibilité d'agir par l'esprit. C'est à ce moment précis que l'impulsion christique devait apparaître et agir profondément sur ceux qui étaient encore sensibles à l'influence de l'esprit.

Quand on connaît vraiment, l'évolution de l'humanité, on comprend que le Christ ait pu opérer avec une force particulière dans ce corps de Jésus de Nazareth âgé d'environ trente ans. Car ce corps avait été préparé depuis les temps les plus reculés. Nous avons vu

hier que la personne de Jésus de Nazareth s'était antérieurement incarnée dans la Perse antique — et que depuis lors, elle avait parcouru, d'incarnation en incarnation, la voie spirituelle. Si le Christ a pu venir habiter un corps, c'est que ce corps lui a été offert en sacrifice. Et les évangélistes le savaient bien. C'est pourquoi ils ont tout décrit de façon telle que tout s'éclaire pour le regard spirituel. Il faut tout prendre au pied de la lettre dans les évangiles — mais il faut d'abord apprendre à les lire. Pourquoi est-il mentionné, par exemple, tout particulièrement, dans le miracle des noces de Cana, qu'il se produisit « à Cana en Galilée » ? Vous pourrez chercher partout dans la Palestine d'alors et vous ne trouverez nulle part un autre Cana. Pourquoi donc alors ajouter à ce lieu un qualificatif spécial ? — Parce qu'il est essentiel de faire ressortir que le miracle qui s'est produit devait se faire en Galilée ; c'est-à-dire que le Christ n'aurait pu trouver en d'autres lieux que précisément en Galilée ce qui permit cet événement. Je vous ai déjà dit en effet que pour qu'une action se passe, non seulement celui qui la produit est nécessaire, mais aussi ceux qui sont aptes à la recevoir. Le Christ ne pouvait se manifester pour la première fois au sein d'une communauté juive ; il fallait la Galilée, ce pays où plusieurs races sont mêlées. Ce mélange des peuples les plus différents avait supprimé en Galilée les liens du sang, et surtout cette foi exclusive dans les attaches consanguines qui existait en Judée chez le peuple hébreu. La population de Galilée était complètement mélangée. Or, à quoi le Christ devait-il se sentir appelé, précisément à l'égard de sa vocation ?

L'une des paroles les plus importantes qu'il ait prononcées est celle-ci : « Avant qu'Abraham fut était le Je suis ! » — Et cette autre : « Moi et le Père sommes Un ! ». Et par là il voulait dire que pour ceux qui s'attachent aux anciennes formes de vie, le moi ne se sent en sûreté qu'au sein d'une fraternité consanguine. Ceux qui vénéraient l'Ancien Testament ressentaient lorsqu'ils entendaient ces mots : « Moi et le Père Abraham sommes Un », quelque chose dont l'homme moderne ne peut guère percevoir l'écho. Ce que l'homme appelle son « je » individuel, qui évolue entre les frontières de la naissance et de la mort, peut lui apparaître éphémère, passager. Mais celui qui avait vraiment foi dans l'Ancien Testament, et avait reçu les enseignements qui parcouraient l'âme de l'humanité en ces temps anciens, ne parlait pas d'une manière allégorique, mais concrète, lorsqu'il disait : « Certes je suis un individu, mais en même temps je me rattache à un grand organisme qui remonte jusqu'au Père Abraham. Le doigt n'a conscience du corps qu'autant qu'il y est attaché ; ainsi je n'ai de souvenirs que si je me sens rattaché au vaste organisme de mon peuple, lequel remonte jusqu'au Père Abraham. Je dépens aussi étroitement de mon peuple que mon doigt dépend de mon corps. Si l'on coupe ce doigt, ce ne sera bientôt plus un doigt ; sa vie n'est assurée qu'aussi longtemps qu'il se relie à ma main, ma main à mon bras, etc. Sinon, il n'a plus de raison d'être. Je n'ai, moi non plus, qu'une seule raison d'être : c'est quand je me perçois membre de toute une série de générations à travers lesquelles coule le sang du père Abraham. Alors j'éprouve un rattachement à quelque chose ; mon moi individuel est périssable, mais ce vaste organisme de mon peuple ne passera pas. Lorsque je me sens vivre entièrement dans cet organisme, j'ai surmonté ce qui en moi est périssable, je suis en sécurité dans un « je » plus vaste, le « je » du peuple qui depuis le père Abraham descend jusqu'à mon « je » ! »

La force de l'expérience intérieure que traduisent ces mots Moi et le père Abraham sommes UN, est celle qui a provoqué, tout au long de l'Ancien Testament, ces

événements que nous appelons aujourd'hui des miracles. Mais lorsque le temps approcha où l'humanité n'allait plus conserver cet état de conscience, cette force diminua graduellement. C'est pourquoi le Christ ne pouvait aller vers ceux qui avaient déjà d'une part perdu la force magique du sang, et qui d'autre part avaient encore une foi aveugle dans ces liens de la descendance. Chez eux le Christ n'aurait pu trouver la force nécessaire pour commencer l'action qui allait rayonner de son âme vers les autres âmes. Il se tourna donc vers ceux en qui le mélange du sang avait éteint cette sorte de foi ; il alla vers les Galiléens et commença là sa mission. Il y trouvait précisément un mélange des peuples qui fut le début d'un mélange des sangs. Toutes sortes de tribus jusqu'alors dominées par les liens du sang se rencontraient là et offraient une première transition vers un état nouveau. Ils avaient encore le sentiment que leurs pères possédaient un état de conscience tout autre, des forces magiques qui unissaient les âmes. C'est par eux que le Christ put entreprendre la mission nouvelle de donner à l'humanité une conscience du « je » qui ne fût plus dépendante des liens du sang, — cette conscience qui se dit : Je me rattache par moi-même au Père spirituel, au Père dont le sang ne parcourt pas les générations, mais dont la force intérieure atteint chaque âme individuellement. Ce « je », qui est en moi, et qui se relie directement au Père spirituel, il était avant qu'Abraham ne fût. Je suis appelé à déverser dans ce « je » une force qu'augmente encore la conscience de m'unir avec le Père spirituel de l'univers. « Moi et le Père sommes UN » et non pas « Moi et le père Abraham », c'est-à-dire l'ancêtre physique. — Le Christ alla donc vers ceux en qui venait d'apparaître la compréhension de ces faits. Ils avaient précisément besoin de trouver en leur âme la force qui allait permettre peu à peu aux hommes de faire descendre graduellement les réalités spirituelles jusque dans le monde physique. — Pourquoi ne voyons-nous plus de nos jours des événements comme celui qui se produisit alors ? — Sans compter que celui qui voudrait en voir le pourrait, il faut penser aussi que les hommes ont dépassé cet état de conscience, cette transition, et qu'ils sont descendus entièrement dans le monde de la matière. Le temps où vécut le Christ forme justement la limite, et c'est sur les derniers vestiges d'une ancienne humanité qui se transforme que le Christ montre le pouvoir de l'esprit sur le physique. Ces miracles qui se produisent alors que l'ancien état de conscience est sur le point de disparaître, furent accomplis comme des signes, des symboles qui devaient entraîner la foi.

Considérons à présent ces noces de Cana en Galilée. Pour étudier tous les détails de l'Évangile de Jean, tout ce qui y est contenu, ce n'est pas quatorze conférences qu'il faudrait, mais quelques années. Cependant ce ne serait que le commentaire détaillé des brèves indications que je vais vous donner.

Il est dit au sujet de ce premier miracle : il se fit une noce à Cana en Galilée. Or, il n'y a pas un mot dans l'Évangile de Jean qui n'ait sa signification. Pourquoi une « noce » ? Parce que le mariage réalise une union, et que toute la mission du Christ, dans son sens le plus éminent, est aussi une union. Ce que le Christ veut accomplir a précisément trait au mélange des sangs, celui qui est pratiqué en Galilée. Je vais vous dire maintenant quelque chose qui vous étonnera. Lorsqu'on pratiquait encore le mariage entre proches parents, que ressentaient les hommes ? Quelle était donc la force que percevaient les membres de la famille ? Vous savez que le mariage entre proches s'est peu à peu transformé en un mariage qui mêle des sangs étrangers. Or, vous trouvez chez tous les anciens peuples une

loi qui interdit de se marier en dehors de la tribu, de la famille. Les descendants d'une tribu dont les membres sont apparentés par le sang, possèdent par le mariage entre parents des forces magiques qui agissent sur les âmes. Que se serait-il passé à l'une de ces noces antiques, si la boisson dont on avait besoin, le vin par exemple, fût venu à manquer ? Si grande est l'influence psychique des uns sur les autres qu'il suffit entre ces êtres si étroitement apparentés, que des circonstances propices apparaissent pour que, par la force magique de l'amour consanguin l'eau, servie au lieu de vin à une heure tardive de la fête, ait pour les convives la saveur du vin. Si l'influence magique de l'un d'eux s'était répandue sur les autres, ils auraient pensé que ce qu'ils buvaient était du vin. Ne vous dites pas : Mais ce vin n'aurait jamais été que de l'eau ! Tout esprit sensé admet que les choses sont pour les hommes ce qu'elles sont pour leur organisme, ce qu'elles deviennent pour lui, et non ce qu'elles semblent être. Aujourd'hui encore, on rencontrerait des amateurs de vin qui consentiraient à boire de l'eau si elle avait le goût du vin, et si, par une action quelconque, elle avait le même effet sur leur organisme. Il n'en faut pas plus pour que de l'eau semble aux hommes être du vin. Que faut-il donc pour qu'un miracle ait lieu et que l'eau qui est dans les cruches se change en vin au moment où on les vide ? — Il faut la force magique naissant de l'étroite parenté du sang. Certes cette force existe dans l'âme de ceux qui prennent part aux noces de Cana en Galilée. Encore faut-il qu'un lien soit créé.

Or, il est dit : « Et la mère de Jésus était là. Jésus et ses disciples avaient aussi été conviés aux noces. » Et le vin étant venu à manquer, la mère de Jésus le lui fit remarquer et lui dit : « Ils n'ont pas de vin » (Jean, II, 2 et 3).

Je disais qu'il faut un lien, un intermédiaire pour que l'événement puisse se produire. La force psychique doit s'appuyer sur quelque chose. — Nous arrivons alors à cette parole qui, de la façon dont elle est traduite généralement, semble un blasphème. Car je ne crois pas qu'un homme sensible ne ressente une impression désagréable à ces mots de Jésus à sa mère : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre moi et toi ? Mon heure n'est pas encore venue ! ».

Il est impossible d'accepter ces paroles ; on se représente les rapports de Jésus de Nazareth avec sa mère comme l'idéal de l'amour, et il se serait servi d'expressions semblables ! Mais en réalité, ce n'est pas cela qui fut dit. Ouvrez le texte grec. Vous n'y trouverez que ces simples mots par lesquels Jésus fait allusion à un mystère : « O Femme, ceci passe de moi à toi » Il fait allusion ici à cette force si subtile qui passe d'une âme à l'autre, et qui se transmet de lui à sa mère. Or, c'est cette force dont il a besoin à cet instant. Il ne peut pas encore accomplir à ce moment-là des « signes » supérieurs ; il faut pour cela que son temps mûrisse. Il dit : « Mon temps n'est pas encore venu, le temps où je pourrai agir par ma seule force. » Le lien magnétique qui passe de l'âme de Jésus de Nazareth à celle de sa mère est encore nécessaire : 0 femme, ceci passe de moi à toi. D'ailleurs, s'il avait dit : Femme, qu'y a-t-il de commun entre moi et toi, comment eût-elle pu dire alors aux serviteurs : « Ce qu'il vous dira de faire, faites-le » ? Elle possède les anciennes forces dont les hommes n'ont plus aucun souvenir aujourd'hui ; et elle sait qu'il en appelle à la force du sang qui unit le fils à sa mère, et de là doit passer dans les autres. Elle sait qu'une force spirituelle invisible agit dès lors qui va produire quelque chose. Et ici encore, lisez de très près le texte. Comment peut-on croire aux évangiles et

penser qu'il s'agisse d'un détail ordinaire lorsqu'il est dit qu'il y avait là six vaisseaux de pierre mis pour servir, dit-on, aux « purifications des Juifs » ; et qu'après cette constatation banale, vienne le miracle de l'eau changée en vin ? Comment expliquer cela, du simple point de vue extérieur, si rien d'autre ne va se passer ?

Quelle foi peut bien avoir celui qui croit à ce miracle, qui pense qu'une substance a pu se transformer en une autre ? Avec une interprétation ordinaire, on n'en sort pas.

Il faut se représenter que ces vaisseaux de pierre, ces cruches, ne sont vraisemblablement pas remplis d'eau. Il n'est pas du tout dit qu'ils durent être vidés et remplis à nouveau ; il est simplement dit qu'ils furent emplis. Mais s'ils avaient été vidés pour être ensuite remplis, il faudrait croire que l'eau qui y était primitivement aurait été transformée en vin, il faudrait vraiment croire qu'il s'est agi alors d'une sorte de tour de prestidigitation... C'est impossible. Il est évident que les cruches étaient vides, puisqu'il y a un sens spécial au fait qu'on les remplit.

« Ce qu'il vous dira de faire, faites-le » a dit la mère aux serviteurs. De quelle sorte d'eau le Christ a-t-il besoin ? Il lui faut de l'eau qui jaillisse des sources de la nature. C'est pourquoi il est expressément dit qu'on a puisé l'eau à l'instant même. Cette eau, qui n'a pas encore perdu les forces que possède tout élément tant qu'il est uni à la nature, est bien celle qu'il faut. Aucun mot n'est de trop dans cet évangile. Il fallait une eau fraîchement puisée pour servir au Christ dont l'entité s'approchait de la Terre et s'unissait aux forces agissant dans la Terre. Dès l'instant que les forces vivantes de l'eau agissent en union avec « ce qui passe de moi à toi », le miracle décrit par l'évangile peut se produire. L'intendant est appelé ; il a l'impression que quelque chose de particulier vient de se passer, mais il ne sait pas quoi ; il est dit expressément que lui n'a pas vu ce qui s'est passé, mais seulement les serviteurs l'ont vu. Et sous l'impression de ce qui s'est passé il trouve que l'eau a le goût du vin. C'est ce qui est dit clairement ; de sorte qu'une force venue de l'âme a eu un effet jusque sur l'élément physique du corps humain. Mais dans la mère de Jésus de Nazareth, qu'est-ce qui existait donc, qui a pu à ce moment donner assez de force à sa foi pour produire un tel résultat ? Il vivait en elle cette conviction que celui que les autres appelaient son fils, était devenu l'Esprit de la Terre. Alors la grande force qui vivait en elle, unie à celle qui vivait en lui — agissait de lui à elle, — put avoir le résultat que l'on sait.

Ainsi ce premier miracle et toutes les circonstances qui l'entourent montrent bien comment put s'exercer sur le monde physique une action qui vint de l'accord des âmes, de ce qui fut encore en rapport avec les liens du sang.

C'est dans ce premier miracle que la force du Christ se manifeste le moins. Elle a encore eu besoin d'être soutenue par les forces de l'âme maternelle et les forces de la nature qui se trouvent dans l'eau fraîchement puisée. La force du Christ n'est encore ici qu'à son minimum. Mais ce qui est important, c'est que cette force passe en une autre âme préparée pour la recevoir, et de là trouve son plein effet. L'essentiel c'est que la force du Christ a le pouvoir de préparer aussi les autres âmes pour que le résultat puisse apparaître : les convives arrivent à ce que pour eux aussi l'eau ait le goût du vin. Mais une véritable force s'accroît en agissant. La seconde fois que le Christ doit exercer sa puissance, celle-ci a déjà grandi. S'il est vrai que toute force s'accroisse par l'exercice, à

plus forte raison une force spirituelle, lorsqu'elle a été employée une première fois avec un bon résultat.

Le second miracle est la guérison du fils d'un officier du roi. Ici encore, vous ne pourrez comprendre ce qui s'est passé en réalité qui si vous savez bien lire les mots qui sont essentiels dans ce chapitre de l'évangile de Jean. Après que l'officier a exprimé son chagrin à Jésus de Nazareth, il est dit au verset 50, ch. IV :

« Jésus lui dit : Va, ton fils vit. Cet homme crut la parole que Jésus lui avait dite et s'en alla. »

Voici à nouveau deux âmes ici, celle du Christ et celle de celui dont le fils est malade. Et comment agit la parole du Christ : « Va, ton fils vit » ? Son action éveille dans l'autre âme la force de croire ce qui lui est dit là. Ces deux forces agissent ensemble. Si l'officier n'avait pas eu la foi, son fils n'eût pas été guéri. Ainsi une force agit sur l'autre : il faut les deux. Nous trouvons déjà ici que la force christique s'est élevée à un plus haut degré. Car aux noces de Cana il lui fallait encore, pour pouvoir agir, le soutien des forces maternelles. Mais maintenant la force christique peut immédiatement déverser dans l'âme de l'officier la parole qui l'enflamme.

Le troisième miracle est la guérison de l'homme qui se trouvait près de la piscine de Bethesda et qui était malade depuis 38 ans. Lisons à nouveau la parole essentielle qui jette de la lumière sur tout le reste :

« Jésus lui dit : Lève-toi, prends ton lit, et marche ! »

Le malade venait d'expliquer à Jésus qu'il lui était impossible de se lever :

« Seigneur, je n'ai personne pour me porter quand l'eau vient d'être remuée ; et pendant que j'y viens, un autre y descend avant moi. »

C'est alors que le Christ lui dit (et il est essentiel que ce soit un jour de Sabbat qui fait régner une atmosphère de fête et met plus d'amour entre les hommes) : « Lève-toi, prends ton lit, et marche ! » Parole qu'il faut rapprocher des autres non moins importantes qu'il va dire plus loin :

« Voici que tu as été guéri ; ne pèche plus désormais, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire. »

Ce qu'il veut dire par là, c'est que la maladie qu'avait cet homme depuis 38 ans se rapportait à son péché. Ce péché avait-il été commis dans cette vie ou dans une vie antérieure, ce n'est pas pour le moment la question. Ce qui nous intéresse actuellement, c'est que le Christ a déversé en cette âme la force d'accomplir une action qui l'atteint jusque dans sa nature morale.

Nous voyons ici que la force christique a encore grandi. Ce qui s'est passé précédemment a pu s'exprimer par des résultats physiques. Mais voici une maladie qui, d'après ce que le Christ dit lui-même, est en rapport avec le péché du malade. A ce moment le Christ peut donc intervenir jusque sur l'âme même. Dans le miracle précédent, il lui a encore fallu le concours du père. Maintenant, sa force pénètre dans l'âme du malade, et ce qui lui donne une puissance de plus, c'est que le fait se passe le jour du Sabbat. L'homme moderne a perdu le sens de ces choses ; mais celui qui vivait dans l'esprit de l'ancien Testament comprenait ce que cela voulait dire. C'est pourquoi les Juifs sont telle ment émus de voir ce malade porter son lit un jour de Sabbat. Ce trait est

capital. Ce qui frappe les Juifs, ce n'est pas tant la guérison de cet homme que de le voir porter son lit au jour du Sabbat :

« Les Juifs dirent alors à celui qui avait été guéri : C'est aujourd'hui le Sabbat ; il ne t'est pas permis de porter ton lit. »

Le fait que ce jour est consacré est donc essentiel pour la guérison du malade. Et dans le Christ lui-même vit cette pensée : « Pour que le Sabbat soit vraiment aux yeux de Dieu un jour saint, les âmes doivent ce jour-là tirer de la puissance divine une force spéciale. » C'est par cette force que le Christ peut agir sur le malade, ou plutôt c'est elle qu'il fait passer dans cette âme. Et tandis qu'auparavant le malade n'a pas trouvé en lui le pouvoir d'effacer les conséquences du péché, il le reçoit maintenant de la force christique. Cette force vient de s'accroître encore.

Nous parlerons plus tard de la nature du miracle en général. Mais examinons d'abord le quatrième miracle, celui de la multiplication des pains pour cinq mille hommes. Ici encore, cherchons le mot capital. — Et souvenons-nous que dans ce genre d'études, il faut se dépouiller de la mentalité de l'homme moderne. Si ceux qui écrivaient sur le Christ à l'époque où l'Évangile de Jean fut écrit avaient eu la mentalité qu'on a à notre époque matérialiste, ils auraient écrit tout autrement ; ils auraient été frappés par d'autres choses que celles qui les ont frappés. Or, le passage capital sur lequel il faut insister est celui-ci :

« Et Jésus prit les pains ; et ayant rendu grâces, il les distribua à ses disciples, et ses disciples à ceux qui étaient assis ; et il leur donna de même des poissons autant qu'ils en voulurent. »

Pour accomplir ce qui devait se réaliser, le Christ Jésus s'adresse ici aux âmes des disciples, de ceux qui étaient avec lui et qui s'élevaient graduellement à son niveau. Les disciples qui l'entourent participent à l'action. Il peut éveiller à ce moment en leur âme la force intérieure de la charité. Sa puissance se déverse sur eux. Notons ici que la force christique vient encore de s'élever. Précédemment, c'est dans l'âme du malade qu'elle s'est déversée ; elle atteint maintenant le niveau de l'âme de ses disciples, cette tension qui lui permet de passer du maître aux disciples, elle s'élargit de l'âme d'un seul jusqu'aux âmes des autres. — Pour comprendre ce que peut produire cette action, il faut observer ce qui se produit quand la force du Christ n'agit pas seule, mais enflamme d'autres âmes, prolonge son rayonnement. On ne rencontre plus aujourd'hui une foi assez vivante pour comprendre ce qui s'est passé et que la Science spirituelle rend intelligible.

Le cinquième miracle est raconté dans le même chapitre, et commence ainsi :

« Quand le soir fut venu, les disciples descendirent au bord du lac. Et étant entrés dans une barque, ils voulurent passer l'eau pour aller à Capharnaüm. Il faisait déjà sombre, et Jésus n'était pas venu à eux. Et le lac élevait des vagues, car un grand vent soufflait.

« Mais quand ils eurent ramé environ vingt-cinq ou trente stades ils virent Jésus marcher sur le lac, et s'approcher de la barque ; et ils eurent peur. »

Ceux qui éditent aujourd'hui les évangiles ajoutent à ce chapitre ce titre superflu : « Jésus marche sur les eaux », comme si cela était écrit quelque part dans le texte. Ce n'est pas cela qui est dit, mais : « les disciples virent Jésus marcher sur les eaux. » Voilà le fait. La force du Christ venait de s'accroître encore. Elle est devenue si puissante, sous l'action des derniers faits décrits, qu'elle peut alors non seulement se propager en d'autres âmes, mais que le Christ peut vivre dans sa propre forme devant le regard intérieur des

disciples devenus capables de le voir. Voici donc ce qui se passe en réalité : Quelqu'un se trouve à un endroit éloigné ; mais sa force est si grande qu'elle agit à distance. La force christique a maintenant le pouvoir, non plus seulement de susciter une force analogue chez les disciples, comme c'est le cas sur la montagne où se produit la multiplication des pains, mais ses disciples peuvent voir le Christ, sous sa propre forme, bien que leurs yeux physiques ne puissent le voir là où il est. Le Christ peut devenir visible de loin à ceux dont l'âme est déjà reliée à la sienne. Sa forme même en est arrivée au point de pouvoir être contemplée spirituellement. Au moment où la possibilité de le voir physiquement manque aux disciples, apparaît en revanche cette possibilité d'un regard spirituel, — et ils contemplent le Christ. Or, cette vue à distance permet de voir l'objet comme tout près de soi.

Le miracle suivant, c'est la guérison de l'aveugle-né[16].

Le récit de cette guérison a été particulièrement déformé par la tradition. Vous le connaissez :

« Comme Jésus passait, il vit un homme aveugle depuis sa naissance.

« Et ses disciples lui demandèrent : Maître ! Qui est-ce qui a péché pour que cet homme soit ainsi né aveugle ; est-ce lui ou ses parents ?

« Jésus répondit : Ce n'est point qu'il ait péché, ni ses parents mais c'est afin que les œuvres de Dieu se manifestent en lui. »

Et alors il le guérit. Serait-il vraiment chrétien d'interpréter cela de cette façon : cet homme est né aveugle, non pas que ses parents aient péché, non pas qu'il ait péché lui-même, mais Dieu l'a rendu aveugle pour que le Christ puisse venir accomplir un miracle qui tourne à la gloire de Dieu ? On ne lirait pas le texte comme il faut, si l'on pensait ainsi. En réalité, il n'est pas du tout dit que « dans cet aveugle les œuvres de Dieu doivent se manifester ». Si nous voulons comprendre ce miracle, remontons au sens qu'on donnait au mot « Dieu ». C'est ce que vous trouverez aisément dans un autre chapitre où le Christ est précisément accusé d'avoir dit de lui-même qu'il ne faisait qu'un avec Dieu. Que répond-il ?

« Jésus leur répondit : N'est-il point écrit dans votre Loi J'ai dit : Vous êtes des Dieux ? »

En d'autres termes, le Christ répond : Au fond de chaque âme humaine, il y a le germe d'un dieu, il y a quelque chose de divin. Combien de fois n'avons-nous pas dit que le quatrième principe de l'entité humaine, le « je », était un germe de divinité dans l'homme. « Vous êtes des Dieux ! » revient à dire : Quelque chose de divin habite en vous, qui n'est ni la personnalité qui vit entre la naissance et la mort, ni ce que nous ont faits nos parents. Cet élément divin, cette individualité humaine passe de vie en vie au cours des réincarnations. Ainsi donc, ce ne sont pas les parents qui ont péché, ni la personnalité terrestre qui dit habituellement d'elle-même : « je ». Mais ce qui a rendu cet homme aveugle en cette vie a sa cause dans une vie antérieure. Il est aveugle parce que les œuvres du principe divin en lui manifestent par sa cécité ce qu'elles furent antérieurement. Le karma, la loi des causes et des effets, est clairement indiqué ici par le Christ Jésus. Mais en face de ce cas de maladie, comment doit s'exercer la force qui guérit ? Elle doit agir sur ce qui n'est pas le moi périssable qui vit de la naissance à la mort ; elle doit pénétrer plus profondément jusqu'au Moi qui se perpétue de vie en vie. A nouveau la force

christique a grandi. Jusqu'ici elle n'a agi que sur ce qui s'offre présentement à elle ; elle s'exerce désormais sur ce qui survit à la mort, et se perpétue de vie en vie. Le Christ agit ici comme le représentant du « Je suis ». En déversant sa force dans le « Je suis », le Dieu Christ se révélant au Dieu dans l'Homme, il donne à l'homme le pouvoir de se guérir du dedans par lui-même. Le Christ vient d'atteindre le for intérieur de l'âme. Son action s'exerce sur l'individualité éternelle du malade et atteint même les conséquences de ses vies antérieures.

Quel accroissement va pouvoir connaître encore cette force christique ? Il ne lui reste plus à atteindre que le point où elle réveillera en un homme la part de force christique qu'il renferme, pour qu'il en pénètre tout son être, devienne un autre homme, un homme-Christ. Et c'est ce qui se passe à la résurrection de Lazare. C'est là la nouvelle élévation de cette force christique qui s'est accrue de degré en degré.

Où trouver au monde un document d'une composition plus magistrale que cet évangile ? Et qui ne s'inclinerait avec respect en voyant ce récit passer par une telle gradation ?

Il nous reste encore une chose à montrer. Nous avons détaché ici quelques passages qui marquaient la progression des miracles. Mais de l'un à l'autre, qu'y a-t-il, quel lien les rattache à l'ensemble ? Nous verrons demain que la composition de cet évangile n'est pas seulement admirable par la gradation des miracles, mais parce que tout ce qui les relie porte un sens spécial. — C'est d'un point de vue artistique que nous avons aujourd'hui étudié la composition de cet évangile, et admiré cette perfection qui aboutit à la résurrection de Lazare. Or, il faut savoir le lire ainsi pour pressentir le sens profond que l'anthroposophie est appelée à rendre aujourd'hui à nos âmes. D'ailleurs, il y a plus encore dans cet évangile que nous ne pourrons y faire voir. Dans l'avenir, d'autres commentaires suivront encore, éclairés par une sagesse qui, à son tour, dépassera la nôtre et servira la découverte de vérités nouvelles. La sagesse qui nous éclaire nous sert depuis trente ans à découvrir ce qui, sans l'anthroposophie, ne pourrait être trouvé.

X

Kassel, le 3 juillet 1909

Nous avons insisté sur l'importance toute particulière du baptême de Jésus de Nazareth par Jean-Baptiste et de l'accord des quatre évangiles à ce sujet. Nous allons étudier aujourd'hui ce baptême d'un point de vue spécial.

La manière dont les évangélistes le décrivent fait déjà pressentir que cet événement est de toute importance, ce qui nous est confirmé par la chronique de l'akasha : Lorsque Jésus de Nazareth eut environ trente ans, l'entité divine qu'on appelle le Christ pénétra dans ses enveloppes corporelles. Nous avons donc à distinguer deux parties dans la vie du fondateur du christianisme, et cela d'après la lecture de l'akasha : d'abord la vie du grand initié qu'est Jésus de Nazareth, en lequel vit un « je » qui a passé par de nombreuses incarnations, et s'est élevé au point de pouvoir accomplir son grand sacrifice. Ce sacrifice consiste dans le fait que vers trente ans, le « je » de Jésus de Nazareth peut quitter le corps physique, le corps éthérique et le corps astral qu'il a purifiés et ennoblis. Rien n'était meilleur ni plus pur que ce triple réceptacle humain. Au moment du baptême, dans ce réceptacle abandonné par le « je » de Jésus de Nazareth, descend l'entité qui n'a encore jamais vécu auparavant sur Terre, qui n'a passé par aucune incarnation antérieure, — celle du Christ.

Avant ce temps, on ne peut la trouver qu'en dehors de notre Terre. Et ce n'est qu'au moment du baptême dans le Jourdain qu'elle vient s'unir à un corps humain et vivre trois ans sur Terre pour accomplir pendant ces trois années ce que nous allons essayer de toujours mieux comprendre.

Ce que je viens de dire est le résultat de l'observation clairvoyante. Les évangélistes le disent en d'autres termes par leur description du baptême. Ce baptême de Jean-Baptiste qui apporte aux autres hommes des expériences variées, est pour Jésus de Nazareth le moment où dans ses corps, pénétra le Christ, ce même esprit dont l'Ancien Testament avait dit : « Et l'esprit de Dieu planait (ou couvait) sur les eaux ». Ainsi donc, cet esprit divin de notre système solaire prend corps d'une manière qu'il faut maintenant expliquer. Rendez-vous bien compte qu'il est très difficile de saisir ce qui s'est produit à ce moment, ce qui est sans contredit l'événement le plus considérable de toute l'évolution terrestre. Il faudra que j'explique encore certaines choses qui peut-être pourront choquer celui qui n'est pas encore préparé pour les recevoir ; mais qu'il se dise alors que l'âme humaine est sur Terre pour se perfectionner toujours plus, même à l'égard de la connaissance, et que souvent ce qui peut choquer au début devient parfaitement clair par la suite. Sinon ce serait à désespérer de voir évoluer l'âme humaine. Quoi que l'homme puisse apprendre, son âme peut toujours se perfectionner encore et arriver à comprendre de mieux en mieux.

C'est dans un organisme triple — corps physique, corps éthérique et corps astral, — que descend le Christ. C'est cela qu'indique la parole qui résonne du fond de l'univers : « Celui-ci est mon fils bien-aimé, dans lequel moi-même je me manifeste ! » Car c'est ainsi que le texte doit être rendu. On peut facilement comprendre que la descente du Dieu

dans le triple organisme de Jésus de Nazareth soit accompagnée de profondes transformations. Dans les anciennes initiations, c'est l'homme tout entier qui était transformé. Je vous ai décrit comment se passait le dernier acte de l'ancienne initiation. — Après que le disciple, initié aux secrets des dieux, eût été préparé par l'étude et les exercices, il restait pendant trois jours et demi dans un état semblable à la mort ; son corps éthérique se trouvait alors séparé de son corps physique, et les expériences qui avaient pénétré dans le corps astral pouvaient pénétrer à leur tour le corps éthérique ; cela veut dire que celui qu'on initiait passait de l'état de « purifié » à celui d'« illuminé », c'est-à-dire de celui qui contemple le monde spirituel. Il avait alors un certain pouvoir sur son corps — en ces temps anciens où l'on pouvait encore pratiquer des initiations de ce genre. Lorsqu'il réintégrait son corps physique, il acquérait la maîtrise complète de certains éléments subtils de ce corps physique.

On pourrait se demander s'il était possible de discerner ce pouvoir qu'exerçait l'initié sur ses trois corps, et même sur son corps physique ? Celui-là pouvait le voir qui en avait acquis la faculté ; pour d'autres, ce n'était qu'un homme simple, ordinaire. S'ils ne voyaient en lui rien de remarquable, c'est que le corps physique, tel que les yeux physiques le voient, n'est qu'une expression du spirituel ; et les transformations se passaient dans le spirituel, derrière le corps physique. — Par les différentes sortes d'initiations qu'avaient reçues les anciens initiés, ils avaient donc acquis jusqu'à un certain point la maîtrise de leur corps physique. Mais il y avait quelque chose dont aucune initiation n'avait pu donner la maîtrise à l'homme. Nous touchons ici à un grand mystère. Il y avait dans l'organisme humain quelque chose qui restait inaccessible à l'initié des temps pré-chrétiens. C'était — si singulier que cela puisse paraître — les phénomènes très subtils qui sont à la base du système osseux. — Jusqu'au baptême du Christ Jésus par Jean, il n'y eut jamais, au cours de l'évolution toute entière, ni parmi les initiés, ni parmi les autres hommes, un être humain qui ait pu agir sur les processus physico-chimiques des os. — Par la descente du Christ dans le corps de Jésus de Nazareth, le « Je » du Christ devint le maître du corps tout entier, jusque dans les os. La conséquence en a été, que sur Terre, a vécu un corps capable d'incorporer à l'évolution terrestre la forme du système osseux, la nature spirituelle de cette forme. Il ne subsisterait rien de toute la vie humaine au sein de l'évolution terrestre si l'homme ne parvenait à incorporer ainsi à l'évolution la forme si noble de ses os, comme la loi même de cette évolution, s'il n'acquérait peu à peu la maîtrise des lois qui régissent ce système osseux. Bien souvent d'anciennes traditions confirment ce que dit l'occultisme : c'est ainsi qu'on dépeint la mort sous forme d'un squelette. Cette image traduit la vérité suivante : au début de l'évolution terrestre, toutes les lois mises en jeu pour créer l'organisme humain furent choisies de nature à pouvoir survivre, sous une forme perfectionnée, métamorphosée, à la fin de la Terre. Mais nulle partie de l'évolution terrestre ne serait sauvée pour l'avenir si la forme du système osseux n'arrivait pas à survivre. C'est elle qui doit remporter la victoire sur la mort au sens physique. C'est pourquoi celui qui vainc la mort sur Terre doit être le maître du système osseux, de la même manière dont je vous ai expliqué qu'il était le maître de certaines facultés spirituelles. — Nous ne dominons notre système sanguin que d'une façon très relative. Le sentiment de honte, par exemple, chasse le sang du cœur vers le visage ; l'âme agit par là sur la circulation ; la peur fait pâlir, fait affluer le sang au cœur. Quand

nous sommes tristes, les larmes jaillissent des yeux. Autant d'actions qui marquent l'emprise de l'âme sur le corps. — Celui qui a passé par une certaine initiation domine encore plus profondément son corps : il lui devient possible d'exercer une action précise sur les mouvements des différentes parties de son cerveau, etc.

Mais la nature humaine qui forma le corps de Jésus de Nazareth fut entièrement sous la domination du Christ. Le libre arbitre, la libre volonté du Christ descendit jusque dans le système osseux où, pour la première fois, il put agir intérieurement. Insistons sur l'importance de ce fait : l'homme a conquis sur Terre la forme qu'il possède actuellement dans son système osseux ; elle ne lui vient pas des incarnations précédentes de notre planète. Mais il la perdrait, s'il n'était pas descendu en elle cette puissance spirituelle que nous appelons le Christ ; ainsi donc, c'est une puissance incommensurable qui est descendue jusque dans la moelle du triple corps de Jésus de Nazareth.

Dans le cas d'une naissance ordinaire, ce qui vient des incarnations antérieures s'unit à ce que l'enfant reçoit par hérédité. La personnalité humaine qui a vécu des vies antérieures descend dans l'enveloppe de chair et le corps éthérique. Or, dès que nous pénétrons dans le monde spirituel nous y voyons, comme vous avez pu le lire ailleurs, que les choses y sont renversées comme dans un miroir. Lorsqu'on acquiert la connaissance par une méthode rationnelle et que le regard s'ouvre au monde spirituel, il faut apprendre progressivement à s'y orienter, car tout s'y passe en ordre inverse. Un nombre, par exemple 345, ne peut s'y lire comme dans le monde physique, mais il apparaît renversé : 543. Quand le Christ s'unit à l'enveloppe de Jésus de Nazareth, cet événement apparaît aux yeux de ceux qui se sont développés spirituellement, dans sa contre-partie. Alors qu'à une naissance l'esprit descend des mondes supérieurs s'unir à l'élément physique, ici, au-dessus de la tête de Jésus de Nazareth, apparaît sous forme d'une blanche colombe le « je » qui se sacrifie pour que l'esprit du Christ puisse s'incarner. L'élément spirituel qui se détache du physique apparaît. Ce récit repose entièrement sur une observation clairvoyante, et il est faux de dire qu'il ne serait qu'une allégorie ou un symbole. C'est un fait spirituel qui se déroule en réalité sur le plan astral. Au lieu d'une naissance physique qui attire à soi un principe spirituel, cette naissance est un sacrifice ; c'est elle qui rend possible que l'esprit du début de notre évolution terrestre qui « planait sur les eaux » s'unisse à la triple enveloppe de Jésus de Nazareth et l'emplisse de force et de lumière.

Vous comprendrez qu'au moment où cet événement a lieu, il n'intéresse pas seulement le coin de Terre où il se déroule. C'est une vue étroite que celle qui limite un événement à l'endroit où nous le voyons ; c'est la grande illusion des hommes qui ne se fient qu'à leurs sens physiques. Où est donc pour les sens physiques la limite d'un homme ? Est-ce celle de la peau ? Alors on cesserait d'être dès qu'on la dépasse. On dirait : Si je vous coupe le nez, vous n'êtes plus un homme entier. — Mais c'est là une vue bornée. A peine quelques centimètres au-delà de la peau, et il n'y aurait plus rien de nous ? Mais songez qu'à chaque respiration vous prenez en vous l'air qui vous entoure. Si, lorsqu'on vous coupe le nez vous n'êtes plus un être intégral, si on vous coupe l'air vous ne l'êtes pas non plus. C'est arbitrairement que nous voyons dans la peau la limite d'un être. Tout ce qui l'entoure fait partie de lui, et même au sens physique. De sorte que ce qui arrive à un homme n'intéresse pas seulement l'endroit occupé par son corps. Si on empeste l'air à une lieue à la ronde autour d'un homme et que les vapeurs se dirigent vers lui, on constate

vite que tout cet espace fait partie de la vie de cet homme. La Terre entière fait partie de notre vie. Et s'il en est ainsi du point de vue physique, vous comprendrez que pour un événement comme le baptême du Christ, l'immense étendue du monde spirituel y a pris part, et que beaucoup de choses ont dû. se produire pour qu'advint ce fait-là. Si vous empoisonnez l'air dans l'entourage d'un homme au point d'agir sur son organisme, un autre homme placé près de lui subira les mêmes effets. D'après sa position dans le cercle ces effets pourront se modifier ; s'il est au bord, ils seront minimes ; mais il y en aura cependant. Voilà qui vous expliquera peut-être qu'on pose la question de savoir s'il n'y a pas eu d'autres effets du baptême dans le Jourdain. Nous touchons ici à un nouveau mystère très profond et. dont on ne peut parler de nos jours qu'avec crainte et respect ; les hommes n'arriveront que progressivement à le comprendre.

Au moment où l'esprit du Christ descend dans le corps de Jésus de Nazareth et y introduit une transformation, une action s'exerce jusque sur la mère de Jésus de Nazareth, et cette action consiste en ce qu'au moment même du baptême par Jean-Baptiste, la mère retrouve sa virginité : c'est-à-dire que son organisme redevient celui d'une femme avant la puberté. La mère de Jésus de Nazareth est redevenue vierge à la naissance du Christ !

Tels sont les deux faits essentiels, immenses, que l'auteur de l'Évangile de Jean nous indique sous une forme d'ailleurs cachée. Mais quand nous savons bien lire cet évangile, tout cela s'y retrouve. Pour le comprendre, rattachons ce que nous venons de voir à nos études précédentes.

Nous avons vu qu'autrefois les hommes s'unissaient par les liens du mariage consanguin. C'est peu à peu que se firent les mélanges de sang, mais plus on recule dans les âges, plus on voit agir fortement l'influence de la parenté. Un homme qui pouvait compter toute une longue ligne d'ancêtres de la même souche possédait dans son sang des forces magiques qui permettaient que des actions s'exercent d'une âme à l'autre comme nous l'avons vu hier. C'est ce que tout le monde savait, même les gens les plus simples. Naturellement, si de nos jours on concluait ainsi des mariages entre proches, il est faux de croire que ces états se renouvelleraient. Ce serait la même erreur que ferait le muguet s'il se disait : Je ne veux 'plus fleurir en mai. Dorénavant, c'est en octobre que je fleurirai. En octobre la floraison lui serait impossible. De même les forces magiques ne peuvent se développer à une époque qui ne présente plus les conditions voulues. A notre époque, les forces magiques se développent d'une autre façon. Un esprit matérialiste ne peut évidemment pas comprendre que les lois de l'évolution se soient transformées. Il croit que tout ce qu'il expérimente dans son laboratoire actuel s'est passé ainsi toujours, et de tout temps. Mais il se trompe, car les lois elles-mêmes changent ; et il aurait été bien étonné s'il avait pu assister à ce qui s'était passé en Palestine, et dont l'Évangile de Jean nous fait le récit. Ceux qui ont vécu au temps du Christ, lorsqu'existait encore la tradition vivante de ces choses, n'ont pas ressenti un tel étonnement. J'ai dit hier déjà que les témoins du miracle des noces de Cana ne furent pas surpris outre mesure. Ce miracle, sous sa forme extérieure, renouvelait un fait qui avait été observé de tous temps. Lisez dans le 2e Livre des Rois, chap. IV, v. 42-45 :

> « Alors il vint un homme de Baal-Salisa qui apporta à l'homme de Dieu, du pain des prémices : vingt pains d'orge, et du gruau dans son sac. Et Elisée dit : Donne cela au peuple afin qu'ils mangent.

« Et son serviteur lui dit : Donnerai-je ceci à cent hommes Mais il lui répondit : Donne-le à ce peuple, et qu'ils mangent Car ainsi a dit l'Éternel : Ils mangeront, et il y en aura de reste.

« Il mit donc cela devant eux, et ils mangèrent ; et il y en eut de reste, selon la parole de l'Eternel. »

Ce récit de l'Ancien Testament décrit la même situation que celle de la multiplication des pains pour cinq mille hommes. Comment se serait-on étonné devant des miracles qui s'étaient déjà produits et qu'on pouvait lire dans les Écritures ?

Celui qui avait reçu une initiation ancienne avait l'accès du monde spirituel ; son regard percevait les forces spirituelles agissantes ; il voyait ce qui se passe dans les liens du sang, les forces qui y sont actives. Les autres hommes le pressentaient obscurément ; lui, remontait jusqu'au premier ancêtre dont le sang coulait à travers toute la lignée. Ainsi, se disait-il, le sang coule à travers toutes les générations et dans ce sang se manifeste le « Je » du peuple, de même qu'un « je » individuel s'exprime dans le sang d'un homme. Remontant à travers les générations, il sentait son âme identifiée avec tout l'esprit du peuple, cet esprit qui imprimait sa marque à toute la race. Il se sentait ne faire qu'un avec le sang du peuple, et posséder jusqu'à un certain degré un pouvoir sur les forces magiques liées à ce sang.

Mais tenons encore compte d'une chose : le principe masculin et le principe féminin collaborent pour que l'humanité se reproduise. Si le principe féminin était prédominant, ce sont les caractères de la race, caractères d'uniformité, qui se reproduiraient continuellement : l'enfant ressemblerait toujours aux parents, grands-parents. Tout ce qui produit la ressemblance dérive du principe féminin. Tout ce qui crée une différence se rattache au principe masculin. Si le principe féminin l'emportait, vous ne pourriez distinguer les hommes les uns des autres ; si seul le principe masculin agissait, vous ne pourriez jamais reconnaître un type de race dans un même groupe d'hommes. Ce qui relève du peuple repose donc sur l'élément féminin ; et par conséquent sur lui aussi ces forces magiques attachées aux liens du sang. — Quand un homme s'était élevé par l'initiation jusqu'à posséder le pouvoir sur les forces du sang qui coule à travers les générations par l'élément féminin du peuple, quel pouvait être le caractère essentiel de cet homme ? D'après la terminologie de l'initiation persane, on donnait à chacun des degrés de l'initiation différents noms : « corbeau » pour le premier, « occultiste » pour le second, « guerrier » pour le troisième, « lion » pour le quatrième ; le cinquième degré recevait le nom du peuple auquel appartenait. l'initié ; en Perse, cet initié se serait appelé par conséquent un « Perse ».

L'initié commençait par devenir un « corbeau » ; c'est-à-dire qu'il pouvait aller dans le monde extérieur pour observer ; il était alors le serviteur de ceux qui se trouvaient dans le monde, spirituel et leur apportait des nouvelles du monde physique. Delà vient le symbole du corbeau servant d'intermédiaire entre les deux mondes, depuis les corbeaux du prophète Elie, jusqu'à ceux de Frédéric Barberousse[17]. Celui qui avait atteint le second degré était déjà dans le monde spirituel. A l'initié du troisième degré était confiée la mission de défendre les vérités de l'occultisme ; d'où son nom de « guerrier », tandis que celui du second degré n'avait pas encore le droit de combattre pour ces vérités. L'initié du quatrième degré avait acquis une certaine fermeté dans ces vérités spirituelles. Enfin celui

du cinquième avait appris à manier ces forces du sang dont nous avons parlé. S'il avait reçu son initiation parmi le peuple des Israélites, il s'appelait un « Israélite ».

Or, l'un des premiers de ceux qui furent amenés au Christ Jésus, selon l'Évangile de Jean, ce fut Nathanaël. Et ceux qui sont déjà les disciples du Christ lui disent : « Nous avons trouvé le Maître, celui qui habite en Jésus de Nazareth. » Nathanaël répond : « Peut-il sortir de Nazareth quelque chose de bon. » Mais lorsqu'il est mené au Christ, celui-ci dit :

« Voici un véritable Israélite en qui il n'y a rien de faux ! »

Un véritable Israélite, en qui la vérité habite ! — S'il le dit, c'est qu'il sait quel est le degré d'initiation de Nathanaël ; celui-ci reconnaît alors qu'il est devant quelqu'un qui en sait plus que lui, et le Christ lui dit, pour bien marquer qu'il s'agit vraiment de l'initiation :

« Je ne t'ai pas seulement vu lorsque tu en venu vers moi ; mais, avant que Philippe ne t'appelât, je t'ai vu quand tu étais sous le figuier ! »

Le mot « figuier » est employé ici dans le même sens que dans l'histoire du Bouddha : le figuier, c'est « l'arbre-bodhi ». C'est le signe d'initiation. Le Christ lui dit donc : je te reconnais comme un initié du cinquième degré ; — vous voyez par là que l'auteur de l'Évangile de Jean nous démontre graduellement que dans le corps de Jésus de Nazareth habite un être supérieur au cinquième degré d'initiation.

Allons plus loin. Nous venons de voir qu'à ce degré d'initiation on maîtrisait les forces occultes magiques qui coulent dans le sang des générations, qu'on ne faisait plus qu'un avec l'âme du peuple. Or, celle-ci s'exprimait par les forces féminines ; c'est donc avec elles qu'un initié du cinquième degré se trouvait en rapport. Il faut se faire de tout cela une représentation spirituelle vivante. — Or le Christ entre dans un rapport tout nouveau avec ces forces de la femme. Il est uni à cette femme qui est redevenue vierge par le baptême dans le Jourdain, qui a recouvré en elle les forces pleines de sève de la virginité. Voilà l'élément nouveau que l'évangéliste veut faire ressortir lorsqu'il parle de ce courant qui passe du fils à la mère. Pour ceux qui avaient alors des connaissances occultes il n'y avait rien là d'extraordinaire à ce que le fils, s'il en était au cinquième degré d'initiation, pût faire un usage magique des forces du sang qui, par la mère, agissaient dans le peuple. Mais le Christ révéla les forces de la femme sous un aspect spirituel plus élevé lorsque celle-ci recouvre sa force virginale.

Ce qui eut lieu à Cana doit donc s'accomplir sous l'action d'un initié qui a dépassé le cinquième degré. L'auteur de l'Évangile de Jean prépare admirablement les événements qu'il décrit. Vous avez pu voir que de l'eau fraîchement puisée est toute différente d'une eau déjà depuis quelque temps dans une cruche, — comme une plante qui vient d'être cueillie est toute autre qu'une fleur qui se fane dans un vase depuis trois jours. En s'unissant aux forces de la Terre par l'eau qu'on vient de tirer, l'initié se relie au rapport spirituel du Christ à sa mère. Il prolonge l'action de la Terre. Dans la vigne, la Terre peut changer l'eau en vin. Le Christ qui s'est approché de la Terre, qui est devenu l'esprit de la Terre, agit dans tout l'organisme terrestre ; s'il est le Christ, il doit pouvoir faire ce que la Terre fait dans la vigne, changer l'eau en vin.

Le premier miracle que le Christ accomplit selon l'Évangile de Jean se rattache à ces signes que les initiés des anciens temps faisaient apparaître lorsqu'ils commandaient aux forces du sang.

Les forces du Christ continuent de grandir ensuite, non pas les forces christiques en elles-mêmes, mais telles qu'elles s'expriment à travers le corps de Jésus de Nazareth. Ne pensez pas que le Christ ait besoin de se développer ; c'est le corps de Jésus de Nazareth, si pur et noble soit-il, qui doit être encore perfectionné. Car en lui vont se déverser des forces nouvelles.

Lors de la guérison du fils de l'officier, et du malade de la piscine de Béthesda, l'action du Christ s'étend au-delà de ceux qui se trouvent physiquement en sa présence. Aux noces de Cana, lorsqu'il a déversé sa force dans le corps éthérique des convives, l'eau a pris dans leur bouche le goût du vin. Son action ne doit plus maintenant se limiter au corps physique, mais pénétrer dans l'âme. C'est alors qu'il peut agir par l'intermédiaire du père sur l'enfant malade, et de même sur l'âme pécheresse de celui qui souffre depuis trente-huit ans. Si cette action n'avait pénétré que jusqu'au corps éthérique, comme au moment de la transformation de l'eau en vin, elle n'eût pas suffi. Elle doit agir sur le corps astral, car c'est le corps astral qui commet le péché. Pour atteindre plus profondément la personnalité humaine, le Christ doit continuer de travailler la triple enveloppe corporelle de Jésus de Nazareth. Ce n'est pas lui qui se transforme, mais il perfectionne ces corps ; et il le fait de telle sorte que le corps éthérique puisse être plus indépendant du corps physique. Le moment vient où ce résultat est obtenu et où le corps éthérique acquiert par là un plus grand pouvoir sur le corps physique, où il peut y produire des actions plus puissantes, y régner dans toute sa force. Ce qui commence au baptême donné par Jean-Baptiste doit se poursuivre sous une influence spirituelle directe. Le corps astral lui-même doit agir de telle manière qu'il permette au corps éthérique d'exercer cette action sur le corps physique. Quand vient ce pouvoir au corps astral ? Il lui vient lorsqu'il nourrit en lui les sentiments qui l'harmonisent avec le monde extérieur et ce qui s'y passe, et qu'il triomphe surtout de l'égoïsme humain. Or, comment le Christ se sert-il du corps de Jésus de Nazareth ? L'Évangile de Jean nous décrit comment il apparaît dans le temple pour le purifier de ceux qui cultivent l'égoïsme et avilissent le temple par leurs marchés. Il acquiert ainsi la possibilité de dire plus tard que son corps astral est devenu assez fort pour reconstruire en trois jours le corps physique si ce dernier était détruit. Car tel est le sens de ce passage (chap. II, verset 19) :

> « Et Jésus leur dit : Abattez ce temple, et je le relèverai en trois jours.
> « Les Juifs lui dirent alors : On a mis quarante-six ans à construire ce temple, et tu le relèveras en trois jours ?
> « Mais lui parlait du temple de son corps. »

L'élément corporel qui avait été donné par sacrifice avait dès lors acquis le pouvoir sur le corps physique. Ce corps pouvait se mouvoir sans subir l'action des lois de l'espace, amener et diriger les événements spirituels. Et c'est ce qu'il fit, ainsi que nous le voyons indiqué au chapitre qui suit la purification du temple (chap. III) :

> « Il y avait un homme d'entre les Pharisiens nommé Nicodème, l'un des principaux parmi les Juifs ; cet homme vint de nuit trouver Jésus et lui dit... »

Pourquoi est-il écrit : « de nuit » ? Ce serait l'explication la plus plate que de penser que ce Juif eut peur de venir vers Jésus pendant le jour. « De nuit » veut exactement dire que cette rencontre entre le Christ et Nicodème eut lieu dans le monde astral, dans le monde spirituel, et non dans le cadre de la conscience journalière. Le Christ s'entretient avec Nicodème en dehors du corps physique, — « de nuit », quand le corps astral a quitté le corps physique et le corps éthérique.

Ainsi les trois éléments corporels de Jésus de Nazareth furent élevés par le Christ à la hauteur des actes qui allaient suivre. Il fallait que l'âme fût si noble dans cette triple enveloppe qu'elle pût transporter son action en d'autres corps. C'est là quelque chose de tout autre que d'exercer simplement une influence comme nous le décrivions hier. L'étape suivante fut celle du repas donné aux cinq mille et de l'apparition sur les eaux. Il fallait encore autre chose pour qu'on pût voir le Christ dans son corps sans qu'il fût physiquement présent et qu'il pût être vu par d'autres hommes encore que par ses disciples. Il faut lire correctement cet endroit de l'évangile (chap. IV, verset 22), car on pourrait dire : Je veux bien croire que les disciples l'ont vu, mais pas d'autres hommes.

> « Le lendemain, la foule qui était demeurée de l'autre côté du lac, voyant qu'il n'y avait point eu là d'autre barque que celle dans laquelle ses disciples étaient entrés, et que Jésus n'était point entré dans cette barque avec ses disciples, mais que ceux-ci s'en étaient allés seuls.
> « Mais il était arrivé d'autres barques de Tibériade, près du lieu où ils avaient mangé le pain quand le Seigneur avait rendu grâces à Dieu ;
> « Cette foule donc, voyant que Jésus n'était point là, ni ses disciples, ils entrèrent dans les barques et allèrent à Capharnaüm chercher Jésus. »

Je vous prie expressément de remarquer que la foule cherche Jésus et qu'il est dit ensuite :

> « Et l'ayant trouvé de l'autre côté du lac, ils lui dirent : Rabbi, maître, quand es-tu arrivé ici ? »

Ce qui est décrit ici, a la même signification que lorsque les apôtres ont cherché Jésus. Il n'est pas dit que les yeux ordinaires le voyaient, mais que ceux qui le cherchaient le trouvèrent, par un accroissement de leur force intérieure. Lorsqu'il est dit qu'un homme en « voit un autre », ce n'est pas la même chose que de dire « l'autre était devant lui dans un corps de chair et d'os occupant l'espace et visible à ses yeux physiques ». Ce qu'on appelle généralement « prendre l'évangile à la lettre », c'est ce qui comprend le moins la « lettre ». Si vous remarquez que dans tout ce passage il y a une progression, vous comprendrez ce qui a précédé et qui en était la préparation. — Notamment le récit de la force du Christ grandissant au sein de la triple enveloppe de Jésus de Nazareth. Quand le Christ guérit, c'est que sa force a le pouvoir de se déverser dans une autre âme. Et s'il le peut, c'est qu'il continue d'agir au sens que lui-même indique lorsqu'il dit à la Samaritaine près du puits : « Je suis l'eau vivante ! » Aux noces de Cana, il a agi comme un initié du cinquième degré, comme celui qui a pouvoir sur les éléments. Ici, il se révèle comme vivant au sein de ces éléments mêmes ; plus loin il manifeste qu'il ne fait qu'un avec les forces qui agissent dans la Terre entière, dans l'univers entier. C'est le chapitre

où Jésus « a pouvoir sur la vie et la mort » et gouverne les forces du corps physique. Ce chapitre précède donc le miracle où une force plus grande apparaît encore.

Dans la guérison de l'aveugle-né, le Christ intervient non seulement dans la vie qui s'écoule entre la naissance et la mort, mais aussi dans l'âme individuelle qui passe d'une existence à l'autre. Cet homme est né aveugle pour que l'individualité divine qui vit en l'homme se manifeste dans ses œuvres ; la vue lui est rendue quand le Christ l'emplit d'une force telle qu'elle peut effacer ce qui a été causé non par la personnalité qui a vécu depuis la naissance ni par l'hérédité, mais par le moi individuel.

J'ai souvent cité cette belle parole de Gœthe qui repose sur une profonde connaissance de l'initiation rosicrucienne : « L'œil est formé par la lumière pour la lumière. » Certes, Schopenhauer a raison lorsqu'il dit : « Sans l'œil, il n'y aurait pas de lumière, —mais d'où vient l'œil ? » — Mais Gœthe dit à bon droit « S'il n'y avait pas de lumière, jamais un organe sensible à la lumière, jamais un œil, ne serait apparu. » — L'œil est formé par la lumière. Vous le constaterez par cet exemple : Si les animaux sont enfermés dans des caves obscures, leurs yeux cessent de voir par suite du manque de lumière. Si le Christ devait déverser en un être la force de rendre sensibles à la lumière des yeux primitivement aveugles, c'est qu'il existait dans le Christ la force spirituelle qui se trouve dans la lumière. Et la chose doit être indiquée dans l'Évangile de Jean. En effet la guérison de l'aveugle-né est précédée du chapitre où il est dit (Ch. VIII, v. 12) :

« Or Jésus leur parla et dit : Je suis la Lumière du monde. »

Etudiez maintenant le chapitre qui précède la résurrection de Lazare (Ch. X, v. 17) :

« C'est pour cela que mon Père m'aime, c'est parce que je donne ma vie pour la reprendre.
« Personne ne me l'ôte, mais je la donne de moi-même ; j'ai le pouvoir de la quitter et j'ai le pouvoir de la reprendre... si je ne fais pas l'œuvre de mon Père, ne me croyez pas... » etc.

Tout ce qui est dit dans ce chapitre sur le « bon pasteur », vient à l'appui de cette parole du Christ « "Je" et le Père sommes Un ! » Il ne veut plus se désigner lui-même comme « Je » autrement qu'en ce sens qu'il recueille la force du Père en Lui. Ainsi qu'il avait dit « Je suis la Lumière du monde », il dit maintenant : « J'abandonne la force de mon « Je » en recevant en moi le Père, pour qu'en moi agisse le Père, le principe primordial et que là il se déverse en un autre homme. Je laisse ma vie pour la recevoir renouvelée. » Voilà ce qui précède la résurrection de Lazare.

Après ces études de détails, revoyez l'ensemble de l'Évangile de Jean pour sa composition, et observez non seulement l'admirable progression des forces christiques dans le corps de Jésus de Nazareth, mais la préparation qui expose à chaque degré expressément ce qui va se manifester dans ce corps. La construction de cet évangile est si solide que dès qu'on le comprend, on ne peut plus en retrancher une seule phrase. Cette admirable composition vient de ce que l'auteur a été initié par le Christ lui-même.

Nous avons vu aujourd'hui comment, au baptême, le Christ pénétrant dans la triple enveloppe de Jésus, la première impulsion de la force qui allait vaincre la mort est entrée dans le monde ; — comment par cette descente du Christ, cette naissance du Christ dans

le corps de Jésus, la mère de Jésus de Nazareth avait été transformée au point de recouvrer sa virginité.

C'est là que l'Évangile de Jean prend son point de départ. Cet événement immense ne pouvait être décrit pour la première fois que par le disciple que le Christ même avait initié, Lazare ressuscité, celui qui dès lors n'est plus désigné qu'ainsi : le disciple que Jésus aimait. Lui seul pouvait faire comprendre ce fait qu'ensuite Paul a saisi par son initiation particulière ; qu'à ce moment fut apportée à l'évolution terrestre l'impulsion qui allait vaincre la mort. Voilà qui explique la parole qui a été écrite sur celui qui fut appendu à la Croix : « Vous ne devez point lui briser les os ; » Pourquoi cela ? Parce qu'il ne fallait pas toucher à la forme qui était en la puissance du Christ. Si on lui avait brisé les os, une force humaine inférieure se serait mêlée à la puissance que le Christ devait exercer jusque dans les os de Jésus de Nazareth. Cette forme devait être respectée car elle devait rester entièrement sous la domination du Christ.

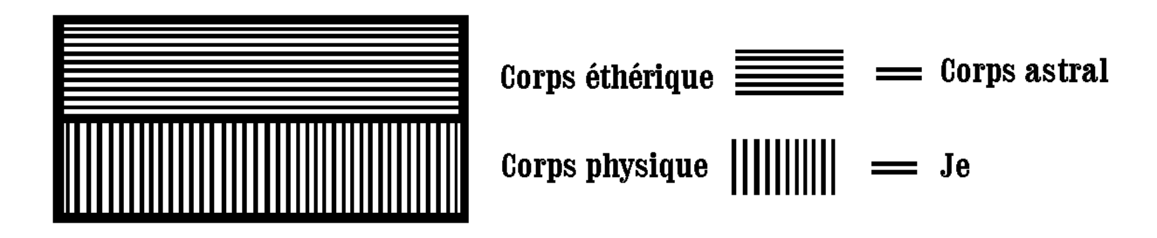
XI

Kassel, le 4 juillet 1909

Il ressort de nos études précédentes que l'événement du Christ apparaît à l'observation spirituelle comme le point le plus important de l'évolution humaine, comme l'impulsion nouvelle qui pénètre tout le devenir de la Terre. Le cours de l'évolution humaine eût été tout différent si cet événement n'avait pas eu lieu. Pour comprendre le mystère du Golgotha, entrons encore un peu plus avant dans certains détails de l'existence du Christ. — Naturellement il est impossible de tout dire, même en quatorze conférences ; l'auteur de l'Évangile de Jean l'exprime lui-même (ch. 21, v. 25) : « Il y a encore beaucoup d'autres choses que Jésus a faites, et si elles étaient écrites en détail, je ne pense pas que le monde pourrait produire assez de livres pour dire tout ce qu'il y aurait à dire. »

Nous avons vu que la présence de l'esprit du Christ dans la triple enveloppe de Jésus de Nazareth a graduellement pu produire les miracles, y compris la résurrection de Lazare. Mais on ne comprend vraiment ce que le Christ a pu accomplir dans cette triple enveloppe de Jésus qui si l'on pénètre bien la nature du lien qui unit entre eux les éléments qui composent l'homme.

Nous n'avons jusqu'ici décrit qu'à grands traits comment l'homme apparaît à la conscience clairvoyante lorsqu'à l'état de veille corps physique, corps éthérique, corps astral et « je » s'interpénètrent et qu'à l'état de sommeil le corps astral et le « je » se dégagent des deux autres corps. Pour décrire avec plus de précision le mystère du Golgotha suivons ce qui se passe lorsqu'au réveil le corps astral et le « je » réintègrent le corps éthérique et le corps physique. Un dessin le fera mieux comprendre. Représentons en bas le corps physique, au-dessus le corps éthérique. Lorsqu'au réveil y pénètrent le corps astral et le « je », en principe (je vous prie de tenir compte de ce mot) le corps astral pénètre dans le corps éthérique et le « je » dans le corps physique.



Si je dis « en principe », c'est parce que naturellement, dans l'homme, tout se pénètre ; il y a aussi du « je » dans le corps éthérique, et ainsi de suite. Mais dans les grandes lignes

la chose se passe comme je viens de l'indiquer, ce qui est le cas quand cette pénétration atteint son maximum d'intensité.

Que se passe-t-il lors du baptême dans le Jourdain ? Le « je » de Jésus de Nazareth sort du corps physique, du corps éthérique et du corps astral, les abandonnant à l'entité christique. Le « je » de Jésus quitte son corps physique ; à sa place, le Christ y pénètre, — ici encore « en principe » surtout dans le corps physique. Nous touchons là à un mystère ; car ce qui s'est passé alors intéresse en même temps la nature des rapports qui existent entre les hommes et dont nous avons déjà eu à parler plus haut. Vous vous souvenez que l'élément de conformité qui tend à rapprocher les hommes les uns des autres est transmis par le principe féminin, tandis que le principe masculin transmet ce qui fait de l'homme un « je » individuel sur la Terre. Or, dans le corps éthérique agit le corps astral, porteur de nos idées, de nos pensées, nos sensations, nos sentiments. Et d'autre part le corps éthérique est celui qui travaille le plus sur le corps physique ; c'est en lui que résident les forces qui modèlent ce corps physique ; quand le corps astral pénètre le corps éthérique, c'est donc là que se trouve tout ce qui va imprimer du dedans une forme à l'homme. Ce qui fait qu'un homme ressemble à un autre, c'est une force qui agit spirituellement du dedans ; elle ne dépend pas du corps physique, mais des corps éthérique et astral. On peut sentir par là que l'élément maternel nous pénètre dans notre corps éthérique et notre corps astral ; quant à ce qui donne au corps physique la forme qui lui est imprimée par le « je », c'est l'héritage paternel.

Je tiens de mon père la stature,
Et le sens sérieux de la vie,
De petite mère ma gaieté,
Le penchant à la fantaisie...

Ces vers de Gœthe sont une véritable interprétation de ce que je viens de décrire schématiquement. « Je tiens de mon père la stature », etc., c'est ce qui se forme par le travail du moi. Les idées, le don de composer des fables, l'imagination, ce sont des qualités du corps éthérique et du corps astral. Les grands hommes expriment souvent ce qu'on ne peut comprendre avec des idées ordinaires ; mais appliquons à l'événement du Christ ce que nous venons de voir, et demandons-nous si cet événement n'ayant pas eu lieu l'évolution humaine pouvait se poursuivre comme elle le fit dans les temps post-atlantéens. — L'amour qui règne autrefois est étroitement lié aux liens du sang. Mais déjà à l'époque romaine, au temps de l'apparition du Christ, les mariages consanguins sont moins fréquents ; les conquêtes romaines ont contribué à mélanger les peuples les plus divers, et les mariages entre sangs étrangers apparaissent. Il faut que ces liens du sang soient brisés, parce que les hommes sont destinés à posséder une conscience individuelle.

Si le Christ n'était pas venu déverser une force nouvelle dans l'évolution et remplacer l'ancien amour consanguin par un amour spirituel, que se serait-il produit ? La force qui unit les hommes, l'amour eût graduellement disparu de la sphère terrestre, de la nature humaine. Sans le Christ, le genre humain en serait venu à perdre toute force d'amour, chacun s'enfermant dans son individualité. Evidemment, une observation extérieure ne peut discerner quelle profonde vérité se cache ici. Si l'on étudie le sang, non par la chimie

mais par les moyens qu'offre la science spirituelle, on peut se rendre compte que le sang d'un homme de nos jours diffère de celui d'un homme d'autrefois, d'un homme qui vivait plusieurs millénaires avant le Christ. Le sang s'est changé ; il a pris un caractère qui en a fait de moins en moins le véhicule de l'amour. Comment serait apparue l'évolution future à un voyant, à un prophète, si l'amour christique n'était venu remplacer l'amour consanguin qui se perdait ? — Il eût vu les hommes s'isoler toujours plus les uns des autres, s'endurcir toujours plus dans leur propre « je », les frontières entre les âmes se faire toujours plus dures et impénétrables, les hommes en arriver à se combattre de plus en plus dans le monde extérieur et la guerre de tous contre tous prendre sur Terre la place de l'amour. Voilà ce qui se fût produit suivant la ligne d'évolution du sang humain si le Christ n'était pas venu. Tous les hommes eussent été livrés sans rémission à cette guerre universelle, qui d'ailleurs viendra, mais pour ceux-là seuls qui ne se seront pas vraiment laissé pénétrer par le principe du Christ.

Je vous ait dit récemment que ce principe christique ne pouvait que peu à peu arriver à réunir les âmes ; et je vous ai cité comme exemples ces deux grands esprits qui croient chacun annoncer le véritable christianisme, Tolstoï et Soloviev, mais qui s'opposent de telle sorte que chacun voit dans l'autre l'Antéchrist. Un conflit d'opinions dégénérerait bientôt en conflit général, d'après les lois de l'évolution du sang. N'objectez pas que nous ne voyons autour de nous que guerres et querelles, bien que l'événement christique ait eu lieu. Je vous ai dit que nous n'étions encore qu'au début de son impulsion. Les haines et les luttes qui existent résultent de ce que l'humanité ne s'est encore pénétrée que dans une trop faible mesure des impulsions du Christ, et que ce qui a existé avant sa venue sur Terre prévaut encore. C'est avec le temps, lentement, que cet état de choses pourra être transformé et que l'action du Christ se fera sentir dans l'humanité.

Voilà ce qu'aurait prédit l'initié des temps qui ont précédé la venue du Christ ; il aurait dit : J'ai recueilli les derniers vestiges de l'ancienne clairvoyance ; les hommes ont eu jadis dans les temps primitifs la possibilité d'entrevoir les mondes spirituels, puis ils l'ont perdue peu à peu. Tout ce qu'il en reste aujourd'hui, c'est la possibilité d'avoir des visions spirituelles dans certains cas anormaux semblables aux rêves ; ce que l'on voit alors, c'est ce qui se trouve derrière la surface des choses.

Toutes les anciennes légendes, les contes de fées, les mythes nous redisent à quel point les hommes ont eu la possibilité d'avoir des visions. On dit souvent que ce sont des rêves de nature prophétique ; et pourtant ceux qui étaient ainsi avertis ne pouvaient employer cette sagesse à prévenir les combats. C'est ce qu'autrefois on ne voulait pas admettre ; on pensait que la sagesse, qui fut perçue par les Atlantes plongés dans un état qui pour nous serait anormal, pouvait encore être possédée à cet état anormal et qu'elle annonçait alors les événements à venir. Et pourtant ces rêves n'offraient plus aux hommes de garantie certaine ; car ils se faisaient de plus en plus illusoires.

Si l'on comprend toute la grandeur de l'impulsion christique, il faut reconnaître cette vérité : sans elle l'isolement de chaque individu, la séparation entre les hommes eût bientôt amené une sorte de lutte pour la vie aussi âpre qu'elle existe dans le monde animal. Or, elle ne devait pas s'établir entre les hommes. Sinon, la Terre nous eût offert le spectacle que décrivent parfois les partisans matérialistes du darwinisme qui empruntent aux animaux l'idée de la lutte pour l'existence. Appliquée à l'humanité, cette théorie est

fausse. Si elle s'applique à bon droit aux animaux, c'est qu'il n'existe pas chez eux cette impulsion qui transforme le combat, la lutte, en amour. Le Christ réfute le darwinisme matérialiste par son impulsion qui est une force spirituelle au sein de l'humanité ! Rendons-nous bien compte que les hommes ne peuvent éviter ces luttes extérieures dans le monde sensible — luttes d'opinions, de sentiments, d'actions, — que s'ils combattent en eux, que s'ils harmonisent en eux ces forces qui, sinon, se répandraient dans le monde extérieur. On ne pourra pas lutter contre l'opinion d'autrui avant d'avoir su maîtriser ce qu'il faut combattre en soi et harmoniser les diverses tendances de sa propre nature. On pourra alors s'affirmer dans le monde extérieur, non pas par la lutte, mais par l'amour. Il s'agit de tourner ses armes vers l'intérieur de l'âme. Les forces qui règnent dans la nature humaine doivent s'affronter intérieurement. Supposons que nous soyons en présence de deux opinions différentes. Si seule l'une d'elles nous paraît juste, si nous n'acceptons que notre opinion et voulons combattre l'autre, c'est la lutte sur le plan physique. Ne soutenir que son opinion, c'est agir égoïstement. Si j'accueille en moi l'opinion d'autrui et que j'essaie de l'harmoniser avec moi-même, je me trouve dans une position toute différente vis-à-vis de mon prochain ; je commence à le comprendre. Car nous pourrions aussi caractériser les progrès de l'évolution en disant qu'ils transforment la lutte extérieure en une harmonisation des forces intérieures de l'homme. Le Christ a rendu à l'homme la possibilité d'équilibrer les forces contraires de son âme et d'en finir avec les luttes. Ceux qui vécurent avant l'ère chrétienne considéraient avec raison que rien n'était plus effroyable que la lutte de l'enfant contre ses père et mère et aucun crime plus affreux que le parricide. Les sages qui prophétisèrent la venue du Christ connaissaient parfaitement les conséquences qui en résulteraient pour le monde extérieur si le combat ne se livrait pas tout d'abord à l'intérieur de l'âme.

Nous avons dit que là où le corps éthérique et le corps astral se pénètrent règne l'élément maternel, et que là où le moi habite le corps physique s'exprime le principe du « père ». C'est-à-dire : dans tout ce que nous avons en commun avec les autres hommes de notre race, la vie de nos pensées, notre philosophie, notre sagesse, vit l'élément féminin ; dans tout ce qui naît de l'union du « je » et du corps physique, dans la forme par laquelle nous exprimons notre personnalité, notre « je », agit l'élément masculin. Les anciens sages qui savaient cela avaient donc dû avant tout exiger des hommes qu'ils se fissent une idée claire des rapports unissant leur corps éthérique et astral avec le corps physique et le « je » ; c'était prendre conscience en soi des éléments paternel et maternel. Car en dehors de la mère physique, on porte en soi un principe maternel, de même qu'on possède l'élément du père en dehors du père qui vit sur le plan physique. Et il était considéré comme un idéal d'harmoniser en soi le « père » et la « mère ». Si l'on n'y parvenait pas, une disharmonie se transmettait jusqu'au plan physique et y causait des ravages. Cet équilibre entre les deux principes était donc un devoir qui s'imposait, sous peine des pires catastrophes.

Comment les anciens sages faisaient-ils comprendre aux hommes ce que nous venons d'expliquer en termes pour ainsi dire anthroposophiques ? Ils leurs disaient : Nous avons hérité d'une antique sagesse dans laquelle, au cours d'états anormaux, l'homme peut plonger encore actuellement ; mais ces états deviennent de plus en plus difficiles à atteindre et l'initiation ne pourra plus être transmise aux hommes sous sa forme antique

au-delà d'un certain point d'évolution. — Rappelons-nous bien qu'au cours de ces initiations antiques, le corps éthérique et le corps astral se dégageaient ; le moi restait seul ; et pendant les trois jours et demi de l'initiation l'homme ne pouvait avoir conscience de lui-même. Il recevait des mondes spirituels une conscience qui lui était transmise par le prêtre qui l'initiait. On pourrait traduire cet acte par une expression qui vous semblera étrange tout d'abord. Lorsqu'on initiait de la sorte, c'est donc l'élément maternel qui se dégageait tandis que l'élément paternel restait seul ; en d'autres termes, l'homme tuait en lui l'élément paternel (le dépouillait), et s'unissait avec ce qui était la mère en lui, — il tuait le père et s'unissait à la mère. Pendant ce sommeil léthargique de trois jours et demi, on était uni à la mère, et le père était comme mort. Il fallait qu'il en fût ainsi, car l'homme devait quitter son individualité pour s'identifier à un monde spirituel plus élevé. Il s'identifiait à son peuple, à l'élément maternel qui exprimait ce peuple. Il atteignait le degré de Nathanaël, ce degré qui porte le nom du peuple auquel on appartient et qui fait de l'initié juif un « Israélite », de l'initié persan un « Perse ». — La sagesse qui existe dans le monde vient des mystères ; il n'y en a pas d'autre. Ceux qui ont appris la sagesse dans les mystères s'en font les messagers auprès du monde extérieur auquel ils enseignent ce qu'ils ont contemplé. Mais la sagesse antique n'a pu faire dépasser à l'homme un certain point de l'évolution. Et si une impulsion nouvelle n'était venue lui succéder, la guerre de tous contre tous serait apparue. On aurait vu s'élever pensée contre pensée, sentiment contre sentiment, volonté contre volonté, et l'image effroyable de l'homme qui tue son père et s'unit à sa mère serait devenue une réalité. — Cette image a été décrite par les anciens initiés et le reflet de ces immenses visions des temps préchrétiens vit encore dans les légendes. Souvenons-nous seulement du nom d'Œdipe et de l'antique légende grecque que les auteurs classiques ont retracée avec tant de puissance. Voici cette légende :

Il y avait un roi à Thèbes qui s'appelait Laïos, et dont la femme s'appelait Jocaste. Ils étaient restés longtemps sans enfants. Laïos fit consulter l'oracle de Delphes pour savoir s'il n'aurait pas de fils. Et telle fut la réponse de l'oracle : Si tu veux un fils tu en auras un qui te tuera ! — Dans l'ivresse, c'est-à-dire dans un état de conscience affaiblie, Laïos accomplit l'acte qui allait le rendre père. Œdipe naquit. Laïos savait que ce fils devait le tuer et il résolut de l'abandonner. Pour le faire périr, il ordonna qu'on lui perçât les pieds et qu'on l'exposât dans une forêt. Un berger trouva l'enfant, en eut pitié, l'amena à Corinthe ; le roi de ce pays adopta Œdipe et l'éleva dans son palais. Devenu grand, Œdipe apprit l'oracle prédisant qu'il tuerait son père et s'unirait à sa mère. Mais il ne put éviter la fatalité. Il allait quitter le pays où il vivait et où il passait pour le fils du roi quand, sur son chemin, il rencontra son véritable père, et sans le connaître, le tua. Il se rendit à Thèbes, répondit aux interrogations du sphinx, ce qui eut pour effet que le monstre qui avait ravagé le pays dut se tuer lui-même. Œdipe devint par là le bienfaiteur de sa patrie. On le choisit pour roi et pour époux de la reine, — or c'était sa mère. Sans qu'il le sut, il avait donc tué son père et s'était uni à sa mère. Mais la grandeur du crime attire sur le pays des malheurs effroyables, et finalement Œdipe apparaît dans le drame de Sophocle, aveugle, s'étant lui-même privé de la lumière du jour !

Ce tableau exprime la sagesse antique. Il indique qu'au sens ancien du mot, Œdipe a pu encore entrer en relation avec le monde spirituel.

Les oracles comme celui qui avait été consulté pour la naissance d'Œdipe étaient les derniers vestiges de l'antique clairvoyance ; mais ils ne suffisaient plus pour instaurer la paix dans le monde extérieur. Ils ne pouvaient plus harmoniser en l'homme l'élément paternel et l'élément maternel. Le signe par lequel nous reconnaissons qu'Œdipe possédait par hérédité une certaine clairvoyance, c'est qu'il a pu résoudre les énigmes du sphinx, c'est-à-dire qu'il a connu de la nature humaine ce que les anciens vestiges de sagesse ont pu lui faire comprendre. Cette sagesse ne pouvait plus suffire pour retenir l'humanité dans la lutte et les crimes : le parricide, l'inceste. Elle ne pouvait même plus donner une clairvoyance précise. Si elle avait pu donner comme autrefois la claire vision des liens du sang, le sang eût parlé en Œdipe lorsqu'il rencontra son père, ou, plus tard, à l'égard de sa mère. Mais il ne parlait plus, et la légende traduit le déclin de l'antique sagesse.

Afin qu'il fût possible de trouver un accord harmonieux entre les principes paternel et maternel une impulsion nouvelle était nécessaire, celle du Christ. Retournons à nouveau vers certains mystères contenus dans le miracle des noces de Cana.

L'évangile dit : « La mère de Jésus était là. Or Jésus et ses disciples furent aussi invités à ces noces. » Jésus — ou plutôt le Christ — devait placer devant les hommes l'image modèle de Celui qui faisait en lui l'union du « Je » et du principe maternel. « Quelque chose passe de moi à toi ». Une transmission nouvelle s'établit du « moi » au « toi ». Les rapports sont changés. Le grand idéal de l'accord harmonieux accompli en soi-même est trouvé sans qu'il faille d'abord tuer le père, l'idéal de sortir du corps physique pour trouver une union avec le principe maternel dans le « je ». Les temps étaient venus où l'homme allait devoir combattre en lui-même la force dominante de l'égoïsme, du « je », et la mettre dans un rapport juste avec le principe maternel des corps éthérique et astral. Les noces de Cana offrent l'image admirable de ces rapports du « je », du principe paternel avec le principe maternel.

Une harmonie intérieure, l'amour qui règne dans l'univers, passe de Jésus à sa mère. On n'aurait pu trouver auparavant l'image de cet équilibre entre le « je » et l'élément maternel. C'est l'événement du Christ qui l'apporte. Il apportait en même temps la seule réfutation possible — la réfutation par l'acte à opposer à tout ce qui aurait pu venir sous l'influence du passé, des traditions qui enseignaient de tuer le père et de s'unir à la mère. A quoi le principe du Christ vient-il donc s'opposer ?

Quand le sage ancien qui voyait venir le Christ comparait l'ancienne initiation à la nouvelle, il lui semblait que de l'ancienne manière rien de bon ne pût venir pour les hommes ; mais il voyait dans la nouvelle façon de s'unir à la mère, celle des noces de Cana, le salut, la paix et la fraternité ; par là, l'ancien principe disparaissait. Quel était donc le véritable élément hostile que le Christ devait faire disparaître ? Il ne venait pas combattre la sagesse antique. Celle-ci perdait sa force et tarissait peu à peu d'elle-même ; ceux qui se confiaient à elle, comme Œdipe, étaient victimes de troubles qui n'auraient jamais pu être écartés si l'on s'était endurci dans les anciens principes, si l'on s'était écarté de la nouvelle sagesse, l'impulsion du Christ. Un grand pas en avant devait être fait. Et nous en trouvons la description dans une légende pleine de sagesse. Elle n'est pas relatée dans l'évangile mais ce n'en est pas moins une légende chrétienne, une vérité chrétienne :

Deux époux vivaient qui n'avaient pas d'enfant. Or la femme eut un songe (remarquez bien ce détail) qui lui révéla qu'elle aurait un fils, mais que ce fils tuerait son père, s'unirait à sa mère, et causerait enfin des malheurs épouvantables à tout son peuple.

Ici, de nouveau, c'est par un rêve, comme l'oracle pour Œdipe, que s'exprime l'antique héritage de la clairvoyance. Sous l'impression du rêve transmis par cette sagesse, la mère déposa dans l'île Cariote où elle l'abandonna l'enfant qu'elle mit au monde. L'enfant fut recueilli par le roi et la reine d'un pays voisin qui l'adoptèrent, car ils n'avaient pas d'enfant. Plus tard, cependant, un enfant leur naquit et l'adopté, se sentant négligé, poussé par son tempérament passionné, tua l'enfant royal. Ne pouvant rester dans le pays, il s'enfuit et arriva à la cour du gouvernement de Ponce-Pilate, où il devint bientôt surintendant. Il se prit un jour de querelle avec un voisin dont il ne savait rien ; dans cette querelle il le tua, ignorant que c'était son père. Peu de temps après, il épousa la femme de ce voisin ; c'était sa mère. Cet enfant trouvé était Judas Iscariote. Lorsqu'il découvrit l'effroyable situation, il s'enfuit. Et il ne trouva de pitié qu'auprès de Celui qui était toute compassion pour tous ceux qu'il rencontrait, qui ne mangeait pas seulement avec les publicains et les pécheurs, mais qui accueillit encore près de lui ce grand pécheur, bien qu'à son regard rien ne restât caché ; car c'était sa mission de ne pas venir seulement pour les justes, mais pour tous les hommes, et de les sauver du péché. Judas Iscariote se réfugia donc près du Christ Jésus. Et il attira alors les malheurs qui avaient été prédits ; car ainsi que le dit Schiller : « La malédiction d'une mauvaise action, c'est qu'elle continue toujours à engendrer le mal. » Judas devint celui qui trahit le Christ Jésus. Au fond, ce qui devait s'accomplir en lui s'était déjà accompli lorsqu'il avait tué son père et épousé sa mère. Mais il demeura pour ainsi dire un instrument disponible ; il devait être cet instrument du mal qui allait avoir à faire apparaître le Bien, — ajoutant encore une action à l'accomplissement de sa destinée.

Œdipe se crève les yeux dès qu'il s'aperçoit de son destin tragique ; c'en est la conséquence. Judas, qui a le même destin à l'égard des prédictions de l'antique sagesse, ne devient pas aveugle ; mais il est désigné pour accomplir l'acte qui aboutira au mystère du Golgotha, à la mort physique de celui qui est « la lumière du monde » et qui rend la lumière du monde à l'aveugle-né. Œdipe a dû perdre la lumière des yeux. Christ la rend à l'aveugle-né ; mais il meurt par celui qui, ainsi qu'Œdipe, est la preuve vivante du déclin de l'ancienne sagesse, de son insuffisance à porter aux hommes le salut, la paix et l'amour. Il fallait que vînt l'impulsion du Christ, et l'événement du Golgotha était nécessaire. Mais auparavant avait dû se produire l'événement des noces de Cana en Galilée, image sensible des rapports du Je-Christ et de sa mère.

Ce qui devait venir ensuite, l'auteur de l'évangile le décrit ainsi : Au pied de la croix se tenait la mère et le disciple que le Seigneur aimait, Lazare-Jean, celui qu'il avait lui-même initié, et par qui la sagesse du christianisme allait être transmise aux âges futurs, — celui qui devait déposer dans le corps astral des hommes l'influence qui permet au principe christique de vivre en eux. Mais il était nécessaire que ce principe christique vînt encore du haut de la croix s'unir au principe éthérique, à la mère. C'est pourquoi le Christ en croix fait entendre ces mots : « Désormais, celle-ci sera ta mère, — et celui-ci est ton fils ! » ce qui signifie qu'il unissait sa sagesse avec le principe maternel.

Nous voyons que non seulement les évangiles contiennent des vérités profondes, mais que tous les mystères coïncident. Les légendes antiques sont vraiment en relation étroite avec les prophéties et les évangiles des temps modernes, comme le présage et son accomplissement. Lorsqu'elles nous parlent d'Œdipe et de Judas, elles nous disent : Une sagesse primordiale a existé jadis ; mais elle a tari. Une nouvelle sagesse doit la remplacer ! C'est elle qui conduira l'homme là où l'antique sagesse n'aurait pu le conduire. Ce qui serait arrivé fatalement sans l'impulsion du Christ, la légende d'Œdipe nous le montre. Le danger de conserver les formes d'autrefois dans une rigidité hostile au principe christique, c'est ce qu'enseigne la légende de Judas. L'insuffisance des anciennes traditions à guider les hommes nous est révélée par l'évangile. Plus aucune impulsion ne peut venir du passé porter l'humanité vers l'avenir. L'évangile vient au contraire annoncer les vérités que l'homme doit s'assimiler et qui n'auraient jamais pu lui être données sans l'influence du principe christique, sans l'événement du Golgotha.

XII

Kassel, le 6 juillet 1909

Au début de cette conférence, Rudolf Steiner fait d'abord aux assistants le résumé de ce qui a été dit dans les dernières conférences. Ce résumé, que l'on trouvera dans l'édition allemande originale, n'a pas été traduit ici. Le texte ci-dessous le suit immédiatement.

A l'époque atlantéenne il existait, nous l'avons vu, entre le corps physique et le corps éthérique, une connexion différente de celle de nos jours. Des quatre éléments qui composent la nature humaine, le corps physique et le corps éthérique sont unis aujourd'hui de telle sorte qu'ils se recouvrent à peu près, particulièrement dans la région de la tête. Mais à l'époque atlantéenne, le corps éthérique dépassait de toutes parts le corps physique ; il résulte de toute l'évolution atlantéenne que peu à peu le corps éthérique prend les dimensions du corps physique, notamment dans la tête ; en pénétrant ainsi le corps physique, l'éthérique le transforme. Il est essentiel au point de vue de l'évolution que le corps éthérique arrive à coïncider avec le corps physique, notamment dans la tête. Aussi longtemps qu'il le dépasse, il est relié de toutes parts à des courants spirituels qui le traversent et qui lui rendent possible la clairvoyance. Quand vient l'époque où le corps éthérique se retire dans le corps physique, ces liens sont en partie brisés et il ne lui est plus possible de percevoir les courants qui lui transmettaient la sagesse du monde. Mais lorsqu'au cours d'une initiation le phénomène inverse se produit et que le corps éthérique est à nouveau détaché, la partie correspondant à la tête est remise en contact avec ces courants, et la clairvoyance réapparaît. — Si au milieu de l'époque atlantéenne le lien qui attachait le corps éthérique à son ambiance avait été brusquement brisé, l'homme eût perdu bien plus vite toute l'ancienne clairvoyance. Aucune survivance n'en serait restée aux époques post-atlantéennes, aucun souvenir. Tandis qu'un certain rapport subsista et que le corps éthérique, détaché des courants qui l'environnaient, conserva en lui certaines survivances de la sagesse antique. Notez donc bien qu'à la fin des temps atlantéens, quand l'homme eut pris en lui son corps éthérique, celui-ci possédait encore des traces du milieu avec lequel il fut en contact, comme une réserve, si j'ose dire. Imaginez qu'un homme ait un père qui gagne de l'argent, et lui donne tout ce qu'il lui faut. C'est ainsi que l'homme reçut toute la sagesse dont il avait besoin, avant que son corps éthérique ne se détachât du monde ambiant. Mais, pour continuer la comparaison, le fils, ayant perdu son père, ne possède plus qu'une petite somme et, comme il ne gagne rien, un moment vient où il n'a plus un sou. C'est la position de l'humanité. Elle s'est détachée de la sagesse paternelle et ne fait rien pour augmenter son trésor, vivant sur l'héritage jusqu'à l'époque chrétienne, — on peut même dire jusqu'à nos jours. Elle vit sur son capital. Au début de l'ère post-atlantéenne, ce capital est encore assez grand pour qu'elle n'ait pas besoin d'acquérir par elle-même la sagesse ; elle vit pour ainsi dire des rentes du capital, et les initiés y ajoutent de temps à autre un supplément. Mais le temps vint où la monnaie de la sagesse antique n'eut plus cours.

Quand Œdipe fut payé par cette monnaie, elle n'avait plus de valeur. La sagesse ancienne ne put le préserver de la plus effroyable erreur. Elle n'en préserva plus Judas.

Pourquoi l'homme a-t-il dû épuiser graduellement ainsi son capital de sagesse ? — Parce qu'en lui sont entrées deux sortes d'entités spirituelles : d'abord les êtres lucifériens et, par une conséquence nécessaire, les êtres ahrimaniens ou méphistophéliques. C'est eux qui l'ont empêché de remplacer l'ancienne sagesse par un nouveau trésor. Chaque entité agit à sa manière : Lucifer corrompant les passions, les sentiments, Ahriman défigurant notre perception de l'univers. Si les êtres lucifériens n'étaient pas intervenus dans l'évolution, l'homme n'aurait pu prendre goût au monde physique, descendre au-dessous de son état primitif. Et si les êtres ahrimaniens ou sataniques n'avaient été la conséquence de cette action, l'homme eût gardé la conscience que derrière tout le sensible se trouve le spirituel. Il aurait continué de voir l'esprit à travers le monde des sens. Mais Ahriman a mêlé à ces sensations comme un nuage opaque qui ne permet plus à l'homme de percer la matière. C'est par Ahriman que l'homme s'est pris aux rets du mensonge, de la maya, de l'illusion. — Ainsi, ces deux sortes d'entités ont empêché l'homme de renouveler l'antique trésor de sagesse qu'il avait reçu, au fur et à mesure que celui-ci perdait de sa valeur. Mais l'évolution se poursuivit. Le malheur fut qu'à l'époque atlantéenne, « abandonné de Dieu », son corps éthérique ayant sombré dans le corps physique, l'homme ressentit dans ce corps les influences de Lucifer et d'Ahrimane ! — ce fut son destin. L'influence de ce corps physique fit perdre tout son prix à l'ancien trésor de sagesse. Jusque-là, en effet, l'homme n'avait pas vécu dans ce corps physique ; son trésor de sagesse, c'était pour ainsi dire le capital de son père. Il était en dehors de son corps physique là où il vivait dans son corps éthérique. Ce capital peu à peu s'épuisa. L'homme aurait dû se constituer un autre capital dans son propre corps. Il ne le fit pas et il arriva que chaque fois qu'à la mort, il sortit de son corps physique, le corps éthérique fut un peu plus appauvri. Mais le cours de l'évolution se poursuit et de même qu'à l'époque atlantéenne le corps éthérique de l'homme a dû plonger dans le corps physique, l'évolution nous mènera à nous dégager peu à peu de ce corps physique. Tandis que le corps éthérique accomplit ainsi cette descente jusqu'à l'apparition du Christ sur la Terre, et même encore un peu après, l'époque est venue où le cours de l'évolution change de sens. Au moment où le Christ apparaît, le corps éthérique commence graduellement à remonter et il est déjà aujourd'hui moins uni au corps physique qu'au temps du Christ. Mais par cela même, le corps physique est devenu plus grossier encore.

Ainsi l'homme marche vers un avenir où son corps éthérique sera de plus en plus dégagé du physique jusqu'à en émerger autant qu'à l'époque atlantéenne. Recourons encore un peu à notre comparaison.

Si le fils qui puise dans la caisse paternelle a tout dépensé sans rien gagner pour combler les vides, il est de plus en plus soucieux. Si ce fils, à son tour, a un fils, celui-ci ne sera plus dans les mêmes conditions. Le père avait du moins vécu encore sur un petit capital. L'enfant n'a plus rien du tout. — A un certain point de vue, c'est là qu'en est arrivé le cours de l'évolution humaine. Quand le corps éthérique pénétra dans le physique, il emporta avec lui le trésor de la sagesse divine, et put encore le donner au corps physique. Mais les esprits lucifériens et ahrimaniens tarirent ce trésor. Si maintenant le corps éthérique se dégage à nouveau, il ne reçoit rien du corps physique, et la

conséquence de cette pauvreté devrait être que dans l'avenir le corps éthérique ne possède plus le moindre sens de sagesse, n'ait plus la moindre connaissance. Le corps physique devrait se dessécher, et ne plus rien transmettre à l'éthérique. Pour qu'il n'en soit pas ainsi à l'avenir, il faut qu'une force de sagesse soit donnée au corps éthérique, et lui soit donnée dans le corps physique, afin qu'il puisse l'emporter avec lui lorsqu'il s'en dégage. Car il pourra alors, lorsqu'il sera dégagé, grâce à cette sagesse, agir en retour sur le corps physique, lui donner la vie, pour qu'il ne se dessèche pas.

Deux possibilités se sont présentées pour l'évolution humaine.

La première : l'homme se développe sans le Christ ; le corps éthérique qui se dégage du corps physique n'en emporte rien. Il ne peut donc pas vivifier ce corps, le préserver du dessèchement, l'empêcher de tomber. en poussière. L'homme perd peu à peu tous les fruits de la vie physique, et il doit finalement abandonner son corps. — Or, l'humanité est précisément venue sur Terre pour ajouter à la nature qu'elle possédait l'élément physique. Le germe du corps physique a été déposé dans les temps anciens ; mais s'il n'aboutit pas à la création du corps, la mission terrestre n'est pas accomplie. Les influences de Lucifer et d'Ahriman sont venues s'exercer sur la Terre. Si l'homme ne retire rien de son corps physique, s'il ne peut rien en faire passer dans le corps éthérique et qu'en plus il a usé tout l'ancien trésor de sagesse, la mission terrestre est perdue, et c'est pour l'univers entier qu'elle est perdue. L'avenir ne reçoit rien de l'homme, si ce n'est un crâne éthérique, qu'il avait reçu plein de sagesse en entrant dans l'évolution terrestre et qui désormais est vide !

Mais s'il intervient au bon moment quelque chose qui peut rendre l'homme capable de vivifier le corps éthérique au moment où il se dégage, celui-ci en ce cas peut affronter l'avenir avec une vie nouvelle, des forces nouvelles. Il peut même à son tour fortifier, vivifier le corps physique. S'il possède en plus cette vie et cette force, le fruit de l'action humaine sur Terre est sauvé. Le corps physique ne se décompose plus sans qu'il n'en reste rien, mais cette partie périssable de l'être humain prend la forme du corps éthérique, impérissable. La résurrection de l'homme, emportant avec lui les conquêtes du plan physique, est assurée.

Il a donc fallu que sur Terre vint une impulsion capable de renouveler l'ancien trésor de sagesse et d'insuffler une nouvelle vie au corps éthérique. Cette vie nouvelle, impérissable, a été apportée dans le corps éthérique par le Christ. — Il dépend donc du Christ que le corps humain, sinon voué à la mort, soit transformé, préservé de la corruption, doué de la faculté de prendre une forme incorruptible. Le Christ a déversé la vie dans le corps éthérique. Et l'homme qui sait lire dans l'avenir peut se dire : Lorsqu'un jour mon corps éthérique se dégagera du corps physique, il faudra que j'aie atteint le degré d'évolution qui permettra à ce corps éthérique d'être entièrement pénétré du Christ. Le Christ doit vivre en moi !

Ce que je viens de décrire ici est l'un des plus profonds phénomènes qui se dérobent à l'œil physique mais qui expriment le plan spirituel de l'évolution du monde, derrière l'apparence sensible.

Mais qu'a été l'apparence sensible ? Que produisit dans le corps physique l'action des êtres lucifériens et ahrimaniens ? Ils y introduisirent le germe de la corruption, de la décomposition, le germe de la mort. Ce germe de mort aurait atteint ses dernières conséquences à la fin de l'évolution terrestre si le Christ n'était pas venu. Le corps

éthérique aurait été incapable de vivifier l'homme ; tous les corps physiques seraient tombés en décomposition, et la mission de la Terre même aurait succombé à la mort. Chaque fois que nous voyons apparaître la mort en cette vie-ci, c'est un signe de mort universelle qui pourrait régner à la fin de l'évolution terrestre. La force de vie qui a été donnée à l'humanité n'arrive que lentement et graduellement à en triompher. Si l'homme peut connaître de nouvelles naissances, s'incarner à nouveau, c'est parce qu'un nouveau réservoir de vie lui a été donné. Pour la vie purement extérieure, de toutes façons, toute possibilité de vie aurait tari à la fin de l'évolution ; peu à peu la race humaine commencerait à s'éteindre ; graduellement le corps physique se dessécherait. Sans l'impulsion du Christ, l'humanité s'éteindrait vers la fin de l'évolution terrestre. Cette impulsion n'est encore qu'au début de son développement ; seuls les temps à venir verront tout ce qu'est le Christ pour l'humanité, et jusqu'à la fin des temps terrestres.

Pourtant les institutions humaines n'ont pas toutes encore été saisies de cette impulsion christique, et elles ne le seront que dans l'avenir. Je vais en donner un exemple frappant.

Environ six ou sept siècles avant J.-C., l'ancienne sagesse, la force primitive de la connaissance allait vers son déclin. Elle avait encore une certaine puissance quant à quelques phénomènes de la vie, mais non pas en ce qui concernait la connaissance. A partir des VIIIe, VIIe, VIe siècles avant J.-C. il n'en restait plus qu'une sorte de vestige. Les antiques sagesses de l'Égypte et de la Chaldée, ou celles de la Perse, de l'Inde, étaient remplies d'une véritable spiritualité, résultat de la clairvoyance primitive. Ceux qui n'avaient pas cette clairvoyance recevaient les enseignements des initiés ; il n'y avait pas à cette époque de « science » qui ne reposât sur la clairvoyance. Et même au commencement de l'époque grecque, la clairvoyance était encore la base de toute connaissance. Mais une époque venait où cette clairvoyance s'éteignit, et nous voyons apparaître une science humaine d'où elle est bannie.

C'est vers les VIe et VIIe siècles avant J.-C. que commence donc ce qu'on peut appeler une science humaine. Et on peut retrouver chez Parménide, Héraclite, Platon, et même encore chez Aristote, dans ses écrits sur la nature, et chez les anciens médecins, combien leurs connaissances ont été primitivement pénétrées des résultats de la clairvoyance. Mais cette science spirituelle décline de plus en plus. Elle ne se survit plus que dans l'âme, dans le sentiment, la volonté. Elle ne pénètre pas la pensée humaine. — Ainsi, à la venue du Christ, l'influence du corps éthérique a déjà commencé à se perdre, quant à la connaissance. Tout cela s'est fait progressivement. — Le Christ apporte une impulsion nouvelle. Mais elle n'est naturellement pas acceptée par tous, et notamment elle reste étrangère à certains domaines, particulièrement à ceux de la connaissance. Voyez par exemple des écrits scientifiques au temps de l'empire romain comme ceux de Celse. Il a écrit sur le Christ ; et cet homme, qui était un grand savant, mais qui n'a rien compris à l'action du Christ sur la pensée humaine, dit : « On rapporte qu'il a vécu en Palestine des époux nommés Joseph et Marie, auxquels se rattache la secte des chrétiens. Mais tout ce qu'on nous raconte à cet égard n'est que légende. La vérité est que la femme de ce Joseph le trompa un jour avec un capitaine romain du nom de Pantera. Joseph ne sut pas quel était le vrai père de son enfant. »

C'est un des récits qui eurent le plus cours à cette époque. — Quand on lit la littérature contemporaine, on sait que bien des hommes n'ont pas dépassé le niveau de Celse. L'impulsion du Christ n'entre certes que bien lentement en certains domaines, mais dans celui auquel nous faisons allusion en ce moment, elle n'est pas encore entrée. Et nous voyons ici qu'il y a quelque chose dans le cerveau humain qui se dessèche, tandis que si l'influence du Christ pouvait y pénétrer, tout prendrait une autre tournure. Si étrange que cela puisse paraître à notre époque de fanatisme scientifique, il en est pourtant ainsi ; — la partie du cerveau humain qui sert à la pensée scientifique succombe à une mort lente. Vous voyez ainsi comment progressivement, par étapes, l'ancien héritage de la pensée scientifique se consume. Aristote possède par exemple une part relativement importante encore de l'ancienne sagesse, mais cette part est expulsée peu à peu de la pensée scientifique qui se dépouille de son ancien trésor, et qui, nourrie d'observations extérieures, est comme abandonnée des dieux. Ainsi, il est parfaitement possible que l'on ait en soi un sentiment très vivant du Christ, mais qu'on ne puisse trouver le lien entre l'impulsion christique et la pensée scientifique. Il en existe des preuves extérieures. — Supposons qu'un homme du XIIIe siècle ait été profondément saisi de l'impulsion christique, et qu'il ait compris quelle somme de révélations nouvelles découle des évangiles et peut pénétrer l'humanité. Supposons que cet homme se soit assigné la tâche de créer un lien entre la pensée scientifique et le christianisme. Au XIIIe siècle déjà, il n'aurait rien trouvé qui pût l'aider à cela. Et il lui aurait fallu remonter jusqu'à Aristote pour comprendre par la pensée le christianisme ; car Aristote put encore former des concepts, permettant de rattacher la pensée scientifique au christianisme. — Plus cette pensée s'appauvrit dans ses conceptions, plus elle s'enrichit dans ses observations. Le temps vint bientôt où toute notion de la sagesse antique disparut de la science. — Les plus grands esprits demeurèrent naturellement les enfants de leur siècle jusque dans leurs pensées. Un homme comme Galilée, par exemple, ne pouvait pas penser dans l'absolu, mais en fonction de son époque. Sa grandeur fut d'avoir établi la base d'une pensée que les dieux abandonnèrent, et qui devint purement mécanique. Avec Galilée, un grand revirement se produisit. Le plus simple phénomène, tel que la physique l'explique aujourd'hui, était décrit d'une façon toute différente avant lui. — Si on lance une pierre, on dit de nos jours qu'elle conserve son mouvement par la force d'inertie quand elle n'est pas arrêtée par l'action d'une autre force. Mais on croyait, avant Galilée, que pour que la pierre continuât de tomber, il fallait que quelqu'un continuât de la pousser. Une force active existait donc derrière la pierre en mouvement. Galilée a complètement retourné la façon de penser, — mais il l'a fait de telle sorte qu'on a conçu le monde comme un mécanisme. Et l'idéal d'aujourd'hui c'est de s'expliquer mécaniquement l'univers et d'en chasser toute notion de force spirituelle. La raison en est précisément que les parties du cerveau qui sont l'instrument de la pensée, sont actuellement desséchées au point de ne pouvoir insuffler une vie nouvelle aux concepts qui s'appauvrissent de plus en plus.

Il serait facile de démontrer que la pensée scientifique, bien qu'elle ait entassé une telle somme d'observations, n'a pas enrichi l'humanité d'un seul concept nouveau. Car, remarquons-le bien, des observations ne sont pas des notions. Ne croyez pas qu'une théorie comme le darwinisme, par exemple, ait déposé dans l'humanité des conceptions nouvelles. Si elle en a reçu, ce n'est pas des théoriciens de la science, mais d'hommes qui

ont eu une toute autre source d'inspirations. — Gœthe par exemple. Il a doté l'humanité de conceptions nouvelles ; c'est pourquoi les savants l'ont tenu pour un dilettante.

Vous trouverez dans l'antiquité des conceptions bien plus vivantes et plus grandioses. Celles du darwinisme sont comme des citrons pressés. On n'a fait qu'amasser des observations et les associer à des concepts appauvris. Cette orientation scientifique illustre clairement le dépérissement progressif qui s'accomplit. La partie du cerveau qui sert à la pensée scientifique est en voie de se dessécher ; et s'il en est ainsi, c'est que la partie du corps éthérique qui devait la vivifier n'a pas encore aujourd'hui reçu l'impulsion du Christ. Tant que cette impulsion ne l'aura pas pénétrée, cette pensée scientifique sera sans vie. C'est une loi universelle qui s'exerce ici. Les conceptions scientifiques s'appauvriront de plus en plus, et toujours plus nombreux seront ceux qui amasseront les faits d'observations et craindront comme le feu celui qui commence à penser. Aujourd'hui un professeur est épouvanté quand un jeune étudiant lui apporte une thèse qui contient ne serait-ce que l'ombre d'une pensée personnelle.

Mais aujourd'hui il existe une anthroposophie ! Et elle donnera toujours de plus en plus à l'humanité la compréhension du Christ, déversant par là toujours plus de vie dans les corps éthériques. Elle sera en mesure de faire pénétrer tant de vie dans la partie desséchée du cerveau humain que celle-ci reprendra sa souplesse, ce qui sera un exemple de l'action du Christ rendant la vie à ce qui est mort dans l'humanité. Le danger de l'avenir serait que des parts d'humanité de plus en plus grandes dépérissent. Mais grâce à l'impulsion du Christ, à la fin de l'évolution terrestre, toutes ces parts qui sinon auraient péri, se retrouveront vivantes ; cette impulsion pénètre le corps éthérique de l'univers auquel le corps éthérique de l'homme est uni. Et la première impulsion de cette résurrection a été donnée à un moment précis dont l'Évangile de Jean nous fait une merveilleuse description.

Représentons-nous que le Christ est entré dans le monde, dans sa totale universalité ; ce qu'il accomplit, c'est à l'aide d'un corps éthérique entièrement christifié ; car c'est bien ce qui s'est passé ; le Christ a fait du corps éthérique de Jésus de Nazareth un corps éthérique capable de vivifier aussi le corps physique ; au moment où le corps éthérique de Jésus de Nazareth, dans lequel le Christ se trouvait, est devenu entièrement le principe vivificateur du corps physique, alors le corps éthérique du Christ apparaît transfiguré. Et l'auteur de l'Évangile de Jean décrit ce moment en disant :

> « Père, glorifiez votre nom ! — Alors il vint une voix du ciel qui dit : Je l'ai glorifié, et je le glorifierai encore. »
>
> « La foule qui était présente, et qui avait entendu, disait que c'était un coup de tonnerre » (chap. XII, v. 28).
>
> Il est dit : Ceux qui étaient là entendirent tonner ; mais il n'est dit nulle part qu'un homme qui n'aurait pas été préparé pour cela aurait aussi entendu ce tonnerre.
>
> « Et d'autres dirent : C'est un ange qui lui a parlé.
>
> « Jésus répondit et dit : Ce n'est pas pour moi que cette voix est venue, mais pour vous. »
>
> Pourquoi ? — Pour qu'autour de lui on comprît ce qui s'était passé. Le Christ explique alors ce qui s'est passé :

> « C'est maintenant le jugement du monde ; c'est maintenant que le prince de ce monde va être jeté dehors. »

Lucifer-Ahriman est rejeté à ce moment du corps physique du Christ. Ici s'offre à nous le grand idéal qui doit au cours des temps à venir se réaliser dans toute l'humanité : les entraves de Lucifer-Ahriman rejetées du corps physique grâce à l'impulsion du Christ ! Et le corps terrestre de l'homme vivifié par l'impulsion christique de telle sorte que le fruit de la mission de la Terre puisse être emporté jusque dans les temps qui survivront aux âges terrestres !

XIII

Kassel, le 7 juillet 1909

Des relations quasi infinies relient dans le monde chaque événement à l'ensemble de l'évolution universelle. Et nous ne comprendrons le mystère du Golgotha dans sa totalité qu'en saisissant l'importance cosmique de cet événement.

Nous savons déjà que l'entité du Christ est descendue des régions supraterrestres vers notre Terre, et que des êtres ont observé cette descente : Zoroastre dans le Soleil, Moïse dans le Buisson ardent et l'éclair du Sinaï, et enfin ceux qui ont reconnu le Christ de son vivant dans le corps de Jésus de Nazareth. —Nous savons que les événements terrestres — et avant tout l'évolution humaine, — sont en rapport avec tout le système solaire. L'évolution n'aurait pu avoir le cours qu'elle a eu et n'aurait même pas pu exister si jadis le Soleil et ensuite la Lune n'étaient sortis du globe primitif qu'ils formaient avec la Terre, plaçant ainsi cette dernière en équilibre entre eux deux. Le Soleil avait entraîné avec lui les êtres qui eussent trop accéléré l'évolution terrestre ; puis la lune emporta avec elle les germes de durcissement. Nous avons vu hier que quelques-uns de ces germes étaient restés, mais que ce reste aurait entraîné l'humanité vers sa décrépitude totale à la fin de l'évolution terrestre, si l'impulsion christique n'était venue s'y opposer.

La lune a quitté la Terre à l'époque lémurienne, et c'est à partir de l'époque atlantéenne que le Soleil et la lune éclairèrent la Terre du dehors. Portons nos regards sur un point précis de l'évolution ; le moment où la croix est élevée sur le Golgotha, et où le sang coule des plaies du Christ Jésus.

Jusqu'à ce moment-là l'humanité a porté les conséquences de l'action qu'ont eues sur elle les entités lucifériennes et ahrimaniennes qui ont plongé l'homme dans la maya à l'égard du monde extérieur. Ainsi l'homme s'est trouvé pendant longtemps et se trouve encore aujourd'hui dans un état d'erreur, parce qu'il ne perçoit autour de lui que des impressions sensibles, matérielles, qu'il élabore dans ses représentations, sans voir l'esprit derrière elles. L'influence d'Ahriman lui présente donc le monde extérieur sous un faux jour, et il se fait une conception erronée du monde spirituel. Nous avons vu quels sont les effets physiques de cette perception faussée. Une des conséquences de l'action de Lucifer et d'Ahriman est que le sang de l'homme a permis de moins en moins à l'organisme de contempler le monde dans sa réalité ; les relations consanguines de jadis ont corrompu, dissocié ce sang, l'ont tué en quelque sorte, ce qui engendra une possibilité croissante d'illusion. Car l'homme ne parvint plus à interroger l'antique sagesse des origines, celle qui lui enseigna que le monde extérieur n'est pas seulement matière, mais que l'esprit se trouve derrière le physique. Cet héritage fut perdu et l'homme rejeté toujours plus vers le monde physique, ainsi que la vie de ses pensées. Voilà ce qui transforma toutes ses impressions physiques en erreurs. Si l'action du Christ ne s'était produite, il aurait perdu la sagesse du passé pour ne posséder uniquement que le monde des sens, oubliant qu'il existe un monde spirituel. Ses yeux se seraient fermés à ce monde.

Considérons cette possibilité dans toutes ses conséquences. Ce n'est pas si simple de se représenter ainsi l'homme tombant dans l'erreur à l'égard des impressions sensibles. Essayez de concevoir réellement que toutes les impressions extérieures qui nous viennent du monde physique sont des illusions, des mirages ; tels que sont les faits et les impressions qui viennent du monde sensible, ils sont faux et nous devons nous habituer à retrouver derrière eux leur vraie figure. L'un de ces faits tout particulièrement présente des difficultés et s'offre à nous dans le monde extérieur sous une forme erronée, comme une maya. Lequel est-ce ? — La mort. La mort, telle qu'elle nous apparaît dans le monde physique, telle qu'elle parle à notre connaissance qui ne peut plus comprendre que les faits extérieurs, la mort n'est plus comprise actuellement que sous son aspect matériel. On ne peut plus la voir que sous son aspect physique ; et par là sont nées les vues les plus erronées précisément à l'égard de la mort. La forme qu'elle prend pour nous n'est qu'un mirage, une illusion.

Les phénomènes extérieurs les plus divers apparaissent à nos yeux : les étoiles brillent dans l'espace ; ici les montagnes, les plantes, les bêtes ; là, le monde des minéraux ; enfin l'homme, et tout ce que nous observons en lui. Mais quand nous nous demandons d'où viennent ces faits matériels, il faut bien nous dire qu'ils viennent du monde spirituel. Ce monde physique repose sur l'esprit. Si nous remontons à la forme originelle de l'esprit, dont toute apparence sensible est née, nous y voyons « le fondement de toute vie » ce qu'on appelle dans l'ésotérisme chrétien le principe du Père. Toute créature repose sur ce principe divin du Père. C'est lui que recouvre le voile de l'illusion. Au lieu du mirage des sens, l'homme devrait voir en toutes les choses qui l'entourent ce principe du Père divin. Car toute chose et lui-même en font partie ; mais ce principe ne se montre pas sous sa véritable forme. C'est parce que l'homme a souffert une diminution de ces facultés dont nous avons parlé qu'une erreur recouvre ce principe du Père.

Qu'y a-t-il au fond de cette grande illusion ? — Parmi tout ce que nous voyons, un fait est essentiel : la mort. Les choses physiques qui s'offrent à nos sens sont en réalité l'élément spirituel du Père divin qu'elles expriment. Si la mort s'est introduite dans la trame du monde sensible, c'est qu'elle s'apparente pour nous à ce principe du Père. Du fait que l'homme a passé par l'évolution que nous connaissons, le principe du Père divin s'est recouvert de nombreux voiles, — et finalement du voile de la mort. Que doit donc rechercher l'homme ? le Père, le Père cosmique ; il doit de même pouvoir se dire : la mort, c'est le Père ! Pourquoi donc une image faussée du Père nous apparaît-elle défigurée au point de nous apparaître sous les traits trompeurs de la mort ? — Parce qu'Ahriman-Lucifer sont mêlés à notre vie. Pour que l'homme puisse être ramené de l'idée fausse qu'il se faisait de la mort jusqu'à une vue exacte, il fallait que quelque chose se passât. Il fallait qu'il fût instruit des véritables faits !

Ce qui devait se passer, c'est un événement qui mette sous ses yeux la véritable image de la mort.

Et ce fut la mission du Christ sur Terre, de rendre à la mort son vrai visage.

La mort était le résultat des influences de Lucifer-Ahriman dans l'humanité. Que devait donc faire celui qui voulait bannir du monde cette fausse image de la mort ?

Affranchir les hommes de ce qui en était la cause, — Lucifer-Ahriman. Mais cela, aucun être terrestre ne pouvait l'accomplir. Au cours de l'évolution, un être terrestre peut

bien effacer les effets que lui-même a produits. Mais seul un être qui n'avait pas encore vécu sur Terre au moment où Lucifer-Ahriman y pénétrèrent pouvait faire échec à leur influence.

C'est alors au moment où la chose devait se faire, que l'être qui seul pouvait émousser l'action de Lucifer et d'Ahriman, descendit sur Terre, rejetant ainsi la cause qui avait introduit la mort dans le monde. Il fallait que cet être n'eût jamais eu de rapport avec quelque cause de mort que ce fût, en d'autres termes, avec tout ce qui avait créé le péché dans l'homme, le mal. Car, si la mort avait frappé un être soumis à l'influence de Lucifer-Ahriman, elle aurait eu une raison d'être ; et seule une mort sans cause acceptée par un être sans faute, une mort absolument innocente, pouvait être l'antidote de toute mort dans le péché.

C'est pourquoi un innocent a dû souffrir la mort, l'épouser, la subir. Il apporta par là à la vie humaine les forces qui font progressivement apparaître dans l'homme une véritable connaissance de la mort sous son vrai jour. Cette connaissance révèle que la mort, sous son aspect sensible, n'est pas la vérité, mais qu'elle existe au profit de la vie dans le monde spirituel ; la mort du Christ pose les possibilités de la vie dans le monde spirituel.

La mort de l'innocent sur le Golgotha a donné la preuve qui deviendra peu à peu évidente à tous les hommes, celle qu'au fond la mort est identique au Père toujours vivant. Quand nous aurons appris par l'événement du Golgotha à comprendre que la mort extérieure n'a pas de sens, que dans le corps de Jésus de Nazareth a vécu le Christ auquel nous pouvons nous unir ; quand nous aurons reconnu que le signe de la mort sur la croix n'est qu'extérieur, et que la vie du Christ dans son corps éthérique est après la mort ce qu'elle était avant, que cette mort n'a donc pas atteint la vie, mais qu'elle est elle-même vie — nous verrons que Celui qui est attaché à la croix est désormais le symbole de cette vérité : la mort est la véritable dispensatrice de la vie. Comme de la graine sort la plante, la mort ne détruit pas, mais elle est la graine de la vie. Sa semence a été déposée dans le monde physique pour que celui-ci puisse être accueilli au sein de la vie. La réfutation de la mort a été donnée sur la croix par cette mort qui est en contradiction avec les lois humaines, la mort de l'innocent.

Nous avons vu précédemment que le « je » de l'homme a pour instrument physique le sang. C'est pourquoi le « je » tombe d'autant plus dans l'illusion, la maya, que ce sang se corrompt. Mais aussi l'homme doit la possibilité de relever son « je » au fait qu'il possède ce sang. Il doit l'aspect spirituel du « je » à sa faculté de se distinguer du monde spirituel, d'être une individualité. Mais il fallut pour cela qu'il perdît la vue du monde spirituel. Or ce qui lui a retiré cette vue, c'est justement la mort. Si l'homme avait toujours su que la mort est la semence de la vie, il n'aurait pas acquis de personnalité ; il serait resté uni au monde spirituel. Mais la mort vint, lui donnant l'illusion qu'il était séparé de ce monde, lui apprenant à être lui-même. Il le devint même avec tant d'exagération qu'il dépassa le niveau nécessaire. II fallut créer une compensation en enlevant au « je » la force qui l'avait poussé à dépasser la mesure : l'égoïsme (pas seulement le sens du « je », l'égoïté, mais l'égoïsme). Cet égoïsme fut expulsé en principe, de sorte qu'il put être dorénavant expulsé de chaque « je » individuel, lorsque sur la croix le sang coula des plaies.

Dans ce sang nous voyons le symbole réel du trop-plein d'égoïsme que contenait le « je » humain. Le sang est l'expression du « je » ; et celui qui coule sur le Golgotha est

l'expression de ce qui, dans ce « je » humain, a dépassé la mesure. S'il n'avait pas coulé, l'homme se serait endurci dans son égoïsme et n'aurait pu échapper au destin que nous avons décrit hier. Le premier élan donné pour que disparaisse de l'homme ce qui le rend égoïste vient de ce sang.

Or, chaque événement physique a pour contre-partie un événement spirituel. Tandis que le sang coulait sur le Golgotha, un fait spirituel survenait. A ce moment-là et pour la première fois, il commença à émaner de la Terre des rayons qui n'existaient pas auparavant et qui se répandirent dans l'espace cosmique ; de sorte que nous pouvons nous la représenter dans l'espace comme projetant des rayons apparus à ce moment. — Au cours des temps précédents, la Terre s'était assombrie toujours davantage. Lorsque le sang coule au Golgotha, elle commence à rayonner !

Si un être placé sur un corps céleste avait pu observer par la clairvoyance la Terre avant le Christ, il aurait vu cette aura terrestre s'assombrir progressivement et atteindre son point le plus obscur au temps où s'accomplit le mystère du Golgotha. Mais il aurait vu ensuite cette aura se répandre en couleurs nouvelles. Car ce mystère a pénétré la Terre d'une lumière astrale qui peu à peu se transforme en lumière éthérique, puis en lumière physique. Car dans l'univers tout évolue. Ce qui est aujourd'hui « Soleil » fut autrefois planète. Comme l'ancien Saturne est devenu l'ancien Soleil, notre Terre, aujourd'hui planète, deviendra Soleil. La première impulsion qu'elle a reçue dans ce sens lui fut donnée quand, des plaies du Sauveur, le sang coula sur le Golgotha. Elle commença à briller d'une lumière d'abord astrale et perceptible seulement au clairvoyant ; mais cette lumière deviendra une lumière physique, et la Terre sera un astre brillant, un corps solaire.

J'ai déjà eu souvent l'occasion de vous dire qu'un corps céleste n'apparaît pas parce que la lumière physique se condense, mais parce qu'un nouveau centre spirituel est créé par un être spirituel. C'est de l'esprit que part la formation d'un corps céleste. Ce que notre Terre sera dans l'avenir vit tout d'abord dans l'aura astrale, germe précurseur d'un Soleil. Mais ce qu'un homme voit avec ses sens trompeurs n'est pas la vérité ; c'est ce qui meurt. Plus la Terre devient « Soleil », plus cette maya est consumée par le feu solaire. La Terre a été ainsi traversée d'une force nouvelle qui doit la mener à devenir un Soleil et cette même force est pour l'homme la force du Christ rayonnant dans son corps éthérique.

Grâce à la lumière astrale qui a pénétré le corps éthérique de ses rayons, la vie dont nous avons besoin pour l'avenir nous est donnée. En comparant entre elles deux périodes de temps, celle du mystère du Golgotha et une époque ultérieure, on peut se dire : autrefois aucun rayonnement de la Terre ne pouvait entrer dans les corps éthériques. Après la venue du Christ, le corps éthérique de ceux qui ont trouvé un contact avec l'impulsion christique est traversé de rayons. Ceux qui l'ont reçue en eux ont pris de la force rayonnante qu'il a déposée dans la Terre. Ils ont pris dans leur corps éthérique la lumière du Christ.

Les corps éthériques renferment toujours depuis lors une portion de la lumière christique. Quel en est le résultat pour cette partie du corps éthérique où la lumière du Christ pénètre, notamment après la mort ?

Depuis ce temps, quelque chose de nouveau peut apparaître dans le corps éthérique sur quoi la mort n'a pas prise, quelque chose de vivant, d'immortel. Tant que l'homme

succombera encore sur Terre à l’illusion de la mort, ce quelque chose y échappera, sera sauvé des forces terrestres de décomposition. Et ce que les hommes acquièrent ainsi par l’action du Christ se reflète dans tout l’espace universel pour y former (avec plus ou moins d’intensité d’après les hommes) une force rayonnante. De cette force se construira autour de la Terre une sphère qui deviendra un Soleil. Une sorte de sphère spirituelle se compose dans l’atmosphère de la Terre des corps éthériques devenus vivants, et c’est le reflet de la lumière du Christ dans l’atmosphère terrestre. La lumière du Christ ainsi reflétée, conséquence de sa venue sur Terre, c’est ce que le Christ appelle le Saint-Esprit ! Aussi vrai qu’à partir du mystère du Golgotha, la Terre commence à devenir un Soleil, aussi vrai elle commence ainsi à émaner une force créatrice et à former autour d’elle un anneau spirituel qui sera plus tard comme une sorte de planète autour de la Terre.

Ainsi lorsque la croix s’est élevée sur le Golgotha et que le sang a coulé des plaies du Christ, un événement cosmique s’est passé, un nouveau centre s’est créé dans l’univers. Et nous autres hommes, nous avons assisté à cet événement, que ce soit dans notre corps physique ou hors de lui entre deux existences terrestres. Mais il s’agit maintenant que nous comprenions qu’en contemplant le Christ à l’agonie, c’est à la naissance d’un nouveau Soleil que nous assistons.

Le Christ épouse la mort, qui est devenue sur Terre l’expression du Père spirituel. Le Christ va vers le Père en épousant la mort, — et l’image physique de la mort ne correspond plus à une réalité ; car la mort devient la semence d’un nouveau Soleil dans l’univers. — Si nous comprenons bien ce qui se passe alors, nous sentirons que c’est le point tournant capital au sein de toute l’évolution humaine.

Quand les hommes possédaient encore une clairvoyance vague et qu’ils évoquaient leur vie passée, ils pouvaient remonter jusqu’à leur naissance et avaient conscience qu’en naissant ils étaient sortis du sein spirituel de la divinité. Ils ne prenaient pas la naissance pour un début. Ils savaient qu’en eux existait un esprit que la mort ne pouvait atteindre. Naissance et mort n’existaient pas au sens actuel de ces mots. Elles ne prirent que peu à peu leur apparence trompeuse en se revêtant de la forme extérieure du Père, quant à la mort du moins. Les hommes, observant la mort, virent comment en apparence elle détruisait la vie. Et elle devint pour eux le symbole de l’opposé de la vie. Si la vie causait bien des souffrances, la mort était une souffrance pire encore. — Avant la venue du Christ, comment devait apparaître la mort, même à un être spirituel observant l’humanité d’en haut ? Nécessairement sous la forme que Bouddha a exprimée.

Bouddha sortit un jour de la demeure royale, où il n’avait rien d’autre que tout ce qui peut donner le goût de la vie. Or, il rencontra un misérable, puis un malade, et enfin un mort. Et c’est après cette triple expérience que les mots lui vinrent à l’esprit : Être malade, c’est souffrir ! Vieillir, c’est souffrir ! Mourir, c’est souffrir ! — Voilà ce que l’humanité ressentit ; Bouddha recueillit ce sentiment dans sa grande âme, et l’exprima.

Six cents ans plus tard le Christ venait sur Terre. Six cents ans après le Bouddha, des hommes pouvaient contempler la croix et le cadavre qui y était attaché et se dire : Voilà le symbole de cette semence de toute vie ! Ils comprenaient la mort sous sa vraie forme.

Le Christ Jésus s’est donné à la mort qui est l’expression du Père, et de cette union du Christ et de la mort, un nouveau Soleil de vie est né. Il n’est pas vrai que la mort signifie souffrance. Quand les hommes, dans l’avenir, sauront laisser la mort venir à eux comme

elle est allée au Christ, elle sera un germe de vie. Et ils contribueront à former un système planétaire nouveau lorsque, ayant reçu l'impulsion du Christ, ils donneront de leur propre « je » pour nourrir ce Soleil de vie.

On pourrait objecter : Voilà ce que dit la science spirituelle ! Mais comment concilier cette cosmologie avec l'évangile ?

Le Christ a instruit ceux qui furent ses disciples d'après la méthode qui était nécessaire pour leur faire comprendre l'événement capital qui allait se passer : il leur a parlé en paraboles. Mais un moment vient où les disciples sont assez préparés pour recevoir les vérités sans ce vêtement. Le Christ alors leur parle sans métaphores, car ils veulent entendre le nom de celui qui l'a envoyé dans ce monde, ce nom si important (ch. XVI, v. 24)

> « Jusqu'à maintenant vous n'aurez rien demandé en mon nom demandez et vous recevrez afin que votre joie soit parfaite.
>
> « Je vous ai dit ces choses en paraboles. L'heure vient où je ne vous parlerai plus en paraboles, mais où je vous parlerai ouvertement de mon Père. »

Le moment est venu où il va parler du Père à ses disciples.

> « En ce jour-là, vous demanderez en mon nom. Et je ne vous dis pas que je prierai le Père pour vous.
>
> « Car le Père vous aime lui-même, parce que vous m'avez aimé, et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu.
>
> « Je suis sorti du Père.»

Il provient naturellement du Père, non pas sous une forme trompeuse et altérée, mais sous une forme véritable.

> « Je suis sorti du Père, et je suis venu dans le monde ; je quitte de nouveau le monde et je vais auprès du Père. »

C'est à ce moment que la lumière se fait dans l'esprit des disciples ; ils se sont développés et comprennent que le monde qui les entoure est la manifestation extérieure du Père, et que ce qui est le plus important dans ce monde, là aussi où il est le plus maya, illusion, c'est la mort, l'un des noms du Père. Tout s'éclaire pour les apôtres. Lisons le texte.

> « Ses disciples lui dirent : Voici que maintenant vous parlez ouvertement et ne dites plus de paraboles.
>
> « Maintenant nous savons que vous savez toutes choses, et que vous n'avez pas besoin que personne vous interroge ; voilà pourquoi nous croyons que vous êtes sorti de Dieu. Jésus leur répondit : Vous croyez à présent.
>
> « Voici que l'heure vient, et elle est déjà venue, où vous serez dispersés, chacun de son côté, et où vous me laisserez seul. Mais je ne suis pas seul, car le Père est avec moi.
>
> « Je vous ai dit ces choses, afin que vous ayez la paix en moi. Dans le monde, vous aurez des afflictions ; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde. »

Les apôtres savaient-ils où il allait maintenant ? Oui, ils savent désormais qu'il va vers la mort, s'unir à elle. — Relisez ce qu'il leur dit après qu'ils eurent compris ces paroles :

« Je suis sorti de la mort, sous sa véritable forme, du Père de Vie, et je suis venu dans le monde ; je quitte de nouveau ce monde, et je vais vers le Père. » Ils lui disent alors :

> « Nous savons maintenant que vous savez toutes choses, et vous n'avez pas besoin que personne vous interroge ; voilà pourquoi nous croyons que vous êtes sorti de Dieu. »

Les apôtres savent que le vrai visage de la mort repose dans l'esprit du Père. Ainsi le Christ dévoile à ses disciples le nom de la mort, derrière laquelle se trouve la source de la vie suprême. Le nouveau Soleil de vie ne serait jamais apparu si la mort n'était venue dans le monde pour y être vaincue par le Christ. Le Christ est descendu sur Terre parce que le visage du Père était défiguré et il l'a rétabli dans sa vérité. Le Fils est vraiment sorti du Père pour en révéler la vraie face, pour en manifester la vraie nature, à savoir la vie éternelle cachée sous les apparences éphémères de la mort.

Il ne s'agit pas ici d'une cosmologie créée par la science spirituelle, mais de l'explication qu'il faut posséder pour tirer de l'évangile toute la profondeur qu'il contient. Celui qui a écrit cet évangile y a enclos des vérités dont l'humanité pourra se nourrir pour tous les temps à venir ; plus elle les comprendra, plus elle acquerra une sagesse nouvelle, plus elle remontera vers le monde spirituel. — Mais la chose ne se fera que progressivement. C'est pourquoi ceux qui dirigent l'évolution chrétienne ont permis qu'il y ait des livres annexes. Ces livres ne sont pas là seulement pour les hommes de bonne volonté, comme l'Évangile de Jean, qui est un héritage du Christ pour toute l'éternité, mais ils sont là pour les temps actuels.

D'abord il y eut un livre qui enseigna aux premiers siècles chrétiens l'essentiel de ce qu'on pouvait y apprendre sur l'événement du Christ. Certes, par rapport à toute l'humanité, il n'y eut que peu d'hommes qui surent exactement de quoi il s'agissait. Ce premier livre de commentaires qui fut donné, sinon aux élus, du moins aux choisis, ce fut l'Évangile de Marc. Cet évangile fut composé précisément de manière à être facilement compris par les hommes de cette époque-là. Dans les temps qui suivirent, on commença à le moins bien comprendre ; l'entendement humain s'ouvrait surtout à l'action intérieure du Christ sur l'âme humaine et on tenait en un certain mépris le monde physique. On avait tendance à se dire que ce ne sont pas les biens temporels qui sont précieux ; le seul trésor est dans l'âme de l'homme. C'est aussi l'époque où par exemple Tauler écrit son livre « La vie pauvre du Christ » ; et c'est l'Évangile de Luc qui est alors le mieux compris. — Disciple de Paul, Luc est un de ceux qui ont transformé l'évangile paulinien pour l'adapter à son temps, de sorte que ce qui en ressort avant tout, c'est la vie de pauvreté de Jésus de Nazareth, né dans une étable auprès d'humbles bergers. Et l'ouvrage de Tauler est un reflet de l'Évangile de Luc.

A notre époque se rencontrent un certain nombre d'esprits qui tirent de l'Évangile de Matthieu ce qui est le plus conforme à l'esprit actuel. Et bien que ce ne soit pas en fait cet évangile que l'on met au-dessus des autres, c'est pourtant ce qu'il enseigne qui est le mieux compris. Un temps viendra où l'on avouera que l'on ne peut rien comprendre aux phénomènes suprasensibles qui se déroulent au moment du baptême dans le Jourdain. Cet avenir est encore éloigné. Nous sommes actuellement à l'époque où l'on ne veut de plus en plus voir en celui qui, à trente ans a reçu le Christ en lui, que « l'innocent de Nazareth ».

Pour ceux qui attachent moins d'importance au Christ qu'au grand initié Jésus de Nazareth, l'Évangile de Matthieu aura une importance particulière. Ouvrant l'Évangile de Matthieu, ils y trouvent une généalogie, une lignée d'ancêtres ; d'Abraham à Joseph, il y a trois fois quatorze générations : Abraham enfanta Isaac, Isaac enfanta Jacob, etc. Or cette généalogie se trouve là pour expliquer la lignée physique, la descendance du corps dans lequel Jésus de Nazareth est né. Si l'on ne pense pas que Joseph soit le père de Jésus, toute cette généalogie n'a aucun sens. Si l'on parle d'une naissance suprasensible, à quoi sert-elle, pourquoi s'efforcer de décrire ces trois fois quatorze ancêtres, si l'on veut dire ensuite : « Jésus de Nazareth n'était pas d'après la chair le fils de Joseph. » On ne comprendra l'Évangile de Matthieu qu'en insistant sur le fait que l'individualité de Jésus naît dans un corps qui descend vraiment d'Abraham par Joseph. L'intention ne peut être méconnue, et Joseph ne peut être supprimé aux yeux de ceux qui ne peuvent comprendre la naissance suprasensible au baptême de Jean. Or, l'Évangile de Matthieu a été écrit dans une communauté pour laquelle l'essentiel n'était pas le Christ, mais la personne du grand initié Jésus de Nazareth. L'Évangile de Matthieu repose sur les documents initiatiques que connaissaient les gnostiques ébionites. C'est pourquoi on attache une importance primordiale à l'initié Jésus de Nazareth ; on comprend mieux ces choses quand on sait qu'elles sont dans l'évangile ébionite. — Par là l'Évangile de Matthieu peut prendre cette atmosphère, qu'il n'a pas en réalité, mais qu'on peut facilement y introduire. En le lisant, on peut se dire : Il n'est vraiment pas question là-dedans de naissance surnaturelle. Et on y trouve alors le symbole d'un Dieu qui n'apparaît plus que comme un homme. Ce n'est pourtant pas ce que Matthieu voulait dire. Mais les hommes de cette mentalité, — et ils seront toujours plus nombreux, — l'interprètent ainsi.

Pour qu'il ne soit impossible à personne de s'approcher du Christ, les mesures furent prises pour que ceux qui ne peuvent encore s'élever de Jésus au Christ, trouvent dans l'Évangile de Matthieu un des degrés par lesquels ils ont du moins accès à Jésus de Nazareth.

Mais la mission de la science spirituelle est d'ouvrir l'accès de l'évangile des évangiles, celui de Jean. Tous les autres peuvent être considérés comme complémentaires de celui-là. Car c'est sur lui qu'ils reposent. Et nous ne comprenons bien ces autres évangiles qu'en les plaçant sur cette base.

L'intelligence de l'Évangile de Jean conduira l'humanité à la compréhension la plus étendue du mystère du Golgotha ; de la mort perdant pour l'évolution humaine son aspect trompeur. Ce qui s'est passé sur le Golgotha ne démontre pas seulement à notre connaissance que la mort est en réalité la source de toute vie, mais que l'homme peut prendre en face de la mort une position qui lui permette d'infuser toujours plus de vie en lui jusqu'au point de vaincre la mort. C'est cette vision qui se révéla à Paul lorsque, sur le chemin de Damas, il vit le Christ vivant et contempla d'un regard devenu clairvoyant l'atmosphère de la Terre. Initié au sens de l'Ancien Testament, il sut qu'auparavant la Terre était obscure, mais que maintenant une lumière était en elle ; le Christ était donc là ; celui qui avait été attaché à la croix, c'était donc bien le Christ dans Jésus de Nazareth !

Au chemin de Damas, Paul comprit ce qui s'était passé sur le Golgotha.

XIV

Kassel, le 8 juillet 1909

Pour l'esprit non prévenu, il peut sembler étrange que le nom du Père spirituel de l'univers soit mis en relation avec celui de la mort. Mais songez que l'aspect sous lequel la mort nous apparaît dans le monde physique n'est pas son véritable aspect. Nous ne voyons pas non plus le monde extérieur tel qu'il est d'ailleurs, parce que nous le voyons entaché de mort, ce n'est pas la vraie forme de la réalité spirituelle sur laquelle il repose. Au fond, à l'égard de l'espace qui l'entoure et de ce qu'il y voit, l'homme vit dans une totale illusion. S'il voyait la réalité des choses, il perdrait l'image sensible, et aurait celle de l'esprit. S'il distinguait la mort sous son vrai visage, il y verrait l'expression que doit avoir le monde sensible pour pouvoir exprimer l'esprit divin du Père. Pour que notre Terre ait pu se former, il a fallu qu'auparavant un monde supraterrestre se condensât en matière physique, en substance, en Terre. C'est par là que le monde extérieur a pu servir d'expression à un monde spirituel ; dès lors le monde spirituel possède des créatures qui sont comme à côté de lui, en dehors de lui. Tout ce qui s'est formé avant la vie de notre globe était plus ou moins enclos dans l'être de Dieu. — Sur l'ancien Saturne, il n'existait encore ni l'air, ni l'eau, ni la Terre, aucun corps solide. Il n'y avait qu'un corps de chaleur, un espace de chaleur ; et les entités de l'ancien Saturne étaient encore dans le sein divin du Père. Il en était de même sur l'ancien Soleil, bien que la condensation s'y fît jusqu'à l'air. Cette planète renferma dans son sein — le sein des entités divines, — toutes ses créatures, et il en fut ainsi également sur la Lune. Ce n'est qu'avec la Terre que la création est projetée hors du sein des entités spirituelles et prend vie à côté d'elles. A la nature physique de l'homme furent peu à peu incorporés des esprits retardataires qui la firent dévier de la voie qui la menait à être un pur reflet de la divinité. Les entités spirituelles, après avoir porté dans leur sein toutes les créatures qui composent aujourd'hui le règne minéral, végétal, animal et humain, les ont pour ainsi dire alors laissé sortir et se répandre autour d'elles ; c'est dans cette mesure que les créatures sont le reflet des entités divines. La chose aurait dû rester ainsi, mais les êtres retardataires qui avaient été auparavant repoussés du sein de la divinité, vinrent se mêler à cette création qui perdit par là de son éclat et de sa valeur.

C'était au temps où la Lune se sépara de la Terre que la création fut ainsi ternie. Si cette séparation n'avait pas eu lieu, la Terre aurait dépéri. Mais il fallait que la race humaine survécût pour acquérir l'individualité et c'est pourquoi elle s'incarna dans une matière physique, terrestre. Elle fut guidée, de la période lémurienne à la période atlantéenne, par une tendance toujours plus grande à s'incarner dans la matière.

Mais dans cette matière se trouvaient les entités retardataires, et l'homme ne put donc faire autrement que de les rencontrer dans l'enveloppe corporelle qu'il revêtit. — Il y eut des entités spirituelles qui furent encore aux temps atlantéens des compagnons pour l'homme ; sa substance était d'ailleurs plus malléable que celle d'aujourd'hui. L'air était rempli de vapeur d'eau et l'homme lui-même était composé d'eau comme certains

animaux gélatineux qui vivent dans l'eau de mer et qu'on peut à peine distinguer de leur milieu. Les germes de tous les organes existaient déjà. Ces organes se densifièrent, se durcirent, et graduellement, le système osseux se forma. — C'est aussi au début de la période atlantéenne qu'il existe encore des entités qui accompagnent la vie de l'homme ; sa clairvoyance lui permet de les voir ainsi que ceux qui habitent le Soleil, et brillent vers lui dans les rayons solaires. Car ce n'est pas seulement de la lumière physique qui descend vers l'homme ; la lumière solaire fourmille d'entités que l'homme voit. Et lorsqu'il se trouve dans un état qu'on pourrait comparer au sommeil, il se sent hors de son corps, dans la sphère où se meuvent ces êtres solaires. — Vers le dernier tiers des temps atlantéens, la matière physique se condensant toujours plus, l'homme reçut les premiers germes d'une conscience personnelle. Alors il ne vit plus d'entités autour de lui. Et ces entités se retirèrent de la Terre, disparurent du regard de l'homme. L'influence luciférienne entraîna toujours plus l'homme vers la condensation matérielle, au fur et à mesure que Lucifer s'incrustait davantage dans son corps astral. Et les entités spirituelles qui avaient été ses compagnes remontaient toujours plus haut, ne voulant point avoir contact avec les êtres retardataires qu'elles repoussaient dans les profondeurs, leur enjoignant de rester en bas et de voir ce qu'il en adviendrait. — L'une de ces entités supérieures qui repoussent les êtres lucifériens dans l'abîme pour qu'ils évoluent dans le domaine terrestre, c'est Michaël. Les êtres lucifériens tentèrent alors d'exercer leur influence sur l'astralité des hommes. Ils n'eurent plus leur siège dans le « ciel ». Ceux qui y avaient trouvé place les avaient rejetés sur Terre. — Mais pourtant, il n'y a pas d'erreur, de mal, qui n'ait son bon côté, et ne trouve sa raison d'être dans la sagesse universelle. Il fallait que ces êtres soient laissés en arrière dans l'évolution pour qu'ils attirent les hommes dans la matière physique au sein de laquelle seulement il lui est possible d'acquérir le « je », de développer une conscience personnelle. S'il n'avait été pris aux rets de la maya, l'homme n'aurait jamais appris à se dire : « je ».

Je dois maintenant vous prier d'écouter ce que je vais vous dire avec toute la prudence d'esprits avertis ; car vous ne comprendrez exactement ces idées que si vous les laissez travailler en vous, et que vous les prenez « à la lettre », mais non certes d'une façon littérale matérialiste.

Quelle est l'intention des êtres lucifériens et ahrimaniens à l'égard du monde physique ? — Que veulent-ils atteindre au moyen des hommes sur lesquels s'exerce leur action à partir de l'époque atlantéenne ?

Ils ne veulent rien moins que maintenir tout ce qui vit sur Terre dans la forme de la matière physique la plus dense. Quand une plante pousse, par exemple, se développe feuille à feuille, jusqu'à la floraison, la tendance de Lucifer-Ahriman serait de continuer à l'infini cette croissance, c'est-à-dire de conserver cette plante sous la forme physique qu'elle vient d'atteindre, — de l'arracher par là au monde spirituel. Le résultat serait alors de fixer le ciel sur la Terre. Cette tendance est la même à l'égard des animaux, qu'elle souhaite identifier aux corps dans lesquels ils vivent, pour leur faire oublier au sein de la matière leur origine spirituelle. Et il en est de même vis-à-vis de l'homme.

Pour éviter cela, le Père spirituel est intervenu, disant : Certes les êtres terrestres ont acquis à leur cime, c'est-à-dire avec l'homme, une connaissance extérieure dont le « je » est le centre ; mais ne les laissons pas atteindre maintenant la vie. — Car la vie

apparaîtrait alors sous des formes telles que les hommes seraient définitivement coupés de leur origine divine, s'identifieraient au corps physique, et oublieraient à jamais leur origine spirituelle. Le Père put alors seulement sauver en l'homme le souvenir de son origine, par le bienfait de la mort pour lui et tout ce qui vit dans la matière. C'est pourquoi la plante qui pousse et grandit jusqu'au temps où elle est fécondée et forme la graine d'une nouvelle plante commence au même instant à se faner. Et du fait que la plante se résume dans la graine et s'y prolonge, elle se trouve pour un moment dans le monde spirituel, et elle y puise des forces de rajeunissement. Et il en est ainsi tout particulièrement pour l'homme, qui serait ensorcelé dans la Terre et oublierait son origine spirituelle, si la mort ne régnait pas sur toutes choses, si de nouvelles sources de forces n'étaient pas données aux hommes dans la période qui s'écoule entre la mort et une nouvelle naissance, afin qu'il n'oublie pas sa patrie divine. La mort, lorsque nous l'examinons, où la trouvons-nous sur Terre ? — Demandons-le à ces plantes qui font notre joie. Elles nous réjouissent d'une floraison magnifique, mais en quelques mois elles ont passé ; la mort les a touchées. Songez à un animal, qui était peut-être fidèle, et qui, en un court délai, disparaît ; la mort l'a touché. Et l'homme, tel que nous le connaissons dans le monde physique, au bout d'un certain temps n'est plus ; la mort l'a touché. Si sa vie s'était indéfiniment prolongée, il aurait oublié son origine spirituelle. Evoquez une montagne même ; un jour viendra où l'activité volcanique de notre globe l'engloutira ; la mort aura passé sur elle. Evoquez ce que vous voudrez, vous ne verrez rien à quoi la mort ne soit mêlée ; tout sur Terre est plongé dans la mort ! — Ainsi la mort est la bienfaitrice qui nous arrache à une existence qui nous détournerait du monde spirituel si elle se prolongeait. L'homme a dû venir dans le monde physique, car là seulement il a pu acquérir son « je » humain. S'il passait toujours par la mort sans rien emporter de ce domaine éphémère, il retournerait dans le monde spirituel, mais sans conscience ni personnalité. Il faut donc, pour qu'il y pénètre avec son « je », qu'il féconde sa vie terrestre toute pétrie de mort, si bien que la mort y devienne la graine d'où germera son « Je » éternel. Si l'action destructrice de la mort peut se transformer en une semence de « Je » éternel, c'est grâce à l'impulsion christique. Sur le Golgotha, le véritable visage de la mort est placé pour la première fois devant l'humanité. Parce que le Christ, le reflet du Père, le Fils, s'est uni à la mort, celle-ci est le point de départ d'une nouvelle vie, d'un nouveau Soleil. Désormais, à partir de cette conquête d'un « Je » éternel, tout le temps d'apprentissage des hommes peut se transformer ; le « Je » est sauvé. Il devient de plus en plus l'image du « Je-Christ ».

Il coule dans notre corps un sang de vie : le sang rouge, et un sang de mort : le sang bleu. Pour que notre « je » puisse vivre, il faut qu'à chaque instant la vie qui coule dans le sang rouge soit tuée dans le sang bleu. Si elle n'était pas tuée, l'homme descendrait si bas dans le physique qu'il oublierait son origine spirituelle. — Le symbole qui illustre le mieux ces deux sortes de sang, c'est celui des deux colonnes dont l'une est rouge, l'autre bleue ; l'une symbolise la vie qui émane du Père, mais qui irait se perdre dans la forme où elle se condense, et l'autre détruit cette forme. La mort est la plus forte, — c'est elle qui anéantit ce qui, sans elle, s'immobiliserait en soi-même. Mais anéantir ce qui, sinon, se détruirait de soi-même, c'est susciter la force de la résurrection ! L'Évangile de Jean, si nous l'interprétons bien, nous donne le sens de la vie. Ce que nous avons acquis hier et

aujourd'hui, c'est qu'au moment où commence l'ère chrétienne, quelque chose se produit qui modifie toute l'évolution terrestre et, dans la mesure où l'évolution cosmique lui est liée, cette évolution même. L'événement du Golgotha marque un point central dans l'évolution. Dorénavant, l'esprit du Christ est uni à la Terre. Il y est descendu et vit dans la Terre ; il faut que les hommes apprennent à trouver dans la Terre, dans tout ce qu'elle produit, cet esprit du Christ. Ceux qui ne savent pas l'y reconnaître voient toutes choses sous l'angle de la mort, mais lorsqu'on peut l'y voir, tout apparaît sous l'angle de la vie.

Nous ne sommes qu'au début de ce qui sera l'évolution christique. Elle consistera en ceci que toute la Terre nous apparaîtra comme étant le corps du Christ. Car le Christ s'est incorporé à la Terre, y a créé un nouveau centre de lumière, rayonne de là dans l'univers ; il est pour l'éternité mêlé à l'aura terrestre. Si nous considérons aujourd'hui la Terre sans l'esprit du Christ, nous n'y voyons que ce qui périt, ce qui pourrit, ce qui devient cadavre. Si la Terre nous apparaît comme un morcellement de petites particules, et si nous ne comprenons pas le Christ, ce que nous voyons, c'est le cadavre de la Terre qui se décompose. Partout où nous ne voyons que des substances, nous voyons l'illusion ; en étudiant l'univers terrestre on ne voit pas la vérité, on n'en voit que le cadavre. Si vous étudiez ce cadavre, il est naturel que vous vous disiez : la Terre n'est composée que d'atomes, — que ce soit des atomes de matière ou des centres de forces, peu importe. — Si nous voyons les atomes qui composent notre Terre c'est le cadavre terrestre que nous voyons, ce qui sans cesse se désagrège, ce qui disparaîtra quand la Terre ne sera plus là. Et de fait, la Terre se dissout. — Nous ne comprenons la vérité qu'en voyant en chaque atome une partie du corps du Christ. De quoi se compose donc la Terre depuis que cet Esprit l'a pénétrée ? Jusqu'au dernier atome, elle est faite de vie ! Tout atome n'a de valeur et ne peut être connu que si nous voyons en lui l'enveloppe d'une vie spirituelle, la vie du Christ.

Prenez n'importe quelle substance terrestre ; quand arriverez-vous vraiment à la connaître ? Quand vous dites : C'est une partie du corps du Christ ! — Qu'est-ce que le Christ pouvait dire à ceux qui voulaient le connaître ? Il prit le pain qui est fait du blé de la Terre, et il dit : Ceci est mon corps. Que dit-il en donnant le jus de la vigne qui vient de la sève d'une plante ?

Ceci est mon sang ! Il était devenu l'âme de la Terre. C'est pourquoi il pouvait dire de ce qui est solide : « C'est ma chair » et du suc végétal : « C'est mon sang ». Comme vous pouvez dire pour votre corps et votre sang : « C'est ma chair, c'est mon sang. » Et ceux qui sont en mesure de saisir le sens véritable de ces paroles du Christ forment des pensées qui attirent le corps et le sang du Christ dans le pain et dans le jus de la vigne, — qui y attirent l'esprit du Christ. Et ils s'unissent à cet esprit.

Ainsi, le symbole de la Cène devient réalité !

Sans cette pensée qui se rattache au Christ dans le cœur humain, aucune force d'attraction ne peut se diriger vers l'esprit du Christ pendant la sainte Cène. Tandis que ces formes de pensée développent cette force d'attraction. Ainsi, pour tous ceux qui ont besoin d'un symbole extérieur pour accomplir un acte spirituel, notamment l'acte de s'unir au Christ, la sainte Cène sera le moyen, — jusqu'au jour où leur force intérieure sera assez grande, où ils seront suffisamment remplis du Christ pour pouvoir s'unir à Lui sans intermédiaire physique. La Cène, la communion, est la préparation pour l'union

mystique avec le Christ, — je dis la préparation. C'est ainsi qu'il faut comprendre ces choses. Tout évolue depuis le physique jusqu'au spirituel, sous l'action christique ; ainsi grandissent aussi sous son action les étapes qui ont tout d'abord formé un pont. La communion doit passer du physique au spirituel, pour conduire à l'union véritable avec le Christ. On ne peut qu'effleurer ces questions, car il n'est possible de les comprendre qu'en les acceptant dans toute leur grandeur sacrée.

Le devoir qui s'impose aux hommes, c'est de reconnaître que le Christ est uni à la Terre depuis l'événement du Golgotha. Mais pour que cette connaissance les pénètre, il a fallu que de grands esprits la leur inculquent. L'un des premiers a été Saül, devenu Paul. — Qu'a pu savoir Paul, qui avait reçu une sorte d'initiation juive ? Il a pu avoir connaissance de ce qu'enseignait la doctrine secrète des Hébreux : Celui que Zoroastre avait vu en Ahura Mazdâ, et Moïse dans le Buisson ardent, dans le tonnerre et l'éclair, sur le Sinaï quand Iahvé lui parlait, était descendu sur Terre jusque dans un corps d'homme pour que cette Terre puisse se renouveler. — Mais il subissait aussi l'influence de son époque et de la loi juive. Il avait assisté à l'événement du Golgotha et n'avait pu reconnaître dans le crucifié le porteur du Christ. L'événement dont il avait été témoin ne pouvait le convaincre que celui qu'il attendait, selon l'enseignement juif, fût incarné en Jésus de Nazareth. — Par quelle expérience devait-il passer pour se convaincre que dans le corps de Jésus de Nazareth expirant sur la croix, s'était vraiment trouvé l'esprit immortel du Christ ?

Il avait appris de son initiation hébraïque que lorsque l'esprit du Christ aurait vécu dans un corps humain et que ce corps serait mort, le Christ serait présent dans l'aura de la Terre et que le clairvoyant pourrait l'y voir. Cela, il le savait, mais jusqu'ici il n'avait pas été capable de l'y retrouver. Car il était un initié, mais non un clairvoyant. Il avait toutefois des dispositions pour devenir clairvoyant par une voie anormale, et il décrit lui-même en quoi consistait cette disposition. Il désigne comme une « grâce d'en haut » d'être né précocement, ce qui est en général traduit par : être né avant terme (avorton). Il n'a pas été porté jusqu'à la maturité dans le sein de sa mère, il a passé du monde spirituel au monde physique avant d'avoir pleinement acquis tous les éléments de l'existence terrestre. Il est venu au monde avant l'heure à laquelle on s'arrache généralement aux conditions qui font vivre encore inconsciemment, en union avec les forces spirituelles. C'est pourquoi, sur le chemin de Damas, ses yeux spirituels s'ouvrirent. De même son regard s'ouvrit précocement au monde spirituel : il vit l'aura de la Terre, et vit que le Christ s'y trouvait. Le temps où le Christ avait vécu dans un corps d'homme était donc accompli. La preuve lui était donnée que le Christ était mort sur la croix. Il savait qu'il devait vaincre la mort sur Terre, et voici qu'il lui apparaissait comme un esprit vivant. Il comprit alors le sens de la mort sur le Golgotha, et sut que le Christ était ressuscité. Car on n'aurait pu le trouver avant cela dans l'aura terrestre. A ce moment, il comprit ces paroles :

« Il te sera dur de regimber contre l'aiguillon. »

Quel aiguillon ? — Paul l'a dit lui-même : « O mort, où est ton aiguillon ? » En vain tu regimbes contre l'aiguillon. Si tu l'essayais, tu ne connaîtrais que la mort. Tu ne peux plus désormais regimber contre la mort, car tu as vu Celui qui a vaincu la mort !

Dès lors, Paul devint l'apôtre qui proclama partout le Christ vivant.

Comment pouvait-on voir le Christ dans l'aura de la Terre ? Parce que dans le triple corps de Jésus — comme par une première impulsion donnée à toute l'évolution terrestre — c'est le corps éthérique qui fut le premier pénétré complètement par le Christ. C'est pourquoi le corps éthérique put posséder une maîtrise complète sur le corps physique ; par là, il put même reconstituer ce corps après la mort, c'est-à-dire lui donner une apparence telle que tout ce qui avait été dans le corps physique se retrouve présent, mais cette fois par la force du corps éthérique. Quand le Christ est vu après sa mort, c'est donc dans son corps éthérique. Mais pour ceux qui peuvent voir, par la force qu'ils ont acquise au cours des événements, non seulement le corps physique, mais aussi le corps éthérique prenant toutes les apparences du physique, pour ceux-là le Christ est ressuscité dans son corps. Et c'est bien la vérité.

Mais dans l'évangile même il nous est dit que l'homme assez avancé pour qu'en lui l'impérissable se dégage du périssable, parvient aussi à un mode supérieur de vision. Il nous est également dit que ceux qui atteignirent alors cette vision supérieure purent reconnaître le Christ. Le texte le dit clairement, mais on ne veut pas lire dans l'évangile vraiment ce qui s'y trouve. Prenez par exemple la première apparition du Christ après sa mort (Jean, ch. XX, v. 11) :

« Or Marie se tenait dehors, près du sépulcre, pleurant. Et tout en pleurant, elle se baissa et regarda dans le sépulcre.

« Et elle vit deux anges vêtus de blanc, assis l'un à la tête et l'autre aux pieds, à l'endroit où avait été déposé le corps de Jésus.

« Ils lui dirent : Femme, pourquoi pleures-tu ? Elle leur dit : Parce qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et que je ne sais où ils l'ont mis.

« Ayant dit cela, elle se retourna et vit Jésus : Mais elle ne savait pas que ce fût Jésus.

« Jésus lui dit : Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? Pensant que c'était le jardinier, elle lui dit : Seigneur, si c'est toi qui l'as enlevé, dis-moi où tu l'as mis, et je l'emporterai.

« Jésus lui dit : Marie ! Elle se retourna et lui dit : Rabboni (c'est-à-dire Maître) ».

Si vous aviez vu quelqu'un depuis peu, et que vous le retrouviez, pensez-vous que vous ne le reconnaîtriez pas ? Est-ce que vous lui demanderiez s'il est le jardinier, et où est celui que vous cherchez, si c'était lui-même ? Or c'est ce qu'il faut penser de Marie (ou de telle qui est ici appelée « Marie »), si on accepte que tout œil physique ait pu reconnaître le Christ et le voir comme on le percevait physiquement avant sa mort. Mais lisez l'évangile selon l'esprit !

Il fallait, pour que cette femme pût voir, que la force sacrée du Verbe fût entrée en elle. C'est l'écho des paroles qui ralluma le souvenir de tout ce qu'elle a pu voir autrefois, et son œil spirituel put alors contempler le Ressuscité. Paul ne nous dit-il pas la même chose ?

On ne peut douter que Paul n'ait vu le Christ qu'en esprit, lorsqu'il se trouvait déjà dans les hauteurs spirituelles, dans l'aura de la Terre. — Pour prouver que le Christ vit, Paul affirme qu'il lui est apparu ; et il cite comme apparition de même importance :

« Que Jésus a été vu par Cléophas, ensuite par les Douze ;

« Puis il a été vu par plus de cinq cents frères assemblés, dont plusieurs encore en vie, et plusieurs déjà morts.

« Il fut vu ensuite par Jacques, et après par tous les apôtres. Finalement il a été aussi vu par moi, grâce à une naissance précoce.

« Car je suis le moindre parmi les apôtres, et je ne suis pas digne d'être appelé un apôtre ».

Il place les apparitions qu'ont eues les autres exactement au même niveau que celle qu'il a eue par le regard spirituel. Ce qu'ont vu physiquement les autres apôtres a pu allumer en eux la force de voir le Christ ressuscité. Et Paul peut dire littéralement : Comme j'ai vu le Christ, les autres l'ont vu. Nous comprenons ce qu'il veut dire par là. Le sens en est immédiatement clair à la conception anthroposophique : Il existe un monde spirituel ; si nous le contemplons par l'impulsion que la force christique nous a donnée, nous pouvons retrouver dans ce monde le Christ lui-même, celui qui a passé par l'événement du Golgotha. — Voilà ce qu'a voulu dire Paul. Au moyen de ce qu'on peut appeler l'initiation chrétienne, l'homme peut devenir, avec patience et constance, un successeur de Paul, acquérir la faculté de voir dans le monde spirituel et d'y contempler spirituellement le Christ face à face.

J'ai souvent décrit d'ailleurs les degrés préparatoires par lesquels on s'élève à cette vision du Christ. Le disciple doit repasser intérieurement par tout ce que décrit l'Évangile de Jean.

Au premier degré, on regarde les plantes, la manière dont elles sortent de la terre minérale, croissent et fleurissent. Si la plante pouvait développer une conscience comme celle de l'homme, elle devrait se tourner vers le règne minéral dont elle sort, et lui dire : « 0 toi, pierre, tu es une créature inférieure parmi les êtres de la nature je suis au-dessus de toi, mais sans toi je ne pourrais pas exister ! Et de même, quand l'animal s'approcherait d'une plante, il pourrait ressentir qu'elle est à la base de la vie, et se dire : Je suis une créature supérieure à toi, plante ; mais sans toi je ne pourrais vivre ! Et en toute humilité je te dis que je te dois mon existence ! » — Et dans le règne humain il en devrait être de même : chaque homme devrait tourner son regard spirituel vers celui qui se trouve au-dessous de lui et dire : « Tu appartiens à un monde inférieur ; mais comme la plante s'incline devant la pierre, l'animal devant la plante, je m'incline devant toi à qui je dois mon existence. » — Si pendant des semaines et des mois, peut-être des années, on est plongé dans ces sentiments d'humilité universelle, on comprend ce que signifie le « lavement des pieds ». Devant le disciple s'ouvre une vision spirituelle qui lui montre le Christ, l'Être sublime, s'inclinant devant les douze apôtres et leur lavant les pieds. Et tout le sens de cet événement se révèle alors au disciple comme en une vision qui lui enseigne que cet événement s'est vraiment passé. Le fil de la connaissance le mène jusqu'au point où toute autre preuve est superflue. Car il voit directement dans le monde spirituel la scène du Christ au lavement des pieds. Conduit par son maître, le disciple trouve la force de se dire : « Je supporterai sans murmurer toutes les peines et souffrances que la vie m'enverra. Ces peines ne seront plus des maux pour moi, car je serai trempé, et saurai que ce sont des nécessités dans l'univers. » Quand l'âme s'est suffisamment affermie dans cet exercice, elle ressent intérieurement l'impression de la « flagellation » ; le disciple se sent comme flagellé. C'est ce qui ouvre son regard intérieur pour voir lui-même la scène de la

flagellation décrite dans l'Évangile de Jean. — Le disciple est conduit ensuite à développer la force qui va lui permettre, au degré suivant, non seulement de porter toute la souffrance du monde, mais aussi de se dire : « Je possède un bien sacré dont toute ma personne est le gage. Que le monde m'accable de railleries, rien ne me détournera de ce trésor suprême, même si je devais demeurer seul. Je m'en sens responsable. » Il ressent alors spirituellement en lui le « couronnement d'épines ». Sans l'aide d'aucun document historique, la scène décrite par l'Évangile de Jean se déroule à son regard intérieur. — Et quand le disciple est conduit à l'étape où toute existence physique lui apparaît comme du dehors, et où il porte son propre poids comme quelque chose d'extérieur, il en arrive à ressentir comme une évidence : mon corps physique est un instrument que je dois porter en ce monde. A cette quatrième étape de l'initiation christique, il ressent le « portement de croix ». Loin d'être devenu un ascète affaibli, il apprend à manier avec plus de force qu'auparavant l'instrument de son corps. Quand on est habitué à considérer son corps comme quelque chose qu'on porte, on en est à cette quatrième station. On obtient alors la connaissance spirituelle qui révèle le Christ portant sa croix sur son dos, et l'âme porte de même le corps comme un bois. — Ce qui arrive ensuite, c'est un événement qu'on appelle la « mort mystique », cinquième degré de l'initiation chrétienne. L'évolution de l'âme s'étant avancée, le monde physique apparaît comme éteint. Les ténèbres entourent le disciple. Et il vient un moment où ces ténèbres se déchirent comme un rideau qui se fend et derrière le monde physique apparaît le monde spirituel. Quelque chose vient alors s'ajouter à la vision. Dorénavant on rencontre le péché et le mal sous leur véritable aspect ; à cette étape s'accomplit la « descente aux enfers ». On apprend alors, non seulement à considérer son corps comme quelque chose d'étranger, mais à s'identifier avec tout ce qui existe sur Terre ; on ressent toute chose au même titre que le corps, comme on le ressentait au temps de l'antique clairvoyance. On vit aussi les souffrances des autres hommes comme un seul grand organisme dont on fait partie. On est alors uni à la Terre, « déposé dans la Terre » ; c'est la « mise au tombeau ». Mais en s'unissant à la Terre, on ressuscite, car on a vécu dans tout son être ce que signifient ces mots : « La Terre est en voie de devenir un nouveau Soleil. »

Les quatrième, cinquième et sixième degrés de l'initiation chrétienne ont permis d'atteindre par la contemplation intérieure l'événement du Golgotha. Il n'est plus besoin de documents. Les écritures ont servi à monter les premiers degrés.

Le septième vient alors, la « montée au ciel », l'ascension dans le monde spirituel. A cette étape, la langue humaine n'a plus de paroles pour exprimer ce qui est ressenti ; seul, celui qui peut penser sans se servir de l'instrument physique du, cerveau peut se le représenter, s'imaginer la merveille de la résurrection.

Ceux qui assistèrent jadis à l'événement du Golgotha étaient des croyants ; leur regard spirituel était ouvert ; c'est pourquoi ils purent voir le Christ pénétrer l'aura de la Terre. Mais ces hommes auraient pu voir le Christ, même s'il avait conservé en un certain sens la forme qu'il avait à ce moment-là, — si le Christ n'avait pas acquis quelque chose de plus du fait qu'il venait de vaincre la mort. Nous arrivons maintenant à un concept qui est d'ailleurs assez difficile à comprendre.

L'homme ne cesse d'apprendre au fur et à mesure qu'il se développe. Mais ce n'est pas l'homme seul qui apprend au cours de cette évolution ; tous les êtres le font, depuis le

dernier jusqu'au plus sublime des êtres divins. Ce que l'entité divine du Christ a fait lorsqu'elle se trouvait dans le corps de Jésus de Nazareth, nous l'avons décrit plus haut ; nous en avons vu le résultat pour toute l'humanité. Mais posons-nous cette question : Est-ce que par là le Christ lui-même a été amené à s'élever d'un degré ? — Oui, c'est bien ce qui s'est passé. Les entités divines peuvent aussi faire des expériences qui les font progresser. Et cette élévation vers un monde plus haut, le signe extérieur en a été donné par l'Ascension à ceux qui avaient été ses compagnons sur Terre. Un homme qui n'est ni initié, ni clairvoyant peut, sinon voir, du moins comprendre au moyen de son cerveau physique, les six premières étapes de l'initiation chrétienne. La septième n'est accessible qu'à celui qui n'est plus lié au cerveau physique et qui sait ce que cela signifie, de penser et de voir sans le cerveau.

Quand le Christ guérit l'aveugle-né, nous l'avons déjà vu, il explique bien que c'est le péché commis dans une vie antérieure qui apparaît maintenant. Il se pose devant l'humanité comme le maître qui enseigne l'idée de la réincarnation, le Karma, la chaîne des actions qui se répercutent d'une vie sur l'autre. Et cet enseignement, il le donne pratiquement adapté à la vie. Il veut montrer qu'un temps viendra où les hommes sauront que le karma agit et comprendront que lorsqu'on fait le mal, il ne s'ensuit pas nécessairement une punition extérieure sur Terre. Le mal aura fatalement sa conséquence, mais ce sera peut-être dans une incarnation suivante ; de toutes façons la faute est inscrite dans le grand Livre de la chronique akashique, dans le monde spirituel. Les hommes n'ont pas besoin de la condamner et peuvent s'en rapporter aux lois spirituelles, au karma ! (Jean, ch. VIII, v. 1-6).

« Or, Jésus se rendit sur la montagne des Oliviers. Et, de grand matin, il vint de nouveau dans le temple, et tout le peuple vint à lui ; et, s'étant assis, il les enseignait.

« Alors les scribes et les pharisiens lui amenèrent une femme surprise en adultère ; et ils la placèrent au milieu de la foule.

« Ils dirent à Jésus : Maître, cette femme vient d'être surprise en adultère. Or, Moïse, dans la loi, nous a ordonné de lapider ces femmes-là. Vous donc, que dites-vous ?

« Ils disaient cela pour le tenter, afin de pouvoir l'accuser. Mais Jésus, se baissant, écrivait avec son doigt sur la Terre. »

Qu'écrivait-il donc ainsi ? Il inscrit le péché dans le monde spirituel.

C'est là que la faute recevra la compensation nécessaire. Puis il demande aux autres si leur conscience ne leur reproche rien. Car seulement dans le cas où ils n'auraient nulle faute à purger, ils auraient le droit de ne se sentir rattachés par nulle fibre au péché de cette femme, et de la juger. Mais tels qu'ils sont, ils ne peuvent savoir s'ils n'ont pas eux-mêmes dans une vie antérieure déposé le germe de l'action qu'ils blâment maintenant ; ou s'ils n'ont pas eux-mêmes dans une autre vie commis ce même péché. — Tout est inscrit dans le karma. Jésus trace des signes sur cette Terre qu'il a déjà pénétrée de sa lumière spirituelle ; c'est-à-dire qu'il confie à la Terre le karma qui naîtra de cet adultère. Et par cela il veut dire : « Marchez dans la voie que je vous trace ici soyez tels que vous puissiez dire : nous ne condamnons pas ; nous abandonnons les fautes à la loi des compensations karmiques. » Si les hommes suivent ce précepte, ils comprennent le karma ; on n'a pas besoin de le leur imposer comme un dogme ; on l'a prouvé par l'action. C'est ce qu'a fait le Christ.

Ces choses ne pouvaient être écrites que par le disciple qui avait été initié par le Christ, Lazare-Jean. Lui seul pouvait comprendre l'action d'un être devenu, depuis le baptême du Jourdain, maître de son corps éthérique et par lui du corps physique. Il pouvait comprendre comment il avait été possible aussi de transformer ce qui semblait être de l'eau de telle sorte que cela pût agir comme du vin sur l'organisme humain, — de n'avoir qu'un petit nombre de poissons et de pains et d'agir par la force du corps éthérique de telle sorte qu'une foule fût rassasiée. Voilà tout ce que nous explique l'auteur de l'Évangile de Jean quand nous savons le lire. Dit-il quelque part que les pains et les poissons aient été mangés d'une manière physique ? Non. Mais il dit clairement, et il faut peser chaque mot, que le Christ rompit le pain et rendit grâces au ciel (chap. VI, v. 11) :

« Jésus prit alors les pains, et ayant rendu grâces, il les distribua à ceux qui étaient assis ; il leur donna de même des poissons autant qu'ils en voulurent. »

Mais le sens exact de ces paroles est mal rendu par la tradition ; dans le texte primitif, il est celui-ci : Les disciples transmirent aux autres les pains et les poissons, et leur laissèrent faire ce qu'ils voulaient avec ces pains et ces poissons ; mais personne ne voulait en faire autre chose que ressentir à ce moment la force qui émanait du puissant corps éthérique du Christ. Et qu'est-ce qui les rassasie ? Le verset 23 dit :

« Cependant, d'autres barques arrivèrent de Tibériade, près du lieu où ils avaient mangé le pain parce que le Seigneur avait rendu grâces. »

C'est par la prière du Seigneur qu'ils ont mangé le pain. Ils ont mangé sans que l'acte physique s'accomplisse. Aussi le Christ peut expliquer plus tard ce qui s'est passé en disant : « Je suis le pain de vie. »

Ce qu'ils ont pris en eux, mangé, c'est la force émanant du corps du Christ, et c'est de cela dont il reste en surplus. Elle agit avec tant de puissance qu'après les avoir tous nourris, ils pouvaient en recueillir encore.

Or, au regard spirituel, un corps se compose de douze parties auxquelles on peut donner les noms suivants : le Bélier, pour la partie supérieure ; le Taureau, pour la gorge ; les Gémeaux, pour les membres supérieurs ; le Cancer, pour la poitrine ; le Lion, pour la région du cœur ; la Vierge, pour le tronc ; la Balance, pour les hanches ; au-dessous, vient le Scorpion ; le Sagittaire, les cuisses ; le Capricorne, les genoux ; le Verseau, les jambes et les Poissons, les pieds.

Le corps humain se décompose en douze parties. Si l'on recueille par conséquent ce qu'il en reste quand la force du corps du Christ a été absorbée, on doit donc en recueillir douze mesures (ch. VI, v. 13) :

« Ils les ramassèrent donc, et ils remplirent douze corbeilles avec les morceaux qui étaient restés des cinq pains, après que tous eurent mangé. »

Ils n'avaient pas mangé les pains. Ils s'étaient nourris de la force que le Christ avait reçue en rendant grâces aux sphères d'où il était descendu. — C'est ainsi qu'il faut comprendre l'action du monde spirituel dans le monde physique, et voir comment les détails sont reliés ensemble dans ce grand événement de la Terre qui se transforme en un Soleil. Chaque détail occupe sa place dans cet événement. Et nous saisissons aussi que l'impulsion formidable donnée à la Terre en ce temps ne peut arriver que progressivement à gagner toute l'humanité.

Comme nous l'avons indiqué hier, l'Évangile de Marc fut le premier à éveiller en l'homme le sens de ces grandes vérités aux premiers siècles chrétiens. L'humanité dut alors, par sa propre force, retrouver le chemin du monde dont elle venait. — Elle est descendue des hauteurs spirituelles jusqu'au point le plus bas qui coïncide avec le mystère du Golgotha ; mais de là partit l'élan immense, qui la fit remonter. Le Christ lui donne la force de reconquérir le bien perdu si elle prend en elle la nouvelle lumière spirituelle. Dès les premiers siècles qui suivirent la venue du Christ sur Terre, l'homme dut commencer à remonter la pente qu'il avait descendue dans les derniers siècles avant Jésus-Christ. C'est alors que l'Évangile de Marc put l'aider. Ce qu'il avait perdu dans un temps plus reculé encore, il dut le reconquérir aux siècles qui succédèrent à ce début de l'ère chrétienne ; et l'évangile qui lui indiqua alors la voie intérieure fut celui de Luc.

Nous avons vu que six cents ans avant l'apparition du Christ sur la Terre, tout ce qui s'était passé précédemment se résuma dans la grande conscience de Bouddha qui ressentit tout le trésor spirituel perdu. Lorsque Bouddha vient au monde, sa naissance est prédite à sa mère Maya, et il est prophétisé que cet enfant deviendra Bouddha, le sauveur, le guide des hommes vers l'immortalité, la liberté, la lumière ! La légende de Bouddha raconte que lorsqu'il avait douze ans, ses parents l'ayant égaré, le retrouvèrent sous un arbre, entouré des aèdes et des sages de l'antiquité ; et il leur enseignait. Six cents ans après le Bouddha, les mêmes récits apparaissent dans l'Évangile de Luc, bien que sous une autre forme.

L'Évangile de Jean, comme les trois évangiles qui le complètent, sont des documents remplis de profondeurs infinies. Nous venons d'en étudier quelques-unes. Si nous pouvions continuer, nous en ferions ressortir d'autres. Nous n'aurions jamais fini d'étudier ces écrits et d'en tirer tout ce qu'ils contiennent. On n'en atteindra vraiment pas le fond. Il n'y a rien à y ajouter : Il faut seulement se préparer par la connaissance des vérités occultes à trouver tout ce qui y est contenu. Les évangiles dévoilent alors tout le plan de l'évolution humaine, et les rapports de cette évolution avec l'univers ; il nous faut comprendre toujours mieux le monde spirituel.

Mais lorsque nous avons entendu tout ce qui a été dit ici, il ne faut pas seulement en retirer le souvenir de quelques vérités isolées. C'est ce dont notre âme a le moins besoin, bien que cette mémoire soit nécessaire, car sans elle nous ne pourrions pas garder ce qui doit être le résultat de cette étude : ce qui a empli notre esprit doit descendre dans notre cœur et s'y transformer en sentiments, en impulsions. Quand la vérité devient ainsi une chaleur intérieure, elle agit comme une force guérissante sur l'esprit, l'âme et le corps. Et ces sentiments demeurent ; ils sont impérissables en nous ; nous continuons de vivre avec eux en ce monde. Nous n'avons pas seulement appris quelque chose, nous sommes devenus plus vivants par ce que nous avons appris. Si nous retirons de ces conférences des sentiments de cette nature, la science spirituelle sera pour nous une substance de vie. Sans nous écarter de la vie extérieure, elle deviendra comme le reflet de ces forces suprêmes dont nous avons parlé ces jours-ci. Certes, il a fallu que la mort pénètre dans le monde, mais l'idée que nous nous faisons d'elle n'est pas exacte, et c'est le Christ qui nous a appris à la connaître en vérité. Par là, la mort est devenue la semence d'une vie supérieure.

En dehors du cercle où ces conférences peuvent pénétrer, la vie extérieure suit son cours. Les hommes y sont mêlés. La science spirituelle n'appauvrira pas d'un iota cette

vie. Mais la conception qu'on se fait généralement de l'existence, avant de la comprendre par l'esprit, est erronée ; il faut comprendre l'illusion de la vie. Cette illusion doit mourir en nous. De la semence de cette illusion morte naîtra une vie supérieure. Un sens spirituel de la vie ne nous fera pas pour cela vivre en ascètes, mais nous apprendra à connaître au contraire le vrai visage des choses, nous donnera la vraie maîtrise de la vie ; le Christ pénétrera toute notre existence quand nous saurons le retrouver par la science spirituelle, et nous comprendrons comment la mort peut être un reflet de la vie. En faisant nôtres les connaissances spirituelles, nous ne devenons pas étrangers à la vie, mais nous discernons ce qui était faux dans notre manière de la juger. Nous poursuivrons alors notre route, fortifiés par des pensées vraies, comme les travailleurs qui ne reculent pas devant la vie, car ils ont conquis la force au contact des idées qui conduisent au monde spirituel.

Si j'ai quelque peu réussi à rendre ces conférences fécondes pour notre vie, elles contribueront à vous montrer tant soit peu que les connaissances de l'esprit pénètrent d'une chaleur vivante le sentiment, la pensée, la volonté, le travail. La lumière que nous avons tirée de ces vérités anthroposophiques rayonnera sur votre existence. Et quand ce feu sera devenu assez fort pour illuminer toute votre vie, le but que je m'étais tracé par ces conférences sera atteint.

Par ces mots, je confie à votre cœur le soin de cultiver comme un thème de méditation intérieure les sentiments dont je viens de parler.

Table des matières

Index

D

E

F

G

H

I

S

T

V

W

Z

Notes

[1] Les corrections portent principalement sur l'orthographe et la typographie. L'expression Évangile de saint Jean a été remplacée par Évangile de Jean, plus conforme à l'original allemand. Le mot « moi » a été remplacé par « je », lequel traduit le « Ich » allemand.
La première édition française date d'avril 1934. L'ouvrage a été constamment réédité depuis : 3ième édition en 1965, 4ième édition en 1980, etc. chez Triades-Éditions – 4 rue de la Grande Chaumière, Paris-VIe

[2] Krishnamurti (1895-1986) sous le nom d'Alcyone.

[3] Cf. Rudolf Steiner « *La Science de l'occulte* » GA 13, Éditions Triades.

[4] Cf. Rudolf Steiner, l' « *Évangile de Jean* » (Hambourg 1908) – GA 103, Éditions Triades, et « *L'Ésotérisme chrétien* » (Paris 1906) – GA 94, Éditions Triades.

[5] Cf. Rudolf Steiner, « *L'Initiation ou Comment acquérir la connaissance des mondes supérieurs* » – GA 10, Éditions Triades

[6] Cf. Rudolf Steiner « *La Science de l'occulte* » GA 13, Éditions Triades.

[7] Cf. Rudolf Steiner « *L'Ésotérisme chrétien* » (Paris 1906) – GA 94, Éditions Triades. et, « *L'Orient à la Lumière de l'Occident* » - GA 113 - Éditions Triades.

[8] « homme libre » : traduction de Heimatlos ; cf. Rudolf Steiner, « *L'Initiation ou Comment acquérir la connaissance des mondes supérieurs* » – GA 10, Éditions Triades, et l' « *Évangile de Jean* » IXe conférence (Hambourg 1908) – GA 103, Éditions Triades

[9] Cf. Rudolf Steiner, « *Théosophie* » – GA 9 – Éditions Triades.

[10] Cf. Rudolf Steiner, « *Les Mystères de la Genèse* (ch.I), GA 122 - Éditions Triades.

[11] La théorie de Kant-Laplace : La théorie cosmogonique de Immanuel Kant (1724-1804) sur la nébuleuse originelle, publiée en 1755 sous le titre « *Histoire universelle de la nature et théorie du ciel* », fut complétée en 1796 par Simon Pierre Laplace (1749-1827) sur certains points essentiels.

[12] Cf. Rudolf Steiner, notamment « *Les Hiérarchies spirituelles et leur reflet dans le monde physique* » – GA 110, Éditions Triades.

[13] Cf. Rudolf Steiner, l' « *Évangile de Jean* » (Hambourg 1908) – GA 103, Éditions Triades, et « *L'Impulsion du Christ et la conscience du Moi* » – GA 116, Éditions Triades.

[14] Cf. Rudolf Steiner, « *Le Christianisme et les Mystères antiques* », GA 8 – Éditions Anthroposophiques Romandes.

[15] Cf. Rudolf Steiner, « *Les Guides spirituels de l'homme et de l'humanité* » – GA 15, Éditions Anthroposophiques Romandes.

[16] Cf. Rudolf Steiner, l' « *Évangile de Jean* » (Hambourg 1908) conf. n°7 – GA 103, Éditions Triades

[17] Frédéric Ier de Hohenstaufen (1122 – 1190) dit Frédéric Barberousse fut empereur romain germanique, roi d'Allemagne, roi d'Italie, duc de Souabe et duc d'Alsace et comte palatin de Bourgogne. – La légende affirme qu'il ne serait pas mort, mais endormi avec ses chevaliers dans une cave dans les montagnes de Kyffhäuser en Thuringe, en Allemagne, et que lorsque les corbeaux cesseront de voler autour de la montagne, il se réveillera et rétablira l'Allemagne dans son ancienne grandeur. En accord avec l'histoire sa barbe rousse a poussé à travers la table auprès de laquelle il est assis. Ses yeux sont à demi clos dans son sommeil, mais, de temps en temps, il lève la main et envoie un garçon voir si les corbeaux ont cessé de voler.